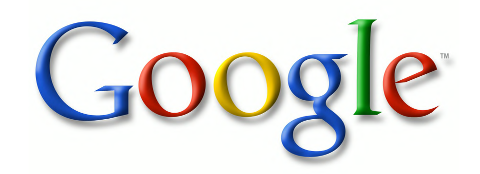
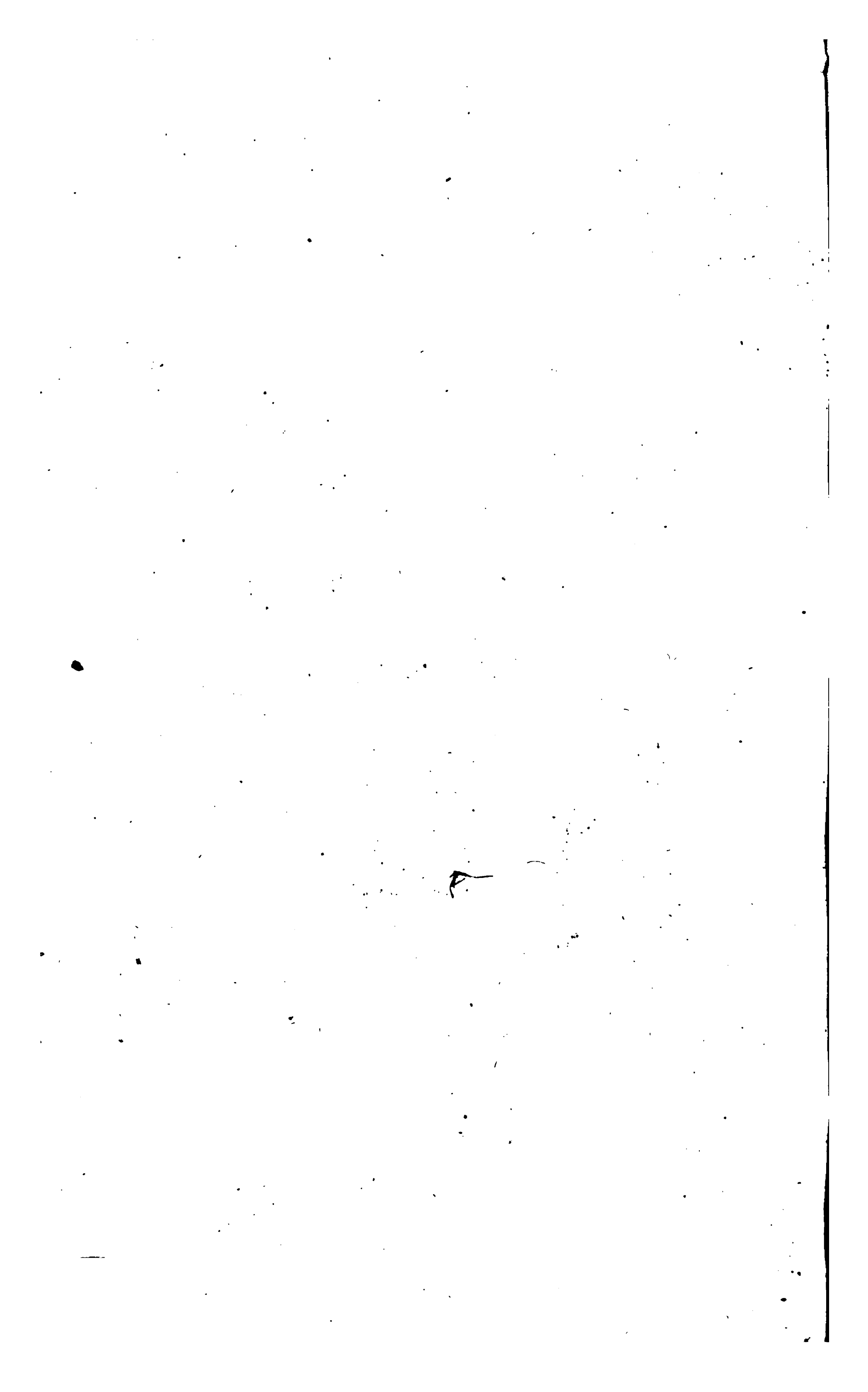



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



I. Leveson Gower.

MÉMOIRES

DU PRINCE

EUGÈNE DE SAVOIE,

ÉCRITS

PAR LUI-MEME.

(By Charles Joseph Ligne, prince de)

SECONDE RÉIMPRESSION CONFORME A L'ÉDITION DE WEYMAR (1809).

A LONDRES,

Chez L. DECONCHY, Libraire, No. 100, New Bond-Street.

1811.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE WEYMAR.

(1809)*

Tous ceux qui ont connu Vienne savent que le comte de Canales y a été ministre du roi de Sardaigne pendant près de trente ans. Une de ses filles y est mariée au grand-veneur, comte de Hardegg, et une ou deux autres sont chanoinesses. Dans le tems qui suivit la mort

* Dans le cours de 1810, on publia à Paris une Troisième Edition de ces mémoires, sous le titre de *Vie privée du Prince Eugène de Savoie, écrite par lui-même, revue, corrigée*, etc.; mais par des raisons *impérieuses* sans doute, plusieurs passages y sont tronqués et remplacés par des fragmens historiques, qui n'ajoutent rien à l'intérêt des véritables *mémoires*. Dans la seconde réimpression que Decoachy en offre au public, il s'est bien gardé d'adopter une Edition mutilée. Les personnes curieuses de connoître ces *mutilations* et *additions*, les trouveront à la fin du livre, après une note relative à l'époque et aux circonstances de la mort du Prince Eugène en 1736.

du Prince EUGÈNE, et précéda l'arrivée dn comte de Canales, une nièce du Prince EUGÈNE, mariée au prince de Hildbourghausen, héritière de son oncle, avait une maison excellente, et tenait presque une petite cour à ce jardin du prince, qu'on appelle à présent *le Belvédère*. Le comte de Canales y fut présenté le lendemain de son arrivée ; elle s'attacha bientôt à lui, non-seulement comme au ministre du roi, son cousin, mais aussi comme à un homme très-aimable, très-instruit, et qui cherchait toujours à l'être davantage. La mémoire du prince EUGÈNE étant bien fraîche encore, il en circulait dans la société beaucoup de mots, de traits et d'anecdotes.

Le comte de Canales recueillait tout avec avidité. Un Editeur dans le genre de ceux qui, à présent, mystifientles vivans en faisant parler les morts, aurait beau jeu de faire dire à celui-ci tout ce qu'il voudrait. Je ne sais si le comte de Canales a écrit ce qu'il a appris par une tradition très-récente : mais rien ne s'est trouvé dans ses papiers. C'est dans ceux d'un autre que ce qu'on va lire l'a été, et voici comment.

La princesse d'Hildbourghausen, après lui avoir raconté quantité de choses sur son oncle, lui dit, " Pour les faits de guerre, vous m'en dispenserez. En

" voici un petit abrégé, écrit de la main du prince
" en partie, entre sa dernière campagne et sa mort,
" Ne le gardez pas ; lisez-le avec attention et rendez-le-moi ensuite."

Je crois que le comte de Canales ne se pressa pas ; ce qu'il y a de sûr, c'est que ce manuscrit était encore entre ses mains, lorsque cette princesse mourut, en 1752 ou 1753, à ce que je crois.

Il n'en fut pas question pendant très-long-tems ; il le prêtait, on le lui rendait. Le général de cavalerie, comte d'Odonel, oncle, à la mode de Bretagne, du comte Odonel, qui est présentement à Vienne, m'a dit l'avoir lu.

Pendant plus de vingt ans, le comte de Canales passait toutes ses soirées avec le fameux Métastasio et le baron de Hagen, qui est mort président du conseil aulique, il y a sept à huit ans. Tantôt c'était les classiques sérieux qui les occupaient ; tantôt, c'était les aimables de toutes les littératures et langues qu'ils possédaient.

Un ami de Montesquieu, l'abbé Guasco, comme Piémontais et homme de lettres, était admis aux soirées du comte de Canales, lorsqu'il revenait de Paris

ou de Tournay, où il avait un canonicat. Un jour que tous les quatre donnaient dans l'histoire, il fut question du prince EUGÈNE. " Voici, dit le comte " de Canales, ce que j'ai recueilli de sa vie privée et " militaire ; vous l'écouterez et ne l'emporterez pas. " Je ne vous donnerai pas le prince en robe de cham- " bre ; mais je veux bien vous le montrer en casque " et en cuirasse, dit-il en s'adressant à l'abbé de Guas- " co, pour l'instruction de votre frère ; qu'il l'étudie ; " il en aura besoin, puisqu'il vient d'être nommé " quartier-maître-général de l'armée du maréchal " Daun." Par conséquent cette conversation doit avoir eu lieu au mois de février 1757.

Bien des gens, qui vivent encore, peuvent certifier l'exactitude de ce que j'avance, et surtout celle des dates ; car je suis très scrupuleux là-dessus. En voici un que j'ose interpeller, s'il existe, ainsi que je l'espère ; car il se rétablissait d'une grande maladie, il y a deux ans, à Moron, petite ville du Tirol, où, chassé de l'Italie, j'allai porter mon petit bagage, ma triste existence et mon émigration. S'il est mort, sa fille ne l'est pas ; on lui avait promis de la faire chanoinesse de Halle. Elle ne se refusera pas à certifier tout ce que je dis ici ; car elle était présente à mes conversations avec son respectable père, âgé de quatre-vingt douze ans,

M. de Ferraris, major pensionné, jadis aide-de-camp du général d'infanterie, comte de Guasco.

On commence à voir la filiation de ce que je viens de faire imprimer, et comment cela paraît au grand jour. Besoin d'argent de ma part, ancienne curiosité militaire, reconnaissance de mes soins de sa part, et indifférence d'un mourant sur tout ce qui se passe autour de lui, voilà ce qui me valut ce don magnifique, qu'il me fit d'une voix presque éteinte. D'ailleurs il n'y avait rien à vendre dans une petite ville du Tirol : point d'acheteurs. Ce bon M. de Ferraris donnait ou laissait prendre. Quelques-uns de ses vieux amis, officiers retirés comme lui, se jetèrent sur ses livres ; un général autrichien, employé à Inspruck, sur ses cartes, et moi, quoique je ne compte point avoir d'armées à commander, sur un manuscrit, que le titre me rendit précieux. Il était d'une longue et mince écriture, dont on peut constater l'authenticité, en allant regarder la signature, du Prince Eugène au conseil aulique de guerre, à Vienne.

Du reste, il n'y a que les conversations qu'il a eues avec les uns et les autres, les réflexions et la dernière année, qui sont de sa main. Il paraît qu'il avait dicté le reste à un secrétaire.

Ce major Ferraris était un homme de beaucoup de mérite, qui avait la confiance de son général, dont il partagea les dangers, et aida les travaux au siège de Schweidnitz, en 1762. Il y concourut d'autant plus, qu'il rétablissait souvent l'intelligence entre M. de Guasco et M. de Gribeauval, célèbre ingénieur français, dans les différends qui surviennent toujours entre les commandans, dont l'autorité n'est presque jamais bien déterminée; et il hérita de tous les plans et livres de son général, lorsqu'il mourut prisonnier, un ou deux ans après, je crois, à Konigsberg. Dépositaire de ce manuscrit, je l'ai déposé entre les mains de *Georges Conrad Waldburg*, libraire-imprimeur, à Klagenfurt, où l'on peut voir et constater son authenticité. Voici la reconnoissance que j'ai de sa part de ce précieux manuscrit :

"Je reconnais avec gratitude que Monsieur N....., "officier français émigré, a mis ce manuscrit du "Prince EUGÈNE en ma possession. A Klagenfurth, "le 1 janvier 1807."

GEORGES CONRAD WALDBURG,

Je ne sais si quelque homme de la chancellerie du prince n'a pas tiré copie de cet excellent ouvrage, qui aura servi de canevas à l'histoire qui a été imprimée à Vienne, chez *Briffant*, en 1777. Il y est question, dans la préface, de quelques manuscrits qui ont été trouvés à Vienne; celui-ci doit vraisemblablement avoir été du nombre. J'ignore ce que l'Auteur a entendu par ces mots: "Je pourrais me servir de "ce qui était écrit du prince EUGÈNE en langue "allemande." A-t-il voulu dire ou faire croire que le prince a écrit en allemand? J'ai déjà prouvé plus haut qu'il n'en savait pas assez pour cela; je crois que c'est un Monsieur *Lazzay* qui a été auteur ou imprimeur d'une histoire en cinq volumes, ou un Monsieur *Rousset*.

On trouvera au moins, dans le style du prince, un air militaire qui va bien à sa physionomie et à ses actions. Une preuve encore de la vérité de ce manuscrit, c'est qu'il y a du rabâchage de vieillard; des répétitions qui ne sont pas d'un auteur; des négligences qui ne sont pas d'un homme de lettres; rien qui soit d'un homme de guerre; un ton qui siérait mal à un autre, mais qu'on peut passer à un soldat, qui n'en a pas toujours un excellent, et quelquefois trop familier. Son style, tel qu'il est, est clair et concis, ainsi

que sa conversation, à ce que m'a dit le général prussien *Lentulus*, retiré à Neufchâtel, où il est mort dans un âge très-avancé. Il avait servi sous lui, dans sa dernière campagne sur le Rhin, où il avait accompagné le grand Frédéric, alors prince Royal. Voilà bien des faits, des dates et des noms qu'on peut confronter; il n'y a que le mien que l'on ne saura pas.

PRÉFACE

DU PRINCE EUGÈNE.

Il y a, à ce qu'on m'a dit, plusieurs manuscrits italiens et allemands sur mon compte, que je n'ai ni lus ni écrits. Un flatteur, qui s'appelle Dumont, a fait imprimer un grand *in-folio*, qui s'appelle : *Mes Batailles*. Il est bien ampoulé, ce monsieur-là, il fait l'aimable aux dépens de Turenne, qui, à ce qu'il dit, aurait été pris à Crémone en 1703, ou tué à Hœchstet en 1704, s'il avait eu affaire à moi. Quelle platitude !

Quelques historiens, bons ou mauvais, se donneront peut-être la peine d'entrer dans les détails de ma jeunesse, dont je ne me souviens presque plus. Ils parleront sûrement de ma mère, un peu intrigante à la vérité, chassée de la cour, exilée de Paris, et soupçonnée, je crois,

de sorcellerie par des gens qui n'étaient pas de grands sorciers. Ils diront comment je suis né en France, et comment j'en suis sorti, la rage dans le cœur contre Louis XIV, qui m'a refusé une compagnie de cavalerie; parce que, disait-il, j'avais une complexion trop faible; et une abbaye, parce qu'il prétendait (sur je ne sais quel mauvais propos sur mon compte, ou fausses anecdotes de la galerie de Versailles) que j'étais plus fait pour le plaisir que pour l'église. Il n'y a pas de Huguenot, chassé par la révolution de l'édit de Nantes, qui lui ait conservé plus de haine. Aussi quand Louvois, apprenant mon départ, dit: "Tant mieux, il "ne retournera plus dans ce pays-ci," je jurai bien de n'y rentrer que les armes à la main. J'ai tenu ma parole.

J'y suis venu de plusieurs côtés; ce n'est pas ma faute, si je n'ai pas été plus avant. Sans les Anglais, je donnais la loi dans la capitale du grand monarque, et je faisais enfermer dans un couvent sa MAINTENON pour toute sa vie.

PRÉCIS

PRÉCIS

DE LA VIE

DU PRINCE EUGÈNE,

(1683.)

Jamais la Cour ne fut plus triste que cette année. Je fis bien de partir. C'était celle de la dévotion de Louis XIV, pour avoir perdu ses deux fils, le comte de Vexin, le duc de Vermandois, Colbert et la Reine.

Le Roi très-chrétien, qui, avant d'être dévot, secourait les Chrétiens, en 1664, contre les Infidèles, devenu pourtant un grand homme de bien, les agaçait contre l'empereur, et soutenait les rebelles de Hongrie. Sans lui ils ne seraient jamais venus, les uns et les autres, aux portes de Vienne. Pour ne pas en avoir l'air, il n'osait pas défendre tout-à-fait, aux jeunes princes du sang, d'aller se distinguer dans cette guerre. Je partis avec eux, ennuyé d'être appelé le *petit Abbé de Louis XIV*. Il m'aimait assez. C'était peut-être par conscience qu'il m'avait refusé cette abbaye. Ce n'était pas des succès

d'église ni de cour que je désirais ; j'en avais assez de société ; mais j'en voulais à la guerre. Enfin, à vingt ans, me voilà au service de Léopold Ier, sans qu'il le sache, (il avait fui de sa capitale,) et au siége et à la bataille de Vienne. Je crus d'abord, à la première vue, qu'il valait mieux s'attacher au duc de Lorraine et au prince Louis de Bade, qu'aux deux électeurs de Bavière et de Saxe, pour apprendre mon métier. L'un et l'autre me firent faire bien des courses, d'une attaque à l'autre, et porter des ordres dans les endroits les plus chauds.

Le duc de Lorraine n'employait, m'a-t-on dit, les jours de bataille, que des généraux auprès de lui, pour porter ou changer même un ordre, s'il le fallait. Je fus sensible à cet honneur ; il parut content de moi. On ne peut que confusionnément rendre compte de la confusion de cette journée. Sobiesky servit la messe, les bras en croix, dans l'église du Léopoldsberg. Les Polonais, qui y avaient été grimpés, je ne sais pourquoi, en descendirent comme des fous, et se battaient comme de lions.

Les Turcs, campés où je fis faire les lignes en 1703, ne sachant où faire front, ayant négligé les hauteurs, se conduisirent comme des imbécilles.

L'empereur revint ; je lui fus présenté. N'étant pas fait encore aux manières allemandes, je m'amusai beaucoup de sa fière entrevue avec le roi de Pologne. Comme volontaire, j'étais, avec les plus pressés, à la poursuite des Turcs.

Nous allions grand train ; et pour ma récompense, Kuffstein étant mort, on me donna son régiment de Dragons le 11 Décembre. Trois mois, jour pour jour après cette grande victoire, je suis le plus heureux des hommes, et je sers sous le duc de Lorraine.

(1684.)

Après avoir pris, avec lui, Vicegrad, Gran et Weitzen, et un glorieux combat près de cette dernière place, nous en avons eu un autre plus considérable près de l'île de Saint-André. On dit que je fis une assez belle manœuvre, à la tête de mon régiment, et que cela mit les Turcs en déroute. On les hachait à faire plaisir. Le duc de Lorraine avait assuré son centre par un marais ; sa gauche, par le Danube ; sa droite, par une montagne impraticable.

Nous voici au siége de Bude. Beaucoup de sorties meurtrières par dix-huit mille hommes ; douze mille arrivent, en attendant, deux ou

trois fois plus pour nous attaqner. Le duc se presse de les battre, et a la bonté d'écrire à l'empereur que j'y ai le plus contribué. Le prince Louis de Bade me mange de caresses.

Le siége se poussait vigoureusement: j'y attrapai, en visitant la tranchée, à côté du prince de Salm, ma première blessure, une balle au travers du bras.

On crut que le moment de l'assaut général étoit arrivé; il ne réussit pas. Chaque attaque fut repoussée. Il y eut je ne sais quelle altercation parmi les premiers généraux. Cela vient souvent de leurs alentours. Il y a des commérages de quartier-général comme de société. Enfin, après avoir perdu trente mille hommes, le duc de Lorraine leva le siége le 1er Novembre.

On raisonnait et déraisonnait à Vienne. On crut que c'était faute de bons ingénieurs, comme disait l'un; non, disait l'autre, c'est méchanceté de Guido Stahrenberg, qui avait déconseillé le siège. Un troisième disait, malice de commissariat ou de ministres, en faisant manquer les assiégeans de tout ce qui était le plus nécessaire, pour affaiblir le crédit du duc de Lorraine, dont on était jaloux. Pour moi, encore assez insignifiant, et, moyennant cela, bien avec tout le monde, (ce qui arrive surtout lorsqu'on est

bien jeune) je conservai l'amitié de mes deux maîtres, Loraine et Bade, quoique celui-ci se brouillât avec celui-là, secondé par l'électeur, qui ne m'en aima pas moins ; et j'allai passer l'hiver à Vienne, où je fus reçu à merveille.

(1685.)

Le mariage d'une archiduchesse avec l'électeur de Bavière retarda l'ouverture de la campagne. Belle raison ! Le duc de Lorraine va reconnaître Novigrade. Les princes du sang de France et de Lorraine, et des volontaires à leur suite, qui arrivaient de Paris, se mêlent à l'escorte. Les voilà à agacer les Spahis le pistolet à la main, et des têtes françaises qui tombent sous le sabre des Turcs. Je sauvai les autres avec mes Dragons, que je fis arriver à propos. Charmé de me retrouver avec tous ces jeunes gens de mes anciens amis, et trop jeune moi-même pour les gronder, je n'en fis rien ; mais le duc de Lorraine s'en chargea. Il les tança d'importance, tout en approuvant, dans le fond de son cœur, la jolie et bouillante audace de ses cousins, Commerci et Thomas de Vaudémont, qui dans la suite servirent avec tant de distinction sous mes ordres.

Après un mois de tranchée devant Neuhausel,

comme on voulait donner l'assaut au chemin couvert, on apprit qu'un séraskier arrivait avec soixante mille hommes ; qu'il a repris Vicegrad, et qu'il assiége Gran. Nous y marchâmes, et il leva le siége à l'approche du duc de Lorraine, qui avait laissé Caprara devant Neuhausel. Mais voici ce qui arriva.

Ce séraskier s'avise de prendre un poste excellent. Le duc lui fait dire, par les gens du pays, qu'il n'a que vingt mille hommes, et qu'il se retire mourant de peur. Le bon Turc le croit. Le duc s'arrête à une merveilleuse position ; je suis au centre, sous le prince de Bade, avec mes Dragons, pied à terre. L'électeur de Bavière commande la gauche ; le duc, la droite, devant laquelle les braves et jeunes étourdis, dont j'ai parlé, obtiennent, avec bien de la peine, de rester en petit escadron. Ils préviennent les Turcs, qui les attaquent avec une furie et des cris épouvantables ; mais ils sont entourés : nos Cuirassiers les dégagent. Le duc les soutient lui-même, et est victorieux à son aile, comme l'électeur de Bavière à la sienne, et le prince Louis au centre, où je le seconde de mon mieux. Le prince d'Hanovre et le comte de la Lippe culbutent les Turcs dans un marais. C'était trois ou quatre grandes batailles dans une. Le séraskier

est blessé à la cuisse; il s'arrache la barbe, parce qu'il est obligé de fuir.

Nous voilà encore devant Neuhausel, le 19 du mois d'août. La brêche est faite. Commerci, suivi des jeunes volontaires, y paraît le premier à la trouée de la muraille, et y arbore, avec le baron d'Asti, le drapeau impérial. Le bacha et la garnison sont massacrés. Le séraskier brûle et rase Novigrade, Vicegrad et Weitzen; et moi, je pars pour passer l'hiver à Vienne.

(1686.)

C'est alors que le prince de Bade, me prenant par la main, dit à l'empereur: "Sire! voici un "jeune Savoyard...." Je n'ose pas dire le reste par modestie. La tracasserie de l'année précédente fit qu'on y prit garde cette-année-ci: nous fûmes servis à merveille. Le 13 juin, nous commençâmes le siége, le prince de Bade et moi, sous l'électeur de Bavière. Nous donnâmes tous les trois l'assaut à une tour importante, et nous nous en rendîmes maîtres.

Le 26 juillet, nous battîmes de cette tour le château de Bude en brêche. Nous comptions y entrer. Point du tout! trente mille Turcs font une sortie; j'ai un cheval tué sous moi. Deux

fois nous pénétrons, l'épée à la main, dans l'intérieur du château; deux fois nous sommes repoussés. Le prince Louis et moi, nous sommes blessés. Un Stahrenberg, un Herberstein et un Kaunitz sont tués! et on est obligé de remettre à un autre jour l'assaut général. Je n'en fus pas malheureusement; je fus chargé de garder les lignes menacées par une armée nombreuse, poste de confiance à la vérité, ainsi que l'on me le dit. Mais ce maudit Grand-Vizir, paisible sur une hauteur, n'osant pas m'attaquer, je ne sais pourquoi, vit, avec plus de sang froid que moi, prendre et saccager sous ses yeux la place la plus importante.

Le prince Louis et moi nous allâmes, par ordre du duc de Lorraine, prendre Cinq-églises, Calocza, Simonthorna, Kaposwar et Sicklos; et ensuite brûler à Esseck le pont, qui avait six mille pas de long sur vingt-quatre de large. L'armée prit ses quartiers d'hiver.

J'allai passer le carnaval à Venise avec mes chers volontaires et princes français, ainsi que presque tous les autres princes qui étaient à notre armée, et quantité de généraux.

Ils y devinrent presque tous amoureux; le duc de Mantoue était pis que cela, il y fut bien libertin. Je ne fus ni l'un ni l'autre, et m'amusais

beaucoup de voir ce prince aussi brave avec les Vénitiennes qu'il était poltron avec les Turcs.

L'électeur de Bavière était si tendre, qu'il m'eût dégoûté de l'être si j'en avais eu envie. Cette mobilité de cœur influait sur la mobilité de son esprit pour ses opinions et le parti qu'il prenait ; je jugeai dès-lors (et je m'en suis bien trouvé) les grandes amours insipides et ridicules faites pour les oisifs, et les petites trop peu glorieuses.

Morosini nous régala à merveille. Tous les jours fêtes charmantes et magnifiques sur terre et sur mer. J'y vis des femmes plus entreprenantes que des généraux. Comme tout a une fin, je m'en allai passer le reste de la mauvaise saison à Vienne.

(1687.)

C'est alors que le duc de Lorraine écrasa les ennemis de Jésus-Christ, et ceux qu'il avait à l'armée et à la cour, dont je ne fus pas, quoiqu'à merveille, avec l'électeur et le prince Louis qui étaient de ce parti. Le duc marcha au Grand-Vizir pour l'attaquer. La prudence chez lui égalait la valeur. Il fit servir l'une et l'autre. S'étant trop avancé, vu l'excellente position des Turcs,

(car ils se retranchent à merveille d'abord en arrivant), il ne rougit pas de se retirer. Cela est scabreux vis-à-vis de ces diables de gens. Je couvris, avec mes Dragons, la marche de l'arrière-garde ; et je la conservai intacte, en chargeant plusieurs fois les Spahis qui me tourmentaient. Au bout de quelque temps, cela devint plus sérieux. Ligneville, Thungen, Zinzendorff furent tués. Le duc de Lorraine se forma heureusement et habilement, avec les ailes bien appuyées, près du mont Hersan ; le duc de Mantoue, qui y grimpa, vit bien en sûreté toute la bataille dans cette plaine de Mohatz, où avait péri le roi Louis : ce qui fut un sujet de rire général des soldats, qui, grâce à lui, coururent gaiement à la mort. L'ennemi vint nous attaquer. On combattit avec acharnement de part et d'autre. Piccolomini bat, est presque battu, est soutenu par le brave électeur. Son artillerie fait des trous ; mes Dragons en profitent, et j'ai le bonheur de poursuivre les Turcs jusqu'au camp retranché ; après m'être arrêté un moment pour les considérer, j'y fais sauter mer Dragons, les uns à pied, les autres à cheval avec moi : on dit que j'y fus le premier : il est vrai que j'y pris un croissant et plantai l'aigle impérial. C'est pour cela vraisemblablement que je fus chargé

de porter la nouvelle de la victoire à l'empereur. Il me donna son portrait entouré de diamans. J'étais arrivé à Vienne en très-peu de jours; et après y en avoir passé trois, je revins dans très-peu encore à l'armée, où je fus aussi très-bien reçu, car alors apparemment j'avais trop peu de mérite pour avoir des ennemis.

L'histoire parlera, j'espère, du superbe trait de Commerci à cette battaille de Hersan; il ne se passa ensuite rien de considérable; et la campagne tout-à-fait finie, je trouvai un hiver très-brillant à Vienne pour le couronnement du roi de Hongrie. Le duc de Lorraine et plusieurs généraux y allèrent aussi. Les uns y intriguaient; les autres s'amusaient; j'étais du nombre de ceux-ci.

(1688.)

Colonel à vingt, général-major à vingt-un, je fus fait lieutenant-général à vingt-cinq; je menai un renfort au prince de Bade en Esclavonie, et m'en revins bien vîte, parce qu'il était question d'assiéger, ou pour mieux dire de brusquer Belgrade. On donna le commandement des cinq points d'assaut, le 6 Septembre, à d'autres généraux. Je m'en plaignis: l'électeur me

dit : " Vous resterez avec moi en réserve, et je " ne compte point prendre ni vous donner par " là une mauvaise commission. Dieu sait ce qui " nous arrivera." Il l'avait deviné ; tous les attaquans sont repoussés. Ce brave prince et moi, l'épée à la main, nous les rallions, nous les animons ; je monte sur la brêche. Un Janissaire casse mon casque d'un coup de sabre ; je lui passe mon épée au travers du corps ; et l'Electeur, qui avait reçu un coup de fusil dans la main la campagne précédente, est encore blessé d'un coup de flèche à la joue droite. Rien ne fut plus brillant et plus sanglant. Comme à côté du tableau le plus horrible, il s'en trouve quelquefois un plaisant ! Ce fut la mine et les mines des Juifs qu'on obligea à jeter dans le Danube la douzaine de mille hommes tués de part et d'autre, pour épargner la peine et les frais d'enterrement. Je partis pour Vienne.

(1689.)

Je regrettai bien de n'être pas resté à l'armée ; peut-être qu'on n'aurait pas pensé à moi, ni à mon nom. Enfin, après la plus belle défense du monde, je sacrifiai ma gloire à mon zèle. Cela me coûta beaucoup ; mes trois chefs, maîtres et

amis, Lorraine, Bavière, en avaient en Empire, Bade en Hongrie ; et me voilà en Italie en négociateur. L'ambassadeur de France à Turin ne fut pas la dupe de mon voyage, pour voir ma famille et le duc de Savoie, disait-on. Il le connaissait comme moi, *avare*, *ambitieux*, *faux*, *rancunier*, craignant et détestant Louis XIV, n'aimant pas Léopold, mais ne lui en voulant pas personnellement, toujours prêt à les trahir tous les deux, et mené par ses maîtresses et ses ministres dans tout ce qui n'était pas sa haute ou basse politique.

Ne pouvant pas, moyennant cela, tirer parti ni des unes, ni des autres, je lui dis franchement.

" Mon cousin, vous serez toujours esclave " de votre ennemi mortel, si vous ne vous dé- " clarez pas pour l'Empereur, qui vous fait *al-* " *tesse royale* généralissime, et vous donne " tout ce que vous *prendrez* en Dauphiné et en " Provence ; et en *cachant* vos intentions jus- " qu'à ce que tout soit prêt, vous vous *van-* " *gerez*."

C'étoit bien le prendre par les quatre qualités dominantes que j'ai soulignées plus haut.

" Où et quand ferai-je ce traité ? dit Victor- " Amédée. Point à Turin, car l'ambassadeur de

" France s'en douterait.—A Venise, lui dis-je.
" Le carnaval prochain, l'électeur de Bavière,
" qui, de même que votre altesse royale (je me
" dépêchai de lui donner ce titre) aime à se di-
" vertir, ira, le signer. Je m'en charge: d'ici
" là je m'en rapporte à vous pour écrire au roi
" de France, ruser, vous excuser, promettre et
" gagner du temps."

Les quatre raisons de ces procédés quelconques que j'ai citées me répondant de sa conduite, et non de sa bonne foi, que je ne garantissais pas pour la suite, j'engageai ma parole à l'Empereur, en retournant bien vîte à Vienne, que mon cousin, cette fois-ci, serait pour nous. Léopold m'en remercia beaucoup, et m'accorda pour récompense d'aller voir un bout du siége de Mayence, défendu par d'Uxelles, qui durait depuis six semaines. J'arrivai précisément à l'attaque du chemin couvert, où je reçus un coup de fusil, et je m'en retournai à Vienne.

(1690.)

Vingt mille écus par mois de l'Angleterre, vingt mille autres de la Hollande, quatre millions pour les frais de la guerre, une espèce de souscription de tous les petits princes d'Italie,

firent plus que mon éloquence ; et voilà le duc de Savoie, pour quelque temps, le meilleur autrichien du monde. Sa conduite, que je ne veux pas justifier, me rappelle celle que les ducs de Lorraine ont tenue autrefois, ainsi que les ducs de Bavière. La géographie les empêche d'être honnêtes gens.

Les ministres de l'empereur me promirent sept mille hommes pour aller au secours de Victor-Amédée. Je connaissais la lenteur de ce que l'on ordonne et exécute à Vienne ; et pressé de me battre avec les Français, que je n'avais pas encore vus devant moi, j'allai joindre le duc de Savoie à son camp de Villa-Franca. "Vous arrivez à propos, me dit-il ; je vais "livrer bataille à Catinat.—Prenez-y garde, lui "dis-je ; c'est un excellent général, qui a sous "lui les vieux corps, les meilleurs de l'infan-"terie française. Les vôtres sont de nouvelles "levées, et les miens ne sont pas encore ar-"rivés.—Qu'est-ce que cela me fait ? me dit "le duc. Je connais mieux mon pays que Ca-"tinat ; demain je ferai avancer mon armée "jusqu'à l'abbaye de Staffarde."

Au lieu de livrer battaille, c'est nous qui la recevons. L'aile droite, où était le duc de Savoie, est attaquée de front. Celle des Français traverse

des marais qu'on croyoit impraticables, et après avoir tourné et battu celle-là, toutes les deux se réunissent et tombent sur l'aile gauche, que je commandais. Je me retire en aussi bon ordre que je peux, et à mon arrière-garde, composée des Gendarmes et des Gardes-du-corps de Savoie, je suis blessé légèrement d'une balle morte. Je ne voulus pas rappeler à mon cher cousin sa présomption et ma prédiction : je tâchai de la réparer un peu, au moins du côté de la gloire : car, quelque temps après, j'ai le bonheur de couper un gros détachement qui avait pillé Rivoli. Il donna dans une embuscade, d'où entendant venir les Français qui chantaient à s'égosiller, je sortis pour faire main-basse sur eux. Je grondai beaucoup les soldats d'avoir traité tous les prisonniers à la *turque*. Ils avaient oublié qu'on accordait quartier aux Chrétiens. J'allai châtier mon ancienne connoissance le duc de Mantoue, le héros de Hersan, qui avait fait des siennes. Je dis adieu au duc de Savoie, à qui il ne restait plus que Turin, et partis pour Vienne.

(1691.)

Je profitai de mon crédit pour mener des ren-

forts au duc de Savoie ; mais je le surpris, en arrivant, donnant une audience secrète à un émissaire français : " Pourquoi m'a-t-on refusé " votre porte ? lui dis-je en entrant. Quel est " cet homme ?—Je vous avoue, me dit le duc " tout déconcerté, que je traite un peu par lui " avec Catinat : mais c'est pour le mieux trom- " per."

" Voilà sa lettre en original, et la copie des " miennes, ajouta-t-il.—Je conçois, lui dis-je, " que vous voudriez bien garder en même tems " les subsides considérables que je vous ai fait " donner. C'est très-embarrassant pour votre " altesse royale." Je l'observai de plus près que jamais, connaissant bien mon homme. Je sauvai son honneur cette fois-ci, servis sa gloire et desservis ses projets, en attrapant Balonde qui assiégeait Coni ; et, grâce à une lettre que je prévis être interceptée par quelque parti français, il leva le siége. Catinat repassa le Pô. J'y chargeai son arrière-garde : il y était lui-même, et y fit des merveilles en général et en soldat. Je n'avais avec moi que quelques escadrons. Catinat, plus fort que moi, anime les siens par sa présence. Je m'échauffe mal-à-propos ; et me voilà si avant dans la mêlée, qu'après avoir reçu plusieurs coups dans mes habits, un cavalier

français allait me casser la tête d'un coup de pistolet, lorsqu'un Dragon de mon régiment m'en débarrassa; cela lui fit autant de plaisir qu'à moi, car j'étais fort aimé de ces braves gens. Les renforts nous arrivèrent de tous les côtés; j'allai prendre Carmagnole, où tous mes soldats se conduisirent encore un peu trop à la turque: mais je fis des exemples. Catinat manœuvra à merveille; il nous aurait battus si nous ne nous étions pas retirés. Langallerie eut même un grand succès sur notre arrière-garde; c'est ce qui m'engagea à le prendre ensuite au service de l'empereur.

J'accompagnai à Venise l'électeur de Bavière, qui avait encore été des nôtres cette campagne-ci; je revis avec plaisir mes anciennes connaissances. Encore des amours: et même pour moi, si j'en avais voulu, des maris trop complaisans qui voulaient me faire renvoyer des Sigisbés qui leur déplaisaient; trop de Putiphar, dont je fus le Joseph, parce que j'avais d'autres choses à faire. Je m'en retournai à Vienne, au commencement de janvier.

(1692.)

On m'en renvoya bien vîte pour observer

mon Catinat, mais bien plus encore le duc de Savoie. Pour le retenir, je lui portai le diplôme de généralissime, qui lui fit grand plaisir. Il voulut tout de suite aller attaquer Catinat sous Pignerol; tous ses généraux et ceux de ses alliés furent de cet avis, et moi point du tout. Je lui dis: " Catinat est habile; s'il est battu, il aura " des renforts; s'il nous bat encore, adieu l'Ita- " lie. Faisons-lui perdre ses conquêtes par une " bonne diversion, qui humiliera le grand Louis; " amusons-le dans ce pays-ci, et pénétrons en " Dauphiné, malgré tous les obstacles des pas " sages."

Mon opinion prévalut. J'allai prendre Quillestre et Embrun. J'y reçus une contusion à l'épaule, dans la tranchée, à côté du duc de Savoie; et Commerci, une balle qui lui cassa trois dents. J'y perdis Leganes et quinze cents hommes; mais enfin j'étais en France. Je m'emparai ensuite de Gap, et voilà le duc de Savoie prêt à mercher par Sisteron à Aix, et peut-être jusqu'à Lyon sans la moindre difficulté, sans la petite-vérole, qui sauve la Erance, et le met à deux doigts de la mort. Il me donna, par son testament, la régence de ses états. La duchesse, en arrivant, le trouva moins mal, et l'emmena à Turin. Arrêté par ce contre-temps, qui nous

fit perdre tant de tems, et par l'incertitude de ses généraux, qui ne pouvant jamais avoir au juste les véritables intentions de leur maître, ne savaient pas à quel point ils devaient m'obéir, je fus obligé de ramener l'armée par le même chemin, car Catinat nous attendait près de Briançon.

« Au moins, disaient nos soldats, nous avons " vengé les horreurs des Français dans le Pala- " tinat ; sans en faire à leur façon, nous avons " bien pillé, et levé un million de contributions." Il y avait des Cuirassiers qui mettaient vingt louis sur une carte.

" Pourquoi le roi a-t-il exilé ma mère? disais- " je à Commerci. Je viens d'exiler plusieurs " milliers de ses sujets." On m'envoya l'ordre de la Toison d'or à Turin ; et, arrivant à Vienne, on me fit feld-maréchal, dix ans après mon entrée au service. J'en fus charmé, comme on peut bien s'y attendre, mais désolé que Commerci ne fût encore que général-major.

(1693.)

VICTOR-AMÉDÉE voulut prendre Pignerol et attendre Catinat dans la plaine d'Orbassan. Je le lui déconseillai. " Au moins, lui dis-je, puisque

" vous voulez vous battre près de la Marsaille, " emparez-vous de la hauteur de Piosasque," Il était de mauvaise humeur de ce qu'on avait brûlé, par représailles, la Vénerie, maison à lui, et une autre à son ministre St.-Thomas, et fit dire aux Français qu'il ne donnerait plus quartier aux soldats. Cela n'était déjà que trop bien établi.

Catinat déploya ce jour-là tout son talent, et le duc de Savoie sa valeur inutile. Le premier, maître de la hauteur, eut beau jeu de nos deux ailes, foudroyées en flanc, à la fois, par son artillerie. Que pouvais-je faire au centre ? Je m'y battis avec assez d'avantage pendant quelque tems ; mais, accablé des deux côtés, je me retirai le plus honnêtement que je pus. Catinat désapprouva la furie de ses soldats, qui criaient : *traitons aussi les Allemands à la tartare.*

On n'aurait pas pu décider si ce duc indéfinissable voulait ou ne voulait pas gagner les batailles qu'il donnait ; mais ces deux-là m'ont servi de leçon ; et comme on sut que je les avais déconseillées, je n'en fus pas moins bien à l'armée, à la ville et à la cour. Ce fut pourtant alors que je m'aperçus que j'y avais des ennemis. Caprara fut le premier, et jaloux de moi mal à-propos, car il avait du mérite ; il fut le chef de

la cabale autrichienne et espagnole, qui chercha à me tourmenter toute ma vie, et dont je me suis toujours moqué.

(1694)

J'ALLAI demander des secours à Vienne. Je les obtins; mais bien tard. L'Italie n'était plus à la mode. On pensait davantage à la Turquie, à l'empire et aux Pays-Bas. On n'avait pas d'argent. Je retournai auprès du duc de Savoie, et lui dis en arrivant : "Mon cousin, vous ne pouvez pas en-"core m'échapper cette campagne-ci. Le siége "de Casal sera garant de votre conduite. Le vou-"lez-vous ? Commençons tout de suite.—Hé-"las ! je le voudrais bien, me répondit-il, mais "cela sera bien long ; croyez-moi, il vaut mieux "bloquer cette forteresse tout l'hiver, pour la "prendre au printemps.—Au moins, lui dis-je, "prenons le château de St.-George;" et il fut pris. Quelle triste campagne ! et quel homme que mon cousin.

(1695.)

JE l'oblige enfin à faire ce siége. La neige nous le fit abandonner jusqu'à la fin de juin. Je l'avan-

çais beaucoup lorsque j'étais de tranchée ; le prince Charles de Brandebourg, qui m'y releva un jour, reçut un coup de fusil au travers du corps. Casal enfin capitula; je voulus faire assiéger Pignerol : tous les jours nouveaux prétextes pour s'y opposer, en faisant semblant d'y consentir. Nous prîmes nos quartiers d'hiver. Quelle triste campagne ! et quel homme que mon cousin !

(1696.)

Il ne perdit pas son tems; pour échapper aux espions de sa conduite que j'avais laissés à Turin, le carnaval de Venise lui paraissant trop suspect, il imagina un voyage à Notre-Dame-de-Lorette. Vœu, disait-il, qu'il avait fait pendant sa petite vérole. Connaissant le pélerin pour n'être rien moins que dévot, j'appris bientôt qu'il y avait trouvé les agens du pape, des Venitiens et des Français, et les conditions du traité. « Je vous « ai déjà averti, lui dis-je, en retournant à Tu- « rin, que je vous observais plus que Catinat. « Vous ne m'en imposerez plus.—Il est dur, me « répondit-il, d'être soupçonné par un parent.» A peine étais-je sorti de son cabinet, que j'appris la publication de sa trêve avec les Français; et ne voulant plus lui faire l'honneur de lui par-

let, je lui marquai mon indignation dans la lettre la plus vive que j'ai écrite de ma vie. Con merci, plus étourdi, lui envoya un cartel. Le duc l'avait accepté, et il allait au rendez-vous, mais son ministère et ses généraux l'en empêchèrent.

Il ne se gêna plus. Il convint que sans vouloir faire la guerre à personne, désirant qu'on ne la fît plus en Italie, il avait fait un traité de neutralité avec Louis XIV, et que puisque les alliés ne voulaient pas y accéder, il allait se joindre aux Français. Pour commencer, Catinat et le duc de Savoie allèrent mettre le siége devant Valence. Les généraux des alliés et moi, trouvant que, depuis cette jonction, nous étions trop faibles pour résister, et craignant pour le Milanais, nous acceptâmes la neutralité; et chacun, après avoir évacué l'Italie, s'en retourna soit en Allemagne, soit pour attendre les Français de l'autre côté des montagnes.

Déjoué en campagne et en négociation, je retournai à Vienne exposer à l'Empereur ma triste situation et celle de nos affaires. Il trouva que je n'avais rien à me reprocher; et pour me le prouver il me donna le commandement de son armée en Hongrie. " Du reste, lui dis-je, Sire, " (puisque j'avais toujours l'Italie sur le cœur) " le seul moyen d'avoir le duc de Savoie pour

“ c'est qu'il se déclare contre; il ne tient pas au
“ généralissime. Le voilà le même chez les Fran-
“ çais, dans quelque tems il sera à nous.”

Louis XIV, croyant peut-être que j'étais mé-
content, ou qu'on le serait de moi, me fit pro-
poser de passer à son service. Je reçus joliment
celui qui m'en parla de sa part et il n'osa sûre-
ment pas lui rendre ma réponse telle qu'elle était.

(1697.)

Les Turcs ne se pressent jamais. Le Grand-Seigneur lui même, Kara-Mustapha, me fit l'honneur d'arriver à Sophie avec son armée au mois de juillet. Je rassemblai la mienne à Verismarton; je réunis à moi Vaudémont et Rabutin, car il me parut que le Grand-Seigneur voulait s'emparer de Titul, pour pouvoir faire le siége de Peterswaradin. J'allai camper le 26 août à Zenta. Le général Nehm fut attaqué. J'arrivai trop tard à son secours, à la tête de sept escadrons; je ne l'en louai pas moins, car il n'avait pas pu tenir plus long-tems, accablé par le nombre. Grâce à Dieu je ne me suis jamais plaint de personne et n'ai jamais rejeté sur un autre une faute ou un malheur. Titul fut brûlé. Le Grand Vizir resta en deçà du Danube, que le Grand-

Seigneur devait passer pour aller assiéger Peterwaradin; mais après l'avoir côtoyé, et caché mon dessein pas mes escarmouches avec les Spahis, je le prévins et passai le pont avant lui. Je sauvai par-là Peterwaradin. Cette marche que j'avoue avoir été assez belle, valait une bataille gagnée. Je me postai et me retranchai bien vîte, on n'osa pas m'attaquer. Parmi quelques prisonniers que nous fîmes, il se trouva un bacha que j'interrogeai inutilement sur les desseins de Kara Mustapha; mais quatre Hussards, le sabre nu, prêts à le hacher en pièces, lui firent avouer qu'on en avait voulu à Ségedin; qu'ensuite changeant d'avis le Grand-Seigneur commençait déjà à passer la Teisse, et qu'une grande partie de l'armée sous les ordres du Grand-Vizir, était encore dans de bons retranchemens près de Zenta. J'étais en marche pour l'attaquer, lorsqu'un maudit courrier vint m'apporter un ordre de l'Empereur de ne point donner de bataille, dans telle circonstance que ce fût.

J'étais déjà trop avancé. J'aurais perdu, en m'arrêtant, une partie de mes troupes et mon honneur. Je mis la lettre en poche; et à la tête de six régimens de Dragons, je m'approchai assez des Turcs pour remarquer qu'ils se disposaient tous à passer la Teisse. Je retournai cher-

cher mon armée avec un air de satisfaction qui fut, m'a-t-on dit, un bon présage pour les soldats. Je commençai la bataille en fondant moi-même sur deux mille Spahis, que je forçai à rentrer dans les retranchements. Cent pièces de canon m'incommodaient beaucoup. Je fis dire à Rabutin d'avancer son aile gauche, en la recourbant sur la droite; et à Stahrenberg, qui commandait la droite, de faire de même sur la gauche, pour embrasser ainsi, par un demi-cercle, tout le retranchement; ce que je n'aurais pas osé faire devant Catinat, qui m'aurait interrompu dans un mouvement aussi lent et un peu compliqué. Mais les Turcs me laissèrent faire. Ils attaquèrent trop tard mon aile gauche; cependant ils l'auraient mal menée, sans quatre bataillons de la seconde ligne, et l'artillerie, que j'envoyai bien à propos pour dissiper leur cavalerie, et faire une brèche aux retranchemens. Il était six heures du soir; on monta à l'assaut. Les Turcs, forcés sur tous les points, se jetèrent en foule sur le pont, et le bouchèrent si bien qu'ils étaient obligés de se jeter dans la Teisse, où l'on tuait ceux qui ne se noyaient pas. On n'entendait partout que *aman! aman!* qui veut dire quartier. On tuait encore à dix heures du soir; je ne pus faire que quatre mille prisonniers, car vingt

mille hommes étaient restés sur la place, et dix mille noyés. Je ne perdis pas mille hommes. Les premiers fuyards du commencement de la bataille réussirent seuls à joindre le corps qui était resté de l'autre côté de la rivière. Ce fut le 11 septembre. J'envoyai Vaudémont porter la relation à Vienne. J'allai prendre deux phalanges et des châteaux en Bosnie, brûler Séraglio, et retournai prendre mes quartiers d'hiver en Hongrie.

Je partis pour Vienne, où je croyais être reçu cent fois mieux encore que je ne l'avais été jusqu'ici. Léopold me donna l'audience la plus froide; plus sec que jamais, il m'écouta, et ne me dit pas un mot. Je vis tout de suite que j'avais été travaillé pendant mon absence, et que, dans le temps que je me débarrassais des Turcs, les bons Chrétiens de Vienne cherchaient à se débarrasser de moi. Je sortis de l'audience indigné. Je le fus bien davantage, quand Schlick, tout consterné, vint me demander mon épée. Je la remis dans sa main tremblante, avec l'air du plus profond dédain, qui le consterna encore davantage. On a prétendu que j'avais dit: "La "voilà encore fumante du sang des ennemis; je "conseils à ne la plus reprendre, si ce n'est pas "pour être utile au service de sa majesté." La

moitié de cette phrase serait une gasconnade, et l'autre moitié une basse résignation. Ma rage était muette. J'allai aux arrêts dans mon hôtel. J'appris bientôt que Gaspard Kinsky, et quelques autres, voulaient me faire faire mon procès, pour avoir désobéi et fait une action téméraire; que je serais jugé dans un conseil de guerre, et qu'il y allait de ma tête. Le bruit s'en répandit bientôt dans toute la ville. On s'assembla autour de mon hôtel; des députés de la bourgeoisie s'offrirent de me garder, et d'empêcher qu'on ne vînt m'enlever, en cas qu'on voulût me faire mettre sur la sellette, ainsi qu'il en avait été question. Je les priai de ne point s'écarter de leur devoir de fidélité et de tranquillité, je les remerciai de leur zèle, et j'en fus touché aux larmes. La ville de Vienne est petite; on sut à la cour, quelques minutes après, cet attroupement. Soit peur ou repentir, l'empereur me renvoya mon épée, et me fit prier de commander encore son armée de Hongrie. Je luis fis répondre, « à condition d'avoir carte blanche, et de ne « plus être exposé à la malice de ses généraux et « ministres. » Le pauvre empereur n'osa pas me donner publiquement ce plein-pouvoir, mais secrètement, par un billet signé de sa main; et je voulus bien m'en contenter.

Ce trait de Léopold, que je plaignis de ne pas sentir qu'il m'eût fallu une réparation plus éclatante, prouve bien la fausseté de ce qu'on m'a fait dire, que des trois Empereurs que j'avais servis, le premier avait été mon père, le second mon frère, et le troisième mon maître. Plaisante paternité de me faire couper la tête pour avoir sauvé son empire! Il faut que je porte ailleurs mes regards, pour chercher de l'énergie. En voilà dans le nord. Charles XII. roi de Suède, est, à quinze ans, médiateur de la paix entre les puissances européennes: elle est signée à Ryswick, le 21, de septembre.

(1698.)

Par là mon armée reçut des renforts de celle d'Allemagne; malgré cela, celle des Turcs était quatre fois plus forte. Je manquai de gagner encore une bataille à Zenta. J'eus beau faire des marches et des contre marches, les Infidèles se retranchaient partout. Je me retirai ensuite pour les engager à sortir de leurs trous: toutes les tentatives furent inutiles. Je voulus marcher en Bosnie; ils avaient reçu un renfort de quarante mille Tartares, et tous les passages étaient gardés. Je voulus assiéger Temeswar; ils m'auraient

fait lever le siége. Avant qu'ils eussent le tems de se rassembler pour cette opération, je crus pouvoir m'en emparer en interceptant un convoi immense prêt à y entrer; j'y marchai moi-même à la tête de ma cavalerie; j'embusquai mon infanterie. Un Hussard qui déserte me fait manquer mon coup. Voilà la plus misérable campagne pour ma gloire que j'aie faite de ma vie. Je ne *fis périr* que trente-deux chefs d'un complot de révolte de sept régimens, qui, n'ayant pas de solde depuis quatre mois (car la cour me laissait manquer d'argent), avaient voulu se rendre aux Turcs. On signa, le 26 janvier, la paix à Carlowitz, pour faire bientôt la guerre ailleurs, comme c'est la coutume.

(1699.)

Je renvoyai mon armée et je partis pour Vienne. Ce fut cette année-là que je commençai ma belle bibliothèque, et que je pris du goût pour les jardins et les palais.

J'achetais de tems en tems quelques beaux tableaux de cabinet, et quelques dessins point connus. Je n'étais point assez riche pour me faire une galerie, et n'aimais pas les estampes, puisque d'autres peuvent avoir les mêmes. Je

n'ai jamais aimé la copie dans aucun genre, et les talens qui enlèvent un tems précieux. Quelques instrumens à vent, des marches, des airs de guerre ou de chasse, des fanfares ou de bien jolis airs d'opéra-comique, me dispensaient, pendant le dîner, de parler ou d'entendre les ennuyeux.

(1700.)

Voila un siècle de guerres continuelles terminé. La fameuse paix de Westphalie, en 1648, qui devait s'étendre sur toute l'Europe, n'avait pas rempli ce projet. Les bons conseillers de Léopold, et Léopold lui-même, point corrigés par mon exemple, voulurent faire mettre le prince Louis de Bade à un conseil de guerre, pour sa campagne sur le Rhin. Salm et Kaunitz étaient les seuls honnêtes qui s'y opposèrent ; mais ils auraient succombé sans moi, qui, plus par justice que par liaison de parenté et amitié intime, que je conservai toute ma vie, en parlai vigoureusement, en laissant entrevoir que je n'avais pas oublié Zenta.

Après cette paix de Carlowitz, la France nous fit la politesse de nous envoyer M. de Villars pour ambassadeur, qui fut reçu à merveille de

toutes ses connaissances de Hongrie, où il avait été très-brillant comme volontaire, et de toute la ville, qui le trouva extrêmement aimable. Mais on travaillait à sa cour contre la nôtre, à son insu. Il fut très-étonué de l'air froid qu'on eut tout d'un coup avec lui. Malgré l'amitié du roi des Romains pour moi, je ne pus rien gagner sur sa roideur à son égard. "A quoi bon, lui "disais-je, ainsi qu'aux courtisans et généraux "qui l'imitaient, cette aigreur personnelle, que "M. de Villars ne mérite pas? Je le verrai et "serai de même avec lui jusqu'à ce que nous "commencions à lui tirer des coups de fusil." Le prince Louis de Bade fit de même; quoiqu'on nous en voulût pour cela, nous nous séparâmes tous les trois fort bons amis. Ce fut une grande perte pour la société; mais enfin, quand Louis XIV. eut fini toutes ses machinations, et se découvrit tout-à-fait, il partit. Nous eûmes, auparavant, cotte explication-ci:

"Ce n'est pas ma faute, dit-il, si, sans sa-"voir terminer votre rébellion de Hongrie, "vous allez nous faire la guerre. J'aimerais "mieux, Monseigneur, que vous fissiez comme "ces messieurs qui m'ont tourné le dos ici, et "me le tourneront aussi ailleurs, si je com-"mande une armée." C'était bien un propos à

la Villars. "Vous espérez que les Turcs s'en mê-
" leront, parce que l'abbé Joachim a prédit que
" l'Impératrice accoucherait de deux jumeaux
" dont l'un serait sur le trône de Constanti-
" nople ?—Je ne vous en veux pas, M. de Vil-
" lars, lui dis-je, car dans votre correspondance,
" un peu légère, à la française, vous avez fait de
" moi, à votre cour, un portrait tracé de la main
" de l'amitié; d'autres se plaignent de quelques
" imprudences, et la cour d'avoir lu dans une
" de vos dépêches: Nous allons voir si le Christ
" de la chapelle de Léopold lui parlera comme
" à Ferdinand II. C'est le même: on me l'a mon-
" tré. Les particuliers ne pardonnent pas un ri-
" dicule; or, jugez de l'effet qu'un mot lâché
" contre un souverain produit sur lui.—Je ne
" me suis soutenu dans ce pays-ci que par beau-
" coup de réserve en propos, me dit-il; j'en
" veux à vos Autrichiens, qui, parmi les contes
" qu'ils font sur mon compte, disent que je cons-
" pirais avec Ragotzi contre la personne de
" l'Empereur.— C'est une bêtise de plus, lui
" dis-je; voici d'où cela vient: on s'est ressou-
" venu d'une phrase, d'une lettre interceptée,
" lorsque vous étiez notre volontaire: *Je suis*
" *Autrichien à l'armée, mais Français à Vienne.*
" Cela veut dire bien des choses, ont dit les sots.

" On n'a jamais conspiré contre nos Empereurs ; " ils n'ont jamais été assassinés. Nous n'avons " point de Jacques Clément, ni de Ravaillac. Le " peuple n'est pas enthousiaste comme chez " vous ; mais il ne passe pas, moyennant cela, " d'un sentiment à l'autre. Il ne se commet même " presque jamais de crime en Autriche. On vou- " lut persuader, l'année passée, à Léopold, qu'on " avait *voulu le tuer*, puisqu'une balle, à la " chasse, avait percé son chapeau.—Qu'on " cherche l'homme, dit-il, avec son air espagnol, " c'est un maladroit d'une façon ou de l'autre : " il meurt de peur, ou il meurt de faim ; qu'on " lui donne mille ducats.'

(1701.)

La guerre étant près de s'allumer pour la succession d'Espagne, il se tint un grand conseil de conférences. Mon avis fut qu'il fallait envoyer tout de suite l'archiduc en Espagne, et faire entrer une armée en Lombardie ; il fut rejeté par les bons conseillers de Leopold. On s'en trouva mal. Le prince Louis fut nommé pour commander dans l'Empire, et moi en Italie.

J'avais trente mille hommes de bonnes et vieilles troupes. Le duc de Mantoue, consentant

ou ne consentant pas à recevoir garnison française dans sa capitale, prétendit que c'était un commencement d'hostilités de la part de Catinat : cela me servit de prétexte pour commencer les miennes. Encore un mot sur ce Duc dont j'ai déjà tant parlé. Formigha était à peu près son premier ministre. L'Abbé Fantoni, son gentilhomme de la chambre, lui cherchait tantôt des filles, comme une certaine Mathia ; tantôt une maîtresse, comme la comtesse Calori ; tantôt une femme à épouser, pour être dans le parti de Louis XIV, comme une Condé et une d'Elbœuf de la main du Roi. L'un et l'autre, gagnés par la France, l'empêchèrent d'épouser une Aremberg, qui nous l'aurait rendu favorable. Le Duc n'en avait pas moins un sérail gardé par des eunuques. Jamais on ne vit pareil original. Enfin, grâce à lui, me voilà en pleine guerre, au bout de dix jours d'un travail incroyable, au travers des montagnes et des précipices, avec deux mille pionniers ; et une partie de mes succès décidés, parce que je ne respectai pas la neutralité de la république de Venise.

Catinat, ayant eu des ordres bien précis de sa cour de ne pas la violer, ne put pas me disputer l'entrée dans le Véronais. A ma sortie du Trentin, je fis faire mes excuses à la sérénissime Ré-

publique par un major, et passai mon chemin. Catinat m'attendait dans un autre endroit, où j'aurais dû déboucher par des défilés, et où j'aurais été battu, sans le moyen assez peu délicat, à la vérité, que j'avais pris sur moi. C'était là le cas de lâcher le grand mot de circonstances impérieuses, de mal-entendu, et de l'incertitude d'un aveu général dans une république : je n'y manquai pas. J'engageai, par mes passages de l'Adige et du Pô, Catinat à s'étendre ; j'attaquai et forçai St.-Fremont à Carpi. Tessé vint à son secours et empêcha sa perte totale, inévitable si les chemins n'avaient pas arrêté Commerci avec ma cavalerie ; je force néanmoins ces deux généraux, coupés de Catinat, qui m'attendait à Ostiglia, et en les poursuivant et chargeant à la tête des Cuirassiers, je reçois un bon coup de feu au genou gauche. Réuni à Commerci, Catinat n'ose pas me livrer bataille, ou plutôt continuer celle-là, qui en était presque une. Il profite de la nuit pour passer le Mincio. Je le suis de l'autre côté de la rivière, parce qu'il n'avait pas eu le tems de retirer tous ses détachemens, et que le duc de Savoie, qui commençait ses tours, n'avait pas voulu lui envoyer ses troupes. Catinat se retire sur la Chiese, et me voilà maître de tout le pays entre l'Adige et l'Adda, excepté Mantoue.

J'avais entretenu une correspondance régulière avec Victor Amédé, dont je me doutais bien que je tirerois parti. Il faut ruser en Italie. Je gagnai un Récollet de Mantoue ; il gagna tout le couvent. Sous prétexte de nous confesser dans notre camp, les moines en emportaient des armes sous leurs robes, pour égorger le corps-de-garde de la porte voisine, et l'ouvrir à mes soldats déguisés en paysans, un jour qu'avec une grosse escorte, je devais aller entendre la messe à Notre-Dame-de-Grâce ; ils avaient gagné même des habitans. Ils furent découverts, désarmés, et punis comme ils le méritaient. Je manquai Mantoue.

Le duc de Savoie content d'être redevenu généralissime, et d'avoir marié sa fille au duc de Bourgogne, arriva à l'armée des deux couronnes. Je le fis complimenter par respect, et lui fit présent par amitié de quelques chevaux turcs superbes, que j'avois encore de Zenta. Il n'en osa accepter qu'un. Louis XIV, mécontent de ce que j'avais trompé Catinat, me fit grand plaisir en mettant le présomptueux et ignorant Villeroy à la place d'un des meilleurs généraux qu'ait jamais eu la France. Quand le duc de Savoie voulait faire quelque chose, et lui disait : " Je suis " généralissime," Villeroy lui répondait : " J'ai

" un ordre du roi." Il l'avait en effet de me chercher par-tout pour me combattre. Mon cousin eut la bonté de m'en avertir. J'avais besoin de Chiari pour la tête de mon camp : le commandant vénitien me parla neutralité, je lui dis, que je m'en moquais ; il me pria d'accepter sa protestation, et je signai tout ce qu'il voulut. L'ennemi m'attrapa, je fus bien sa dupe cette *fois-là*; je suis obligé d'en convenir. Prawntal, avec tous les tambours de l'armée, fit tant de bruit au pont de Palazzuolo, que le corps destiné à empêcher le passage de l'Oglio, y resta ; et l'ennemi le passa ailleurs. Je pris une position à faire face de trois côtés. L'honnête Catinat, au lieu d'être bien aise de voir son chef battu, lui disait : " Ne vous battez pas, rétirons-nous." Le duc de Savoie, qui souhaitait un bon échec à Villeroy, lui disait : " Battez-vous ! attaquons ! " Catinat est timide, comme vous savez."

Le premier septembre, vers ma gauche, mon poste de Chiari, tout excellent qu'il était, fut presque forcé par une vivacité française inouïe : cassines, moulins, tout était déjà emporté. Je ne vis jamais tant de valeur : Daun les en chassa. Ma droite cachée derrière un retranchement, ventre à terre, se leva tout d'un coup et tira à bout portant. Villeroy fit essayer le centre, cela

ne réussit guère quand les ailes sont battues.

Le digne, l'admirable Catinat rallie, ramène les troupes à l'attaque, reçoit une forte contusion à la poitrine, et un coup de feu à la main. Pour Victor-Amédée il était partout; il s'exposa comme le plus déterminé des soldats, il eut un cheval tué sous lui. Quel singulier caractère! Cette fois-ci il voulait perdre la bataille; mais l'habitude du courage éteignait en lui la politique.

Malgré la perte de l'armée des deux couronnes, elle était bien plus forte encore que la mienne, Je pris encore une bonne position; mes deux succès avaient un peu calmé la confiance, et le ton avantageux de Villeroy. On ne se battait plus qu'aux postes avancés et par petits détachemens: les miens avaient toujours l'avantage, parce que mes espions, auxquels je donnais souvent trois cents ducats, pour une petite nouvelle, m'avertissaient du plus petit mouvement. Le tout était de décamper; le premier courait risque d'être battu: il fallait cependant prendre ses quartiers d'hiver.

Mes chevaux sur les dents n'avaient pas de quoi s'en servir; on leur donnait des feuilles mortes: mes soldats maigrissaient à vue d'œil, ils m'aimaient et souffraient patiemment; ceux

de Villeroy souffrant aussi, mais beaucoup moins, désertaient par centaines. Je donnais l'exemple de sobriété et de patience : pour charmer notre ennui, mon Vaudémont voulut enlever son père dans son quartier : éveillé par un coup de fusil, il se sauva à cheval en robe de chambre, et ce coup de piété filiale fut manqué. Le mien le fut aussi ; car Catinat me déroba pendant la nuit son décampement, et le repassage de l'Oglio ; trompé, ou plutôt mal servi ce jour-là, qui était pourtant bien important pour moi, j'y cours malgré l'obscurité, et au lieu de détruire Villeroy, je ne lui fis que quatre cents prisonniers, et je lui tuai cependant quelque monde de l'autre côte de la rivière, par mon artillerie qui me suivit au grand galop.

Les Français mourant de faim et de fatigue, entrèrent en cantonnement. Les Vénitiens ne voulurent pas m'en donner dans le Bressan : me battre pour être battu ; me retirer en Tyrol, me paraissait également dur. Où aller donc hiverner ? Je jugeai le parti le plus hasardeux le plus prudent ; je me jette dans le Mantouan, je prends d'assaut Canette, l'ancienne Bedriacum, grâce à un soldat de Daun qui, sous mille coups de fusil, coupe la corde d'un pont-levis ; et puis Mascaria, Rodolesco et le pont de Gazolo.

J'eus deux petits malheurs en détachement, je ne sais si ce fut de ma faute, ou de celle de Drack qui commandait l'un, ou de Merci qui commandait l'autre. Celui-ci fut fait prisonnier, et dans le moment qu'il allait être sabré par représailles, il fut sauvé par un officier français : il avait donné dans une embuscade de Tessé, sorti de Mantoue pour cette expédition qui lui fit honneur. Malgré cela j'eus tout le Mantouan, excepté Goito et Mantoue que je bloquai. Je ne sais si c'est le cœur ou l'esprit de la princesse de la Mirandole qui lui parlait pour moi, mais elle donna un grand souper à tous les principaux officiers français, pour me faire surprendre la place. Je pris Bersello malgré le duc de Modène qui feignait de s'y opposer ; le duc de Parme s'opposa tout-à-fait à l'entrée de mes troupes dans son pays : je me moquai de ses protestations, et de celles du Pape dont il se disait feudataire. Guastalla s'était déjà rendu à moi, et après avoir rangé si bien tous ces petits princes de l'Italie, j'en occupai trois provinces pour donner du repos à mes troupes pendant tout l'hiver.

(1702.)

Moi seul je n'en prenais pas ; je courais d'un quartier à l'autre, et remarquais avec plaisir de la négligence chez les Français. " Il faut, disait " Villeroy, que je fasse danser le rigodon à ces " trois Princes pendant le carnaval." Cela nous donna envie de le prévenir, en surprenant Crémone, par Commerci d'un côté, et Vaudémont de l'autre. Le second s'égara pendant la nuit ; un de mes détachemens était entré par un égoût : j'étais déjà maître d'une porte de la place, des casernes et de quelques rues. Ce couplet des soldats français fait l'histoire du reste, d'ailleurs cela s'est lu partout.

Par une faveur de Bellone,
Et par un bonheur sans égal,
Nous avons retrouvé Crémone,
Et perdu notre général.

Villeroy, pris par nos soldats qui l'avaient jeté à bas de son cheval, méconnaissable, sans chapeau, sans perruque et sans épée, dit à Macdonel : " Je suis le Maréchal, sauvez-moi, je " vous offre un régiment de cavalerie et une " pension de deux mille écus." Les rues étaient teintes de sang. Pour faire finir tous ces petits

combats, je fis dire par Commerci à Villeroy d'ordonner de les faire cesser et que les Français se rendent. Il eut le bon esprit de répondre: "On " ne doit pas obéir à un prisonnier," et il dit, en voyant rapporter Crenau, qui était tué: " J'envie son sort." Je me rendis à l'hôtel-de-ville, je voulus exciter la bourgeoisie. Mahoni dit a un de mes officiers, " bon quartier pour " M. Friedberg," celui-ci répondit: " Ce n'est " point un jour de clémence, faites votre de- " voir et je ferai le mien," et Friedberg fut tué. Nos soldats et surtout les Cuirassiers, dont je ne fus pas parfaitement content pour le courage et l'ordre, furent repoussés de tout côté. Avant d'être chassés tout-a-fait de la ville, j'allai voir Villeroy qui me fit pitié; je le fis partir pour Inspruck, et commençai à commander la retraite, qui aurait été bien embarrassante, si Créqui m'avait coupé du reste de mon armée. J'admirai la valeur des Français, réveillés et à demi-nus, résistant partout avec acharnement, et l'intelligence de leurs officiers. Les miens en manquèrent beaucoup; j'eus la gloire d'avoir surpris et la honte de n'avoir pas gardé: mais d'ailleurs quand on ne réussit pas, c'est comme si l'on n'avait pas entrepris. J'allai resserrer davantage Mantoue, où son duc mourait de peur et de

faim, malgré tout ce que faisait Tessé, qui s'y conduisait à merveille : il trompait même quelquefois mes partis pour y faire entrer des vivres.

L'habile, l'intrépide, le bon, l'aimable, le généreux, l'adroit à pénétrer les projets des autres, l'indiscret pour les siens quelquefois, l'affable, le paresseux Vendôme, vint remplacer Villeroy ; il fit faire, en arrivant, plusieurs mouvemens à son armée : j'en fis faire à la mienne, car je vis bien qu'il voulait m'attaquer, ou délivrer Mantoue. Le cour de Vienne ne m'ayant pas donné assez de troupes, ou par malice, ou faute de moyens, ce commencement de Vendôme fut très-brillant : il me prenait toutes mes petites villes et mes communications. Je me retranchais partout où j'allais ; et, pour le mieux observer, je pris un camp très-près du sien.

Des gens de mauvaise humeur m'ont blâmé d'avoir voulu enlever Vendôme dans sa maison à Rivalte, au bord du lac de Mantoue, où était son quartier général, par Davia, que je fis mettre avec cinquante hommes sur des barques. Un de ses soldats tua le sentinelle que Davia avait dit d'enlever. La garde accourut. Davia se rembarqua, et eut tort de faire tirer en partant dans les fenêtres de Vendôme.

D'abord, à la guerre, *attrape qui peut* ; et puis c'était lui faire honneur : car Catinat lui-même n'aurait pas mis autant de rapidité dans ses manœuvres. En tout cas, nous fûmes quittes bientôt. Vendôme fit mettre douze pièces de canon sur une hauteur, d'où il fit percer ma maison à jour. Je me levai, car elle était près de me tomber sur la tête. Celle de Commerci fut brûlée par les boulets rouges, d'autres abattues ; les tentes de ma garde trouées, et une centaine d'hommes tués. Je trouvai cela tout simple, mais un peu long, car la canonnade dura trois heures, et je ne me plaignis pas.

Ne voulant pas m'éloigner de Mantoue, j'élevais les retranchemens de mon camp jusqu'à la hauteur de vingt pieds. Qui croirait que j'aie appris quelque chose des Turcs, et que les Turcs aient appris quelque chose des Romains ? Cela leur est resté, je crois, des colonies, comme les formes étrusques des vases, des cruches qu'on trouve chez chaque paysan. Je retourne à mon sujet.

Je ne pouvais me vanter du plus petit avantage sur Vendôme. Un gros détachement pour l'observer, commandé par Visconti, qui eut trois chevaux tués sous lui, avait été surpris et battu. Commerci, quoique les jambes nues dans ses

bottes, arriva trop tard, et encore sans y être obligé, car il était malade. Je vis bien qu'il fallait lever le blocus de Mantoue, rassembler mes détachemens et petites garnisons, et donner bataille avec mes vingt-six mille hommes. Je marchai vers le Seraio, et Vendôme à Luzara, d'où ma petite garnison, que j'y avais encore, se retira dans une tour; de Seraio j'allai passer le Pô, où commence le canal du Zero, et je cachai toute mon infanterie ventre à terre derrière une grande digue, près du camp, que l'ennemi avait fait marquer. Au moment que l'armée des deux couronnes, trompée par mes espions, allait y entrer, nous fûmes découverts par le plus grand des hasards. Je fis grimper la digue à mes soldats, qui s'y poussaient comme ils pouvaient, et fonçai sur les ennemis, qui n'eurent pas le tems de se ranger en bataille. Ma cavalerie, avec des fascines que je leur avais données pour cela, s'ouvrit un passage pour soutenir mon infanterie. Le valeureux Commerci, le meilleur de mes amis et de mes généraux, est tué en battant l'aile gauche. Lichtenstein le remplace, et y est tué aussi. Langallerie la rallie, et repousse les victorieux, désolés de la perte de leurs chefs. Ils reviennent à la charge, et reprennent leur terrain. Pendant ce tems-là mon aile gauche

est battue. Stahrenberg la rallie. Vaudémont vient à son secours et fait des merveilles. Je suis heureux au centre, malgré la présence de Vendôme, qui était aussi à celui de son armée; et, malgré cela, j'allais être battu, si je n'avais pas remarqué qu'une partie de ma cavalerie, jusqu'alors inutile, ainsi que celle des alliés, à cause du terrain coupé, traversant quelques fossés moins larges, et quelques broussailles moins épaisses, pouvait décider du succès de ma gauche, et assurer le mien. Il me semble que c'est de coucher sur le champ de bataille qui en rend le gain certain. Ce fut apparemment pour en faire la politesse au roi d'Espagne, que Vendôme fit chanter le *Te Deum*. On m'a dit que le duc de Mantoue a toujours été à côté de ce roi pendant la bataille; ce qui me donne bonne idée de sa prudence. Pour le duc de Savoie, il n'en avait pas dans ce genre-là; il se battit à son ordinaire, mais mécontentant tout le monde à force de finesse. Il avait été mal reçu lorsqu'il vint à l'armée de Philippe V; celui-ci s'en retourna, deux jours après la bataille, en Espagne. Avant d'abandonner tout-à-fait Mantoue, je voulus y entrer par mes intelligences. Cela ne me réussit pas encore; un déserteur m'empêcha d'être enlevé au moment de tomber dans une embus-

cade. J'avais fait tout ce que j'avais pu : j'avais acquis quelque gloire et perdu bien du terrain. Ce n'était pas ma faute : qu'on pense à la supériorité du double de l'armée de Vendôme. Je ne retins de tous mes postes qu'Ostiglia, et je ne voulus prendre mes quartiers-d'hiver qu'après avoir vu les Français entrer dans les leurs. J'envoyai Solari couvrir le Trentin, et je partis pour Vienne, où je n'avais pas été depuis deux ans.

(1703.)

L'Empereur me fit président de guerre à la place de Mansfield. Je lui dis qu'on ne faisait pas la guerre sans troupes et sans argent, qu'elles en manquaient depuis six mois, ainsi que de tout ce qui leur était nécessaire ; je voulus que les autres commandans d'armes fussent mieux servis que je ne l'avais été ; et c'est ce qui arriva. J'arrêtai la volerie de tous les départemens. Je dis à l'Empereur : « Votre armée, Sire, est la « monarchie ; sans elle, elle sera encore aux « Turcs, aux Français, ou peut-être l'un de ces « jours, aux Hongrois. Votre capitale est une « frontière. V. M. n'a point de forteresse d'aucun côté ; tout le monde est payé, excepté « ceux qui vous servent. Faites la paix, Sire, si

" vous ne pouvez pas faire la guerre: elle est " impossible sans l'argent de l'Angleterre. Que " font vos ministres de ne pas tirer parti de la " haine contre la France, et de vous brouiller " avec toute l'Europe, et même avec vos sujets? " Au surplus, si V. M. I. ne me charge pas d'at- " tirer tout-à-fait le duc de Savoie, qui est à- " moitié à moi, elle n'aura jamais de succès en " Italie." J'y réussis. Voilà le seul succès ministériel que j'eus cette année-là; et le seul succès militaire fut de repousser les rebelles de Hongrie, assez bien et vivement pour ne plus inquiéter Vienne et pour sauver Presbourg. Tout président de guerre que j'étais, je ne pus pas même me donner l'armée que Léopold m'avait promise, et je ne pus pas faire davantage.

(1704.)

Ce n'était pas beaucoup, à la vérité; mais enfin, ainsi que j'avais prévu, Caroli entra, à la tête des mécontens, le jour de Pâques, dans les faubourgs de Vienne. Je ne sais pas pourquoi ils eurent peur et n'allèrent pas jusqu'à la cour; car j'eus bien de la peine à rassembler la petite garnison et la bourgeoisie, que je plaçai derrière un retranchement que je fis à la

hâte à Saint-Marcks, qui continua ensuite jusqu'au Danube de droite et de gauche. Le peu de troupes que nous avions entre Vienne et Presbourg, et Presbourg et Raab, avait été dispersé. En vain j'avais demandé de leur envoyer des renforts. Grâce à cette leçon, on en accorda à Heister, qui coupa la retraite aux coureurs qui avaient été à Vienne, et défit les détachemens qui vinrent à leur secours. J'allai moi-même en Hongrie faire un petit moment la guerre, et ensuite l'accommodement avec Ragotzi, Berezeni, etc.

Il fallait que Léopold eût peur pour lui dire de grosses vérités. Quelle est la maîtresse ou l'ami, à qui l'on en dise impunément ? A plus forte raison un grand souverain gâté par des esclaves, qui l'accompagnent tous les jours à l'église, mais point ses généraux à la guerre. Je lui demandais une audience extraordinaire dans les cas pressans, comme si j'étais un ambassadeur d'une puissance étrangère ; et encore cela m'arrivait très-rarement.

« Recrues forcées, lui dis je encore cette « fois-ci, milice, emprunt en Hollande, qui n'est « bonne qu'à cela. Peu d'impôts, mais espèce de « capitation sans employés et point de bienfaits « aux moines, et aux gens de la cour, qui, du

" reste, doit toujours être magnifique. Que dans
" une conférence avec des gens à argent, qui
" connaissent les ressources des états, et le nu
" méraire des pays, on lise des mémoires à dis-
" cuter devant V. M. Ils se moquent de nos fi-
" nances et moi j'en pleure ; et qu'elle cherche
" dans son pays un Colbert, s'il est possible."

Ce que je gagnai fut de pouvoir traiter tout seul, et j'attirai à nous la reine Anne et Marlborough. J'allai le trouver à Hailbronn, pour concerter tout avec lui et le prince Louis de Bade, que je n'avais pas vu depuis long-tems. Je me donnai les lignes de Behel à défendre ; et j'en sortis pour suivre Tallard, qui voulait se joindre à l'Electeur de Bavière. Si je ne suis pas assez heureux pour y réussir, mon pis-aller, me disais-je, est de les battre ensemble, pour ne pas y revenir à deux fois. Tallard et Marsin avaient deux autres genres de présomption que Villeroy, et plus d'esprit. L'un fondait la sienne sur sa *Spire*, et l'autre sur la protection divine, qui lui avait valu à la vérité celle de la cour, par la cabale des dévotes. Tallard avait la vue aussi courte au moral qu'au physique. Marsin voyait mieux, avait plus de talent, mais heureusement perdait la tête tout de suite.

Avec de la patience, sans se battre, ils m'au-

raient obligé á abandonner la Bavière; car je n'avais pu avoir que Nordlingen pour y établir mes magazins; mais ces messieurs étaient pressés, et l'Electeur furieux des pillages, que j'avais laissé faire à Marlborough, qui, par-là, était tout à moi. Nous nous aimions et estimions véritablement. C'était un grand homme d'état et de guerre.

Ils avaient quatre-vingt mille hommes, et nous aussi. Pourquoi les Français étaient-ils séparés des Bavarois? Pourquoi campèrent-ils si loin du ruisseau qui eût embarrassé notre attaque? Pourquoi mirent-ils vingt-sept bataillons et douze escadrons dans Bleinheim? Pourquoi dispersèrent-ils encore tant de troupes dans d'autres villages? Marlborough fut plus heureux que moi dans son passage du ruisseau et sa belle attaque; un peu d'escarpement me la fit faire une demi-heure plus tard. Mon infanterie fit bien, ma cavalerie très-mal. J'y eus un cheval tué sous moi; Marlborough fut arrêté, mais point repoussé. Je parvins à rallier les régimens qui d'abord n'avaient pas voulu mordre, je les ramenai quatre fois à la charge. Marlborough, avec son infanterie et artillerie, et quelquefois avec sa cavalrie, se débarrassa de celle de l'ennemi, et alla prendre Bleinheim. Nous

fûmes battus un moment par la Gendarmerie, mais nous finîmes par la jeter dans le Danube. J'eus les plus grandes obligations à Marlborough pour ses changemens de disposition suivant chaque circonstance. Un Dragon bavarois me coucha en joue; un de mes Danois le prévint heureusement. Nous perdîmes neuf mille hommes, mais douze mille huit-cents Français tués, vingt mille huit-cents prisonniers empêchèrent cette fois-ci de chanter leur *Te Deum* ordinaire pour leurs défaites, qu'ils ne reconnaissent jamais. J'écrivis au roi de Prusse la superbe conduite d'Anhalt et de son corps.

Le pauvre électeur joignit avec le sien Villeroy, qui avait marché pour favoriser sa retraite Ils s'embrassèrent tristement: "J'ai sacrifié, dit "le premier, mes états au roi, je veux lui sa- "crifier ma vie." Milord-duc et prince, (car Marlborough le devint alors) Louis de Bade et moi, nous allâmes nous divertir à Stuttgard. Le second prit Landau, le premier Trarbach, et moi je manquai les deux Brisach; l'un parce que le gouverneur de fribourg s'égara, et l'autre par la fausse délicatesse du lieutenant-colonel de Bareuth, que j'avais fait entrer comme ouvrier avec les autres, et qui ne pouvant souffrir une volée de coups de bâton d'un piqueur

des ouvrages de la place, commanda feu sur lui. C'était, en vérité, de l'honneur bien mal à propos, et la seule fois qu'il était très-permis de recevoir des coups de bâton. Si nous avions réussi, on les lui aurait enviés plutôt que reprochés. J'allai devant Ingolstadt, prêt à se rendre, sans la valeur d'un régiment français, composé de braves déserteurs, au service de Bavière. Ils refusèrent mes promesses et mes menaces ; mais les étonnant par ma générosité de les renvoyer et convoyer pour qu'il ne leur arrivât rien, ils évacuèrent cependant Ingolstadt ; et, excepté Munich, toute la Bavière fut à nous, grâce au traité que je fis avec l'Electrice. Les conditions étaient dures ; elle s'y refusait ; mais par le père Schuhmacher, bon Jésuite, son confesseur, je réussis à lui faire signer ; et je partis pour Vienne.

(1705.)

Touché de l'état du duc de Savoie, redevenu bon autrichien. qui avait presque tout perdu, que la cour de Vienne n'avait pas soutenu, je le représentai à l'Empereur. « Eh bien, « me dit-il, menez-lui des renforts, comman- « dez l'armée d'Italie.—Je me souviens, Sire,

“ lui répondis-je, de ma dernière campagne,
“ où, par bêtise ou friponnerie, ou malice, ou
“ jalousie, me laissant sans argent et sans trou-
“ pes, on m'a fait débloquer Mantoue, perdre
“ toutes les villes que j'ai prises, et rendu inu-
“ tile ma victoire de Luzara. Ils ont intercepté
“ mes lettres à V. M., et veulent compromettre
“ mon honneur. J'aime mieux mettre tous mes
“ emplois à ses pieds, et mener, je ne sais où,
“ une vie tranquille. Voilà vingt-deux années
“ de travail, et les dix dernières d'orages de
“ cour et de chagrins. J'avais espéré reconqué-
“ rir la moitié de la succession d'Espagne, mais
“ malgré ma victoire d'Hochstet, je crains en-
“ core pour les états de V. M., qui étaient per-
“ dus si j'avais été battu.”

Léopold me promit vingt-huit mille hommes, payés exactement et ne manquant de rien. Je ne voulus partir qu'après eux, et je me rendis à Roveredo. La Mirandole venait de se rendre; j'entrai dans le Bressan. Vendôme marcha pour m'attaquer; mais ayant été prévenu par moi, pour occuper la hauteur de Gavardo, il ne l'osa pas. Ce fut là que j'appris la mort de l'empereur; j'aimais plus Joseph Ier. qui lui succéda; mais je craignis, puisque les fils sont toujours le contraire des pères, qu'il n'abandonnât le duc de

Savoie, dont j'étais, en vérité, responsable. Point du tout, il m'écrivit de continuer; et m'envoya tout de suite 100,000 florins pour le paiement des troupes.

Léopold avait de bonnes qualités, mais je ne conçois pas que quelques flatteurs Espagnols et Autrichiens ayent essayé de l'appeler Léopold-le grand. A la vérité cela n'a pas pris. Il détestait tant les Français, qu'il avait défendu qu'on dît un seul mot de cette langue à sa cour. Je m'y tirais d'affaire en parlant Italien, que je sais mieux que l'Allemand, quoique point embarrassé pour l'entendre, et donner des ordres.

Vendôme s'en alla dans le Piémont, et chargea son frère, le Grand-Prieur, de m'affamer dans mon camp de Gavardo, pour me faire quitter le Bressan; je voulus le déloger de la Cassine de la Bouline, poste important. A ce sujet, il y eut un combat incroyable en courage et en ressources; sept Grenadiers défendirent la Colombière. Si Würtemberg avait voulu mettre le feu à la Cassine, d'abord en arrivant, il ne l'aurait pas manquée. Le Grand-Prieur vint au secours: n'osant pas risquer un engagement général, je tentai le passage de l'Oglio. Cela était nécessaire, car il ne restait plus au duc de Savoie que Turin: j'y réussis, mais comment? Il me fallut ruse sur

ruse, et me servir de la paresse du Grand-Prieur, que je savais grand dormeur, pour lui dérober ma marche à la faveur de la nuit. Il voulut réparer cette faute à son réveil par une diligence incroyable ; près de me rejoindre, je revirai sur lui pour l'attaquer. La position qu'il prit me fit peur ; et contre mon ordinaire j'assemblai un conseil de guerre, je me doutais bien qu'on me déciderait à ne pas attaquer.

Je me doutai aussi que l'espagnol Toralba ne valait pas grand'chose ; je le chassai de Palazzuolo, en le menaçant de le fusiller, s'il jetait dans l'Oglio les vivres dont j'avais le plus grand besoin. Il se sauva à Bergame ; Visconti et Joseph de Lorraine, qui y fut blessé, l'atteignirent, et au lieu de défendre la hauteur où il s'était fort bien posté, quelques coups de canon l'engagèrent à se rendre avec neuf cents hommes. Qu'on juge de la colère et de l'étonnement du Grand-Prieur. Palazzuolo et Ponte d'Oglio s'étant rendus, je m'avançai pour passer l'Adda, seule barrière du Milanais.

J'allai prendre Soncino ; et apprenant que le quartier-général des Français était à Solesino, je dis à mes Généraux. « Albergotti a sûrement « joint le Grand-Prieur et je parie à ce mouve- « ment hardi que Vendôme est arrivé à l'ar-

" mée." J'en fus bien plus convaincu encore, lorsqu'après avoir fait occuper le poste des quatorze Naviles par Vetxel, Vendôme lui-même vint l'en déloger. Ses Grenadiers attaquaient le pont pendant que d'autres se jetaient dans l'eau à droite et à gauche, pour prendre mon détachement en flanc des deux côtés. Voilà de la valeur, de l'intelligence et de la vivacité; et voilà le soldat Français.

Vendôme voulait se battre et moi je ne le voulais pas ; je voulais secourir le duc de Savoie par le Mantouan ; Vendôme ne la voulait pas. Vendôme, sans être aussi négligent que son frère, avait un peu de sa paresse. Je lui soufflai une marche pendant la nuit, et arrivai dans deux marches forcées sur les bords de l'Adda; je m'emparai d'une magnifique maison de campagne des Jésuites de Bergame, apelée le Paradiso. J'avais passé l'Adda tranquillement, mais un de mes chariots de pontons se rompit en chemin.

L'Adda, presque torrent dans ce moment-là, n'était pas facile : sa rapidité empêchait de joindre aisément les pontons. Vendôme eut le tems d'arriver; mais une espèce d'amphithéâtre de mes Grenadiers, pour protéger les traivailleurs, le dégoûta du dessein de les interrompre. L'espagnol Colmenero m'instruisait de tout. Je vou-

lus aller battre le Grand-Prieur; il décampa, quoique lentement, sur un ordre positif de son frère. Je croyais passer l'Adda sur le pont de Cassano; Vendôme s'y opposa : c'était à qui se donnerait le change. Je voulus finir tout cela par une bataille. On m'avait dit que Vendôme dormait ordinairement l'après-midi, sans qu'on osât l'éveiller, de peur de le mettre de mauvaise humeur. Linange s'empare de la Cassine et du pont de Ritorto; il est repoussé. J'y arrive; je reprends tout, et j'enfonce la gauche des Français. Vendôme y arrive aussi avec sa troupe dorée, éclaircie dans un moment par notre feu. Il a un cheval tué sous lui, et reçoit un coup de fusil à sa botte. Je reçois un coup de fusil à la gorge; et malgré le sang qui coulait en abondance, je continue, jusqu'à ce qu'un second coup de fusil, au-dessous du genou, m'oblige à me retirer pour me faire panser. C'était fait des Français, si je prenais une redoute. Je fis dire à d'Anhalt de finir une tiraillerie qui m'ennuyait au centre et à la gauche. Vif et brave comme il était, il pousse son cheval dans le Ritorto, suivi par les Prussiens, qui avaeint de l'eau jusqu'au menton; il est blessé. Wûrtemberg fait de même à la droite; il est tué. Les armes et les munitions avaient été mouillées chez l'un et chez l'autre;

on ne pouvait plus répondre au feu des Français. Ils s'emparent du château de Cassano. Bébra, Rewentlau, Joseph de Lorraine, jeune prince de dix-neuf ans, furent tués en arrêtant l'ennemi, et tenant ferme en-deçà du Ritorto, qu'ils avaient été obligés de repasser, et que l'ennemi respecta comme une barrière que je lui avais désignée. Il renonça à la franchir, comme moi je renonçai au passage de l'Adda. Si c'est là ce qui s'appelle perdre une bataille, j'en conviens. J'allai prendre un poste excellent à Trevigio. Les soi-disant vainqueurs étaient apparemment en plus grande confusion que les vaincus, puisque personne ne s'approcha de mon arrière-garde. Ces vainqueurs-là perdirent plus de monde que les soi-disant vaincus, me laissèrent des drapeaux et des prisonniers, et avaient jeté un grand nombre d'équipages dans le canal. Quoique Vendôme eût été joint par son frère, qui dormait à Rivalte, à deux lieues de la bataille, et qui fut pour cela renvoyé de l'armée, il demanda des renforts à La Feuillade, parce qu'il crut que je voulais l'attaquer. Je ne me réunis pas à la vérité au duc de Savoie; mais par ces renforts que j'obligeai Vendôme à exiger de La Feuillade, je fis échouer le projet du siége et de la prise de Turin. Ai-je perdu la bataille?

je n'en sais rien. En tout cas, je ne me reproche pas de l'avoir donnée. Un grand succès me rendait maître de l'Italie; et le non succès, qui est différent d'un revers, et que je pourrais attribuer à mes deux blessures, ne m'empêcha pas de ruser encore, tout le reste de la campagne, vis-à-vis de Vendôme, et de prendre tranquillement mes quartiers-d'hiver derrière les montagnes, à Cabsinato, Lnnato, etc. Avant d'y entrer j'avais essayé encore quelques petites entreprises, que Vendôme fit toutes échouer. N'être pas battu par un homme comme celui-là, est plus glorieux que de battre un autre. Je partis pour Vienne.

(1706.)

MARLBOROUGH arriva à Vienne. Je lui avais écrit que sa présence me serait nécessaire; je le présentai à l'empereur, qui le reçut comme on peut bien s'y attendre. Il m'aida à obtenir du secours pour le duc de Savoie. « La reine Anne, « lui dit-il. m'a envoyé pour cela. Nous prête- « rons 25,000 livres sterling à votre majesté « impériale, et je compte battre les ennemis « dans les Pays-Bas." Il s'y rendit, et moi en Italie. J'arrivai à Roveredo, en même tems

que les fuyards de mon armée, confiée à Rewentlau, qui venait d'être battue à Cabsinato. Je n'avais que trop corrigé Vendôme de sa paresse. Instruit de mon départ de Vienne, il m'avait devancé à son armée. Il avait fait le malade, et pris, en présence de tout le monde, des remèdes, comme s'il l'avait été ; et quittant tout d'un coup les tisanes, sa robe de chambre et son bonnet de nuit, il monta à cheval, la nuit du 18 au 19 avril, pour cette superbe expédition. Je ralliai les fuyards, et je courus à Gavardo, pour empêcher Vendôme de m'ôter la communication avec le Trentin. Vendôme mit à toutes ses marches une célérité étonnante ; j'eus bien de la peine à lui échapper. Jamais on ne m'avait donné autant de besogne. Je parvins cependant à m'emparer de plusieurs postes, pour m'assurer du bord de l'Adige. Cela m'était bien nécessaire pour faire lever le siége de Turin.

Heureusement, grâce au discernement de Louis XIV, que La Feuillade en fut chargé. On l'avait fort mal investi ; deux postes étaient libres ; Vendôme m'observait de l'autre côté de l'Adige : il fallait pourtant passer cette rivière. Un commandant vénitien s'avisa encore de me refuser le passage à la Badia. Je fis hacher la

porte par mes Grenadiers, et m'apercevant que Vendôme n'était plus à l'armée, dont il était allé remettre le commandement, à Milan, au duc d'Orléans, j'en rendis grâce d'abord à Dieu ; et sans me gêner beaucoup, je trompai les Français, qui gardaient trois postes, et passai l'Adige où ils ne m'attendaient pas.

Tessé avait perdu l'Espagne à Barcelone ; Villeroy, les Pays-Bas à Ramillies : il fallait que La Feuillade perdît l'Italie. Je passai le Tanaro et le Pô. Vendôme avait emporté avec lui l'amour, le cœur et l'esprit des Français. Je passai la Secchia et le canal de Ledo, et je remerciai encore Dieu de m'avoir enlevé Vendôme. Le duc de Parme m'envoya des complimens, des fourrages, et des étapes dans ses états. Le duc de Savoie m'envoya un seigneur de sa cour, pour me conjurer d'arriver. Il était mal à son aise, avec son petit corps hors de la ville, dont il avait laissé le commandement à Daun. J'écrivis à celui-là, que tout cela finirait bientôt ; et à celui-ci, que comptant être à Nice-de-la-Paille le 30 du mois d'août, je lui remettrais bientôt, dans Turin, pour le récompenser de sa belle défense, la patente de général d'infanterie que l'empereur m'avait donnée pour lui. Je fis prendre Goito, par le prince de Hesse, et l'Astradella par Kirschbaum. Je ne

marchai plus que la nuit, à cause des chaleurs qui nous incommodaient beaucoup; je passai la Bormida, et je me reposai, le 27, tout près du Tanaro, pour arriver en Piémont, à l'endroit que j'avais annoncé au commandant de Turin, deux jours avant que je le lui avais promis, quinze jours auparavant : je lui en donnai part bien vîte, avec ordre de remercier de ma part sa brave garnison. " Le grand calculateur Cati-
" nat, me disais-je à moi-même, et le spirituel
" et rapide Vendôme (quand il devait l'être), ne
" m'auraient point laissé faire tout cela." Je remerciai encore le ciel, car on est dévot quand on est heureux. " Apparemment, me disais-je
" encore, que le pouvoir étendu et l'esprit ré-
" tréci de Marsin arrêtent les talens et la valeur du
" duc d'Orléans." J'allai trouver le duc de Savoie au-dessous de Carmagnole : et nos soldats, en nous voyant nous embrasser, jetaient leurs chapeaux en l'air, et criaient : *Vive Joseph I.er et Victor-Amédée*; et je crois aussi un peu : *Vive Eugène*. . . . .

La Feuillade donna un assaut le 30, et fut repoussé avec une grande perte. Le duc d'Orléans, plus habile que ses deux collègues, voulut marcher à moi. Marsin lui dit, dans le conseil de guerre, que je ne songeais vraisemblablement

qu'à jeter du secours dans la ville ; et qu'avec le reste, je serais spectateur de la prise. Tous les généraux furent de l'avis du duc d'Orléans. Marsin montra un écrit signé du roi. Le prince en colère, leur dit ; "Messieurs, j'ai un "tuteur. Ma chaise de poste ; je pars." Il n'en fit pourtant rien, parce qu'il avait envie de se battre. J'envoyai Visconti couper un convoi considérable.

Turin tenait depuis quatre mois et n'en pouvait plus ; nous marchâmes enfin pour le délivrer. Le duc de Savoie et moi nous montâmes sur une hauteur d'où nous vîmes des mouvemens incertains dans le camp ennemi. "Ces "gens-là, mon cousin," lui dis-je, "sont à "demi battus." Toute notre artillerie donne un coup d'archet terrible. La bataille commence, le duc de Savoie et moi nous courions où nous croyions notre présence nécessaire. Cette fois-ci il se battait de bonne foi et de tout son cœur ; on pouvait en être sûr, car c'était *pro domo suâ*.....L'aile droite fut repoussée d'abord, parce qu'elle ne put pas attaquer aussitôt que la gauche. Anhalt raccommoda tout avec sa brave infanterie prussienne, et moi à la tête de quelques escadrons : pendant une heure et demie on eut quelques avantages de part et d'autre,

on tuait, mais on ne battait pas. On parvint à sauter dans les retranchemens des Français, mais on se débanda en poursuivant. Trois pièces de canon bien postées, arrêtèrent les Carabiniers qui, sans cela, auraient bien maltraité mes Cuirassiers et peut-être mon infanterie : c'est en ralliant celle qui avait déjà été un peu entamée, qu'un de mes pages et un valet de chambre furent tués derrière moi, et que mon cheval blessé d'un coup de carabine me renversa dans un fossé. On me crut mort, et on dit que cela fit un petit moment quelque effet sur la troupe. L'ordre que je donnai en remontant à cheval, couvert de poussière, de boue et de sang, au régiment de Stahrenberg de faire une décharge sur la cavalerie française, en débarrassa mon infanterie qui se maintint dans l'endroit des lignes qu'elle avait forcées. Leur centre tenait bon. Réhbinder fut repoussé trois fois par le duc d'Orléans qui reçut deux coups de fusil. Ce fut le duc de Savoie qui enfin entra lui-même dans les retranchemens.

On put alors donner du secours au prince de Saxe-Gotha, qui faisait des merveilles à la droite, et ne pouvait pas réussir à cause du château de Lucento. Les Saxons alors sautent dans les retranchemens, forcent Pont-Cassine, et l'on

reçu une assez forte contusion, d'une balle de mousquet, au bras gauche.

(1707.)

Notre généralissime resta à Turin bien content, et moi je pris mes quartiers-d'hiver ; et tous les deux nous songeâmes à faire le siége de Toulon, après avoir pris la citadelle de Milan et de Modène et quelques petits postes encore ; ce qui engagea Louis XIV. à nous offrir d'évacuer toute l'Italie. Nous y consentîmes, et en rendant quelque chose au duc de Mantoue ; la Mirandole à son duc, et beaucoup au duc de Savoie, pour sa récompense. Daun signa la convention de notre part, et Saint-Pater de celle des Français, le 7 de mars.

Je ne sais ce qui prit à Joseph Ier. de m'envoyer sur le Rhin à la place du prince de Bade. Je lui écrivis que c'était sûrement un tour de mes ennemis, que je ne le voulais pas, et que j'étais en bon train dans ce pays-ci. Je ne m'attendais pas, à la vérité, à manquer Toulon ; nous l'aurions pris indubitablement, si on ne nous avait pas fait perdre du tems à la conquête du royaume de Naples, où il y avait une conspiration en faveur de la maison d'Autriche,

Deux maudits cardinaux, Grimani et Pignatelli, qui en étaient, l'emportèrent sur l'avis du duc de Savoie et le mien ; il n'y a pas de crédit à la cour qui tienne à l'absence. Louis XIV. aurait été bien plus humilié de voir emporter le Dauphiné, le Languedoc et la Provence. Tessé s'opposa en vain à notre passage des montagnes : je les passai le 4 de juillet au Col de Tende, et le duc de Savoie et les autres corps ailleurs ; on passa le Var, on prit quelques retranchemens, on marcha à Fréjus, on arriva devant Toulon.

Le duc de Savoie me chargea d'emporter la hauteur de Sainte-Catherine ; j'y plaçai le jeune prince de Saxe-Gotha, et le duc de Savoie lui promit un renfort de quatre bataillons, s'il y était attaqué ; ils ne purent jamais y arriver à tems. Jamais les Français n'attaquèrent avec tant de rapidité et de furie. Ce prince de vingt ans, déjà lieutenant-general des armées de l'Empereur, de l'Angleterre et de la Hollande, d'une figure charmante, en tout genre accompli, se défendit comme un lion. Il avait déjà perdu beaucoup de monde : de deux cents hommes qui lui restaient encore, il n'en avait plus que trente ou quarante, à qui il dit : " Mes amis, mourons " au moins en gens d'honneur." Il fut tué dans l'instant de deux coups de fusil. Travaux, re-

tranchemens, batteries, tout était ruiné et emporté, tout était à recommencer. Je ne pouvais me consoler de la perte du jeune prince ; mais je le fus un peu de la perte de Sainte-Catherine, par la prise des deux forts Sainte-Marguerite et Saint-Louis. Cependant, dans le fond, je me disais, à quoi cela servira-t-il ? Tessé faisait d'excellens arrangemens dans la place et je me doutais bien que l'expédition de Naples, qui avait retardé l'arrivée de la flotte anglaise et hollandaise devant Toulon, nous l'aurait fait manquer. Mais voilà ce que c'est que les cabinets, les parlemens, les états-généraux et les coalitions. Il fallait, comme j'avais proposé, marcher tout de suite à Toulon, après l'expulsion des Français de la Lombardie. Malgré cela, sans le cœur et l'esprit de Tessé, et le jour malheureux de la mort de mon cher prince de Gotha, nous aurions réussi.

Je laissai au duc de Savoie l'honneur de proposer la levée du siége, je n'eus garde de le contredire ; je me doutais bien que les Anglais l'accuseraient d'être d'intelligence avec les Français. Ils avaient de l'humeur d'avoir fait tant de dépense inutilement : il faut leur pardonner. J'écrivis à Marlborough, qu'ils avaient tort, et que cette fois-ci, par hasard, le duc de Savoie était

le plus honnête homme du monde vis-à-vis de nous ; mais il ne l'avait pas trop été vis-à-vis des Provençaux qu'il avait rudement extortionnés, et à qui il faisait couper et déraciner les oliviers: on enlevait des plantes et des semences pour les porter dans son pays. Détesté comme il l'était, il fut souvent gêné dans sa retraite : la mienne se fit mieux. Le 25 juillet mon armée arriva à Fréjus ; je prévins Médavi qui voulait déranger ma marche dans les défilés, et le passage du Var, que j'exécutai sans aucun empêchement.

Fâché cependant d'avoir passé une campagne sans aucun succès, j'allai prendre Suze, seule place qui restât aux Français, en-deçà des monts; j'allai à Turin pour passer les quartiers-d'hiver ; à Milan pour régler les contributions des princes d'Italie, et à Vienne pour régler des plans de la campagne prochaine.

Il ne faut pas paraître mécontent à la cour ; je hais les frondeurs, quand même ils auraient raison. Du boudoir les mauvaises plaisanteries passent au salon, du salon à la salle à manger : et, par l'imprudence qu'on a de parler devant les laquais, de là aux cabarets : tout cela fait ensuite sur le peuple une impression qui peut devenir dangereuse. Etant sûr que Joseph Ier. serait embarrassé vis-à-vis de moi, pour ne

m'avoir pas cru, j'eus l'air respectueux, comme de raison, mais aisé vis-à-vis de lui. Il m'en sut gré, et me gronda de ce que je m'exposais trop. On peut bien se douter de la réponse que je fis à cet aimable reproche. « Vous avez chassé, me « dit-il, les Français de la Bavière et de l'Italie, « allez-les chasser des Pays-Bas. Reposez-vous, « et partez le 26 de mars pour plusieurs cours, « et faites agir la coalition comme vous et moi « nous l'entendons. »

(1708.)

Le 31 j'étais déjà à Dresde, et j'obtins du roi Auguste qu'il m'enverrait un corps de ses troupes : j'allai de là à Hanovre : l'Electeur m'en promit autant. Je partis pour La Haye, où j'embrassai de tout mon cœur Marlborough, qui y était venu pour le même sujet. Nous pressâmes tous les deux Heinsius et Fagel de nous aider, en les assurant que, pour empêcher l'ennemi d'assiéger des places, nous gagnerions une bataille le plus tôt possible. J'apaisai le mieux que je pus ces Messieurs, mécontens de ce que l'Empereur n'avait pas fait sa paix avec les rebelles de Hongrie, et s'appropriait les revenus de Naples, du Milanais et de la Bavière. J'allai ensuite

à Dusseldorff apaiser aussi l'Electeur palatin, mécontent de Joseph Ier. au sujet du haut Palatinat. Je retournai à Hanovre avec Marlborough pour presser l'Electeur. Je passai par Leipsick pour presser encore le roi Auguste, que j'y trouvai; et après avoir été rendre compte à Vienne de mes heureuses négociations, on m'envoya tout de suite à Francfort pour conférer avec l'Electeur de Mayence, celui d'Hanovre, et Rechteren, ministre d'Hollande. Je fis courir le bruit que c'était un voyage de santé, et que les médecins m'avaient ordonné les bains de Schlangen-bad : et je dis à tous ces petits alliés: "C'est votre intérêt ; un grand Empereur vivrait "à vos dépens si vous ne l'étiez pas, et s'en "trouverait peut-être mieux. On est obligé ainsi "de ménager vos pays. Si vous ne vous protégez pas vous-même en le défendant, gare "qu'un autre Louvois ne fasse mettre encore "tout l'Empire à feu et à sang."

J'ai toujours pris pour base de ma politique l'intérêt des gens à qui j'avais affaire, et ai détesté les flatteurs de cour qui disent : *Ces princes sont attachés personnellement à Votre Majesté.* Ainsi l'on berce l'amour-propre des souverains qui aiment, outre cela, qu'on leur dise: *Tout va bien, au mieux, ou va être réparé.*

Villars ne fut pas la dupe des ordonnances de la faculté pour la guérison des maux que je n'avais pas. Il écrivit à un prisonnier qu'il me renvoyait : " Si vous êtes dans l'armée que va " commander M. le prince Eugène, assurez-le " de mes respects. J'apprends qu'il va prendre " les bains le 20 juin : il me semble qu'il n'était " pas autrefois si attentif à sa santé. Nous ver- " rons bientôt quelle sorte de bains il aura voulu " prendre." J'assemblai mon armée d'Autrichiens et d'alliés Allemands à Coblentz, où j'eus une longue conférence avec l'Electeur de Trèves. Les Français avaient cent mille hommes dans les Pays-Bas ; Marlborough n'en avait que soixante mille. On me donna ordre de marcher à son secours : j'y fis aller mes troupes à marches forcées, et j'y allai moi-même en poste, craignant qu'on ne s'y battît sans moi. Cadogan vint me complimenter à Maestricht. Il me dit que les Français avaient surpris Gand, Bruges et Plaskendael, et qu'on avait besoin de moi. Je passai par Bruxelles, où mon entrevue avec ma mère, après vingt-cinq ans de séparation, fut bien touchante, mais bien courte, et je trouvai Marlborough campé à Asch, entre Bruxelles et Alost ; et apprenant que les ennemis avaient leur gauche de l'autre côté de la Dendre, je dé-

mandai à Marlborough, en arrivant, si son intention n'était pas de livrer bataille. "C'est mon "avis, me dit-il tout de suite, et je vois avec "plaisir, mais sans en être étonné, que nous "avons tous deux fait la réflexion, que sans "cela on couperait notre communication avec "Bruxelles; je voudrais attendre vos troupes. "—Je ne vous le conseille pas, lui répondis-"je, car les Français auraient le tems de se "retirer."

Vendôme voulut nous disputer le passage de la Dendre. Il dit au duc de Bourgogne, que de mauvais conseillers engagèrent à marcher vers Gand: "Quand on marque au prince Eugène "l'envie d'éviter un engagement, il sait vous y "obliger." Je vis cette phrase-là dans la lettre justificative qu'il fit imprimer à son retour à Paris.

Cadogan alla à Oudenarde, et, dans quelques heures, fit faire un pont sur l'Escaut. "Il est en-"core tems, dit Vendôme au duc de Bour-"gogne, d'arrêter votre marche, et d'attaquer, "avec ce que nous avons ici, la partie de l'ar-"mée des alliés qui a passé la rivière." Celui-ci hésite, s'arrête sur la hauteur de Gavres, perd du tems, veut retourner sur ses pas, envoie vingt escadrons pour disputer le passage, les

rappelle et dit: "Marchons à Gand.—Il n'en
" est plus tems, dit Vendôme, vous ne le pou-
" vez plus à présent; dans une demi-heure vous
" aurez les ennemis sur les bras.—Pourquoi
" m'avez-vous donc arrêté? lui dit le duc de
" Bourgogne.—Pour attaquer tout de suite, lui
" répondit-il. Voilà déjà Cadogan maître du vil-
" lage de Hurne et de six bataillons. Formons-
" nous au moins du mieux que nous pouvons."
Rantzau commença l'attaque. Il culbuta une
colonne de cavalerie, et l'aurait été à son tour,
sans le prince électoral d'Hanovre, qui dans la
mêlée, eut son cheval tué sous lui. Grimaldi
commanda trop tôt, et maladroitement, une
charge. "Que faites-vous! lui crie Vendôme,
" qui accourt au grand galop, vous vous y pre-
" nez mal.—Le duc de Bourgogne l'a ordonné,
" lui répondit-il." Celui-ci, piqué d'être contra-
rié, ne songe qu'à contrarier l'autre. Vendôme
veut faire charger la gauche. "Que faites-vous!
" lui dit le duc de Bourgogne. Je vous le défends;
" il y a un ravin et un marais impraticables."
Qu'on juge de la colère de Vendôme, qui y avait
passé un moment auparavant. Sans cette mésin-
telligence nous aurions été peut-être battus: car
notre cavalerie fut plus d'une grosse demi-heure
en bataille avant que l'infanterie pût la rejoindre.

C'est même à cause de cela que je fis abandonner le village de Hurne, pour en envoyer les bataillons soutenir les escadrons à l'aile droite. Mais le duc d'Argyle arriva, avec toute la diligence possible, à la tête de l'infanterie Anglaise; ensuite la Hollandaise, quoique beaucoup plus lentement. " Nous voilà, dis-je à Marlborough, " en état de nous battre." Il était six heures du soir. C'était le 11 de juillet; nous avions encore trois heures de jour; j'étais à la droite à la tête des Prussiens. Quelques battaillons tournèrent le dos, après avoir été attaqués avec une furie sans égale. Ils se rallièrent, et réparèrent leur faute, et nous regagnâmes le terrain perdu. Le combat s'engagea alors tout le long de la ligne. Le coup d'œil était superbe, C'était un rideau de feu. Celui de notre artillerie fit beaucoup d'effet; celle des Français, par l'incertitude qui régnait dans l'armée, suite de la désunion des chefs, fort mal postée, n'en fit pas beaucoup. Chez nous c'était le contraire; on s'aimait, on s'estimait; jusqu'au maréchal Ouverkerke des Hollandais, vénérable par son âge et ses services, mon ancien ami, et celui de Marlborough, il nous obéissait et se battait à merveille.

Voici bien une preuve de notre bonne harmonie. Mes affaires allaient mal à la droite. que

je commandais. Marlborough, qui s'en aperçoit, m'envoie un renfort de dix-huit bataillons ; à peine, sans cela, pouvais-je me soutenir où j'étais. J'avance alors, et je fais plier la première ligne ; mais je trouve, à la tête de la seconde, Vendôme à pied, la pique en main, animant ses soldats. Il fit une si vigoureuse résistance, que je n'en serais jamais venu à bout sans Natzmer, à la tête de ses Gendarmes du roi de Prusse, qui perce, enfonce, et me fait remporter un succès complet.

Marlborough achetait le sien plus cher à la gauche, où il attaquait de front pendant qu'Ouverkerke délogeait l'ennemi des haies et des villages. Nassau, Frise et Oxenstiern poussèrent cette infanterie au-delà des défilés, mais ils furent mal menés par la Maison du roi, qui vint à son secours. Je rendis la pareille à milord duc. J'envoyai Tilly, qui, faisant un grand circuit, vint prendre à dos cette brave Maison du roi, près de nous arracher la victoire ; mais alors enfin elle fut décidée. L'obscurité de la nuit nous empêcha de poursuivre, et m'inspira un moyen d'augmenter le nombre des prisonniers que nous avions faits. J'envoyai des tambours à divers endroits, avec ordre de battre la retraite à la française ; et je postai mes officiers français

réfugiés, pour crier de tous les côtés : *A moi, Picardie ! à moi, Champagne ! à moi, Piémont !* Les soldats français y accoururent, et j'en fis une bonne récolte, en tout nous en prîmes sept mille. Le duc de Bourgogne et ses mauvais conseillers s'étaient déjà retirés il y a long-tems. Vendôme ramassa tous les débris, et se chargea de l'arrière-garde.

Comme on avait déjà commencé à se tirer les uns sur les autres, tant il faisait noir, Marlborough attendit le jour pour atteindre l'ennemi avant qu'il arrivât dans Gand. Son détachement ne le trouva que trop tôt. Vendôme avait posté ses Grenadiers à droite et à gauche du grand chemin, et ils mirent en déroute notre cavalerie poursuivante. Vendôme, par-là, sauva les restes de l'armée, qui entra dans Gand toute débandée, avec les ducs de Bourgogne et de Berry, et le comte de Toulouse ; sa présence arrêta, calma et consola les soldats.

Ils tinrent tous un conseil de guerre, dans l'auberge appelée *la Pomme d'Or*. L'avis des princes et de leurs cours fut, à l'ordinaire, détestable. Vendôme se fâcha, leur témoigna son indignation d'avoir été contrarié par eux, et leur dit que, ne voulant plus l'être, il ordonnait à l'armée d'aller camper derrière le canal de

Bruges, à Lovendeghem. Je le plaignis du fond de mon cœur, comme l'année 1704 l'Electeur de Bavière, et en 1706 le duc d'Orléans.

Comme j'étais sûr que Marlborough ne pouvait que faire de bons arrangemens, le lendemain de la bataille, j'allai revoir ma mère à Bruxelles. Que de larmes de tendresse ne versa-t-elle pas, en me revoyant avec quelque gloire de plus! Je lui dis que la part de Marlborough, ainsi qu'à Hochstet, m'avait cependant paru plus grande. La joie de la vengeance se mêla un peu à celle de notre victoire; elle était bien aise de voir humilier le roi, qui l'avait quittée pour une autre femme dans sa jeunesse, et exilée dans sa vieillesse. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, dans la sienne, elle épousa le duc d'Ursel, sans porter son nom. C'est ce que personne n'a su; ce ne pouvait pas être un mariage de conscience ni de convenance, mais vraisemblablement d'ennui et d'oisiveté.

Nous ne pûmes pas nous empêcher de nous égayer un peu sur ses anciennes devises et la place des Victoires. Les quinze jours que je passai ainsi avec elle furent les plus agréables de ma vie. Je me séparai d'elle avec d'autant plus de peine, que c'était vraisemblablement pour ne nous revoir jamais; mais heureusement, on ne

se le dit pas. Le dernier jour de mon séjour les troupes de la Moselle arrivèrent. Nous fûmes alors de la même force que les Français. J'envoyai huit bataillons pour renforcer le corps de Marlborough, qui couvrait la Flandre. Je laissai le reste pour couvrir Bruxelles, et je le rejoignis au camp d'Elchin. Lui, Ouverkerke et moi, fûmes d'avis d'envoyer un gros détachement dévaster l'Artois et la Picardie, pour obliger Vendôme à quitter son camp. Vendôme, qui nous devina, y resta inébranlable. Je proposai le siége de Lille. Des députés des Etats-Généraux s'avisèrent d'être d'un autre avis. Marlborough fut du mien ; ils furent obligés de se taire. Me voilà chargé du siége, et Marlborough de le couvrir contre l'armée du duc de Bourgogne. Celui-ci, avec soixante mille hommes, campa près du Pont-des-Pierres ; et moi, avec quarante mille, après avoir investi la ville, je pris mon quartier-général à l'abbaye de Loos, le 13 du mois d'août. Le brave et habile Boufflers, avec une garnison de seize bataillons et quatre régimens de Dragons, me préparait bien de la tablature. La besogne, loin d'être aisée, était dangereuse ; car Mons n'était pas à nous. Ma première attaque du fort Catelen fut repoussée. Mon entreprise, le même jour, pour faire saigner une grande marre d'eau

qui m'incommodait, ne réussit pas mieux. Je fis faire des épaulemens, car le feu de la place nous incommodait tellement, qu'un boulet de canon emporta la tête du valet-de-chambre du prince d'Orange, dans le moment qu'il lui passait sa chemise. On se doute bien qu'il fut obligé d'en prendre un autre, et de reculer son quartier. J'ouvris la tranchée; et, le 23, les assiégés firent une sortie, où Betendorff, lieutenant-général, qui y commandait, fut fait prisonnier. Boufflers le traita à merveille. La fête de Saint-Louis, qu'il célébra par trois décharges générales de toute son artillerie, nous coûta quelques hommes. La nuit du 26 au 27, les assiégés firent une terrible sortie; je fis emporter le poste du moulin de Saint-André. Boufflers me le reprit, et j'y perdis six cents hommes.

Marlborough me fit dire que Berwick ayant renforcé le duc de Bourgogne, l'armée, forte de cent vingt mille hommes, marchait au secours de Lille. Les députés des Etats-Généraux se mêlant toujours de tout, et toujours mourant de peur, me demandèrent un renfort pour lui. Je me rendis à son camp pour le lui offrir; il me dit: " Allons reconnaître ensemble le terrain " entre la Deule et la Marck." Et après l'avoir examiné, il me dit: " Je n'en ai pas besoin; je

" rapprocherai seulement mon camp du vôtre."
Vendôme proposa de ne pas perdre un jour pour attaquer l'armée d'observation et celle du siége. " Je ne le puis, dit le duc de Bourgogne: " j'ai envoyé un courrier à mon grand-père pour " savoir s'il le voulait." On tint des conférences à Versailles, et le Roi envoya sa bête de Chamillard au camp de son petit-fils; il monta avec lui sur le clocher du village de Sedin, pour observer nos deux armées; et il décida qu'il fallait renoncer à nous livrer bataille.

Je ne conçois pas comment Vendôme n'en devint pas fou: un autre, moins zélé, aurait tout envoyé au diable; et lui, meilleur petit-fils d'un roi de France que l'autre, se donna la peine de le mener, la veille, reconnaître de si près la position de Marlborough, qu'il avait être frisé d'un boulet de canon. J'étais retourné encore au camp de Marlborough, pour y être son volontaire, si on l'avoit attaqué.

Mais (lorsque j'y pense encore) un Chamillard, c'est tout dire, un jeune prince sans caractère, et un vieux roi qui avait perdu le sien, c'était bien de quoi mettre la rage dans le cœur de Vendôme, à qui l'on fit faire une retraite, comme s'il avait été battu. Je continuai le siége, bien sûr de ne pas être interrompu; et je pris la redoute

de la porte de Flandre, et quelques autres; mais après trois heures de combat pour une des plus essentielles, j'en fus chassé et poursuivi jusque dans mes tranchées. Je n'en bougeais guère, et le roi de Pologne et tous mes jeunes princes à mes côtés, car il fallait donner l'exemple et des ordres. Je fis donner deux assauts pour faciliter la prise du chemin couvert; toujours repoussé, mais un carnage horrible. Cinq mille Anglais, que Marlborough m'envoya pour réparer mes pertes, font des merveilles, mais sont mis en déroute. On entend: *Vive le Roi et Boufflers.* Je dis quelques mots d'anglais à ces braves gens, qui se rallient autour de moi; je les ramène dans le feu; mais une balle au-dessus de l'œil gauche me renverse sans connaissance. On me croit mort, et moi aussi. On trouve un tombereau, on me traîne jusqu'à mon quartier; on désespère de ma vie, puis de ma vue; point du tout: je revins à moi. La balle ne m'avait frappé qu'obliquement. Voilà encore une attaque manquée; il ne revint pas quinze cents hommes des cinq mille, et douze cents travailleurs y furent tués.

Obligé d'aller me faire traiter, et de ne me mêler de rien pendant quelque tems, je laissai le commandement du siége à Marlborough, qui

remit le sien à Ouverkerke. Il parvint à se loger sur un tenaillon de la gauche; mais une mine terrible culbuta l'attaque et les attaquans. Marlborough en contremina quelques-unes, et se donnait toutes les peines possibles pour m'en épargner à mon retour. Il m'obligea à manger en public pour rassurer mon armée, et s'en retourna à la sienne.

Le chevalier de Luxembourg me trompa en introduisant des munitions de guerre dont les assiégés avaient bien besoin; et un capitaine, nommé Dubois, à la nage, me trompa, en portant un billet de Boufflers au duc de Bourgogne, pour l'assurer que, depuis quarante jours que la tranchée était ouverte, je n'étais pas encore entièrement maître d'aucun ouvrage. "Malgré cela, " Monseigneur, ajoutait-il, je ne pourrai tenir " que jusqu'au 15 ou 20 d'octobre."

Je manquais de poudre. Une seule lettre de Malborough à son amie, la reine Anne, m'en fit envoyer avec quatorze bataillons, sur la flotte du vice-amiral Bing, qui les débarqua à Ostende. Tout le monde sait la bêtise de Lamotte, qui non-seulement me laissa arriver ce convoi, mais fit battre complètement tout son corps, destiné à l'empêcher. Tout-à-fait rétabli de ma blessure, je visitai, jour et nuit, les travaux que

Boufflers, toujours présent aussi partout, arrêtait ou contrariait.

J'imaginai de donner de fréquentes alarmes, pendant plusieurs nuits, à une demi-lune, pour l'attaquer ensuite en plein midi, étant persuadé que les soldats, fatigués, prendraient ce tems pour se reposer. Cela me réussit : je fis donner un assaut à un angle saillant, et je réussis ; je fis attaquer le chemin couvert, et je réussis. De là je fis une brèche à la courtine, et en élargis une sur un bastion : je réussis ; et lorsque je travaillai enfin à la descente du fossé, le Maréchal, qui avait inventé tous les jours quelque nouvel artifice, tantôt en boîtes de fer blanc, tantôt en pots de terre remplis de grenades, et enfin tout ce que la valeur et la science lui inspiraient, demanda à capituler le 22 de septembre.

Je ne lui fis d'autres conditions que de lui promettre de signer celles qu'il me proposerait. C'est pour vous marquer, lui écrivis-je, M. le Maréchal, ma parfaite estime pour votre personne, et je suis sûr qu'un galant homme comme vous, n'en abusera pas. Je vous félicite de votre belle défense.

Mon conseil de guerre que j'assemblai par politesse, me fit des représentations sur l'article que la citadelle ne serait point attaquée du côté

de la ville; je m'y rendis, ayant mon projet dans la tête, et j'écrivis à Boufflers: Quelques raisons m'empêchent, M. le Maréchal, de signer cet article-ci, mais je vous donne ma parole d'honneur de l'observer; j'espère, dans six semaines, vous donner moi-même de nouvelles preuves de mon admiration. Boufflers se retira dans la citadelle, et j'entrai dans la ville avec Marlborough, le roi de Pologne, le Landgrave de Hesse, etc. Nous allâmes le matin à l'église, et le soir à la comédie, et toutes les affaires de la capitulation étant finies le 29 octobre, je fis ouvrir la tranchée le même jour devant la citadelle.

Avant que je parle de ce siége, il faut que je raconte ce qui m'arriva pendant celui de la place. Un commis de la poste écrivit au secrétaire du général Dopf de me porter deux lettres, dont l'une venait de La Haye, et l'autre de je ne sais où. J'ouvris celle-ci et je ne trouvai qu'un papier graissé; persuadé, comme je le suis encore, que c'était une méprise, ou quelque nouvelle inutile que j'aurais pu lire peut-être, si je m'étais donné la peine de mettre ce papier devant le feu, je le jetai; on le ramassa; et on prétend qu'un chien à qui on l'attacha autour du cou, mourut empoisonné vingt-quatre heures après.

Ce qui me fait croire que cela n'est pas vrai,

c'est qu'à Versailles on était trop généreux, et à Vienne trop dévot pour cela.

Le neuvième jour, les assiégés firent une vigoureuse sortie. Le prince de Brunswick, qui la repoussa, reçut un coup de fusil à la tête. Le onzième, plus vigoureuse sortie encore du chevalier de Luxembourg, qui chassa mes troupes de leurs boyaux, et nous fit replier jusqu'à Ste. Catherine. Un de mes excellens officiers de l'état-major, eut la tête emportée d'un coup de canon à côté de moi. L'ennemi perdit assez de monde avant de rentrer dans la citadelle. Je fis tout réparer.

Me voilà tout d'un coup obligé d'abandonner le siége, dont je laissai la direction au prince Alexandre de Wurtemberg. L'Electeur de Bavière faisait celui de Bruxelles, Marlborough et moi, nous le lui fîmes lever, après un joli combat et quelques belles manœuvres bien combinées, dont il eut tout l'honneur, car je ne pus passer l'Escaut où je voulais. L'Electeur de Bavière fut un peu honteux. Les princes Français l'auraient été aussi, si la joie de retourner à Versailles ne les en avait pas empêchés.

Je retournai au siége, mais quel changement! Le Maréchal avait profité de mon absence pour chasser les assiégeans du premier chemin cou-

vert que je leur avais laissé. Après l'avoir fait reprendre, ainsi que les autres postes abandonnés, j'écrivis au brave Boufflers: "L'armée Fran-
" çaise s'est retirée, M. le Maréchal, vers Tour-
" nay ; l'Electeur de Bavière, vers Namur ; les
" Princes vers leurs cours. Ménagez votre per-
" sonne et votre brave garnison, je signerai
" encore tout ce que vous voudrez.—Il me ré-
" pondit: Rien ne presse encore, permettez-moi
" de me défendre le plus long-tems que je pour-
" rai ; il me reste encore assez d'ouvrage, pour
" mériter encore plus l'estime de l'homme que
" je respecte le plus." Je fis donner l'assaut au second chemin couvert. Le roi de France s'en douta apparemment, car il écrivit au Maréchal de se rendre: malgré la répugnance qu'il y avait, il était prêt à le faire, lorsque dans un billet que le duc de Bourgogne avait ajouté à la lettre du Roi, il lut: "J'ai su d'un certain endroit que l'on
" veut vous faire prisonnier de guerre." Je ne sais où il avait trouvé cela; mais ce Prince estimable à la paix, ne pouvait jamais que dire et faire des sottises à la guerre. Ce billet cependant fit quelque sensation pour un moment. Généraux et soldats jurèrent de périr tous plutôt sur la brèche. Boufflers en pleura de joie, à ce qu'on m'a raconté, et prêt à prendre ce parti il se res-

souvint de mon billet, qui valait mieux que celui du duc de Bourgogne; et après quatre mois de tranchée ouverte devant la ville et la citadelle, il m'envoya le 8 de décembre tous les articles qu'il voulait que je signasse, ce que je fis sans aucune restriction. J'allai bien vîte avec le prince d'Orange, lui rendre visite, et véritablement hommage à son mérite. Je l'embrassai bien cordialement et acceptai un souper, à condition, lui dis-je, que ce sera un souper de citadelle affamée, pour voir ce que vous comptiez manger sans l'ordre exprès du Roi. On nous servit un rôti de chair de cheval; les gourmands de ma suite ne prirent point goût à cette plaisanterie, mais furent bientôt consolés en voyant arriver des provisions de la ville qui nous firent faire une excellente chère.

Le lendemain, je lui donnai un aussi bon dîner que je pus, à mon abbaye, où il vint me rendre visite. On fut fort gai et confiant. On parla guerre, politique et Louis XIV. Je m'observai sur ce dernier article; et ne parlant que de ses grandes qualités, je priai le Maréchal de me mettre à ses pieds. Je m'amusai beaucoup des flatteries, à ce sujet, des députés des Etats-Généraux, qui croyant être bien fins, voulaient par là le disposer à la paix, qu'ils souhaitaient

ardemment. Je n'osai jamais être seul avec le Maréchal, de peur qu'on ne fît des commérages sur notre compte, et que l'un ou l'autre ne parussent suspects à leurs cours, où l'on a toujours de bons amis qui ne dorment jamais. Après mes marques de considération pour cet illustre vaincu, partout où nous étions ensemble, au spectacle et à nos promenades dans les rues, où je le voyais adoré d'un chacun, je le fis conduire, lui et sa brave garnison, à Douai, avec une grosse escorte et tous les honneurs possibles.

Dans une de nos conversations, je lui dis: "Si vous aviez pu être dehors et dedans à la "fois, M. le Maréchal, et s'il n'y avait pas eu "d'autres princes de France que M. de Ven-"dôme, que j'appelle ainsi par amour pour "Henri IV, je n'aurais jamais pris Lille."

"Croyez-vous un bonheur à la guerre? me "dit-il: je ne vois en vous que des combinai-"sons.—Peut-être, si j'en ai fait quelques-"unes, lui dis-je, c'est d'après le bonheur que "j'ai eu d'avoir de mauvais généraux vis-à-vis "de moi; et voilà le bonheur.—Je crois, me "dit le Maréchal, que le malheur n'est qu'à ne "pas avoir des occasions de bien faire; mais "qu'un général battu a toujours tort, à moins

" d'un événement extraordinaire, comme un " ordre mal entendu, la mort de celui qui le " porte; et il peut ainsi avoir quelque excuse; " mais il n'y en a pas pour le général surpris ou " défait. Il n'y a que les ignorans qui fassent de " la guerre un jeu de hasard; et à la fin ils y sont " attrapés. Charles XII. n'en est pas un; mais je " vois, par des nouvelles que j'ai reçues ce ma- " tin, qu'au moment où nous parlons, il joue " gros jeu."

Je fis reprendre Gand et Bruges; et Marlborough et moi, après avoir mis nos troupes en quartiers-d'hiver, nous allâmes passer un mois à Bruxelles; mais ma mère n'y était plus.

(1709.)

Le 9 de janvier, nous partîmes pour La Haye. Ce ne fut qu'honneurs et festins; présens pour Marlborough, et feux d'artifices pour moi. Mais j'en empêchai un magnifique, en priant les Etats-Généraux d'en donner l'argent à leurs braves soldats, que j'avais fait estropier, et le 20 juin, je partis pour Vienne, pour rendre compte et demander des ordres.

J'en reçus pour faire la paix, si l'on m'accordait tout ce que je demanderais. Je retournai le

8 avril à La Haye, où je trouvai les plénipotentiaires du roi de France. La famine, le froid d'un hiver comme on n'en avait jamais eu, l'épuisement d'hommes et d'argent, lui en donnaient bien l'envie ; mais les vaincus oublient qu'ils le sont, dès qu'ils commencent à entrer en négociation. C'est de l'entêtement qu'on prend pour de la fermeté ; et ils finissent par être plus vaincus eucore.

Voilà encore cent mille hommes dans les Pays-Bas, aux ordres de Marlborough et aux miens ; et cent mille hommes aux ordres de Villars. "Je " vais, dit-il au roi en partant, chasser vos en- " nemis si loin, qu'ils ne reverront plus les rives " de l'Escaut, et par une bataille, en arrivant, " regagner tout ce qu'on a pris à Votre Majesté."

Sans vouloir l'éviter, car il était brave de corps et d'esprit, il prit une position extrêmement avantageuse : c'était un de ses grands talens ; il lui manquait très-peu de chose pour être un parfait homme de guerre. Avec des renforts qui nous venaient de tous les côtés, nous étions plus forts que lui ; mais il n'y avait pas moyen de l'attaquer où il était. Pour l'obliger à en sortir, nous résolûmes le siége de Tournai. La tranchée fut ouverte le 7 de juillet, et le drapeau blanc fut arboré le 28, et le 21 d'août, après la



plus terrible guerre souterraine que j'aie jamais vue, (car dans vingt-six jours les assiégés firent jouer trente-huit mines) la citadelle se rendit. Villars ne remua pas. « Allons prendre Mons, « dis-je à Marlborough; peut-être que ce diable « d'homme se lassera d'être si prudent." Madame de Maintenon ne le croyait pas autant qu'il l'était, quoiqu'elle l'aimât beaucoup; car elle permit à Louis XIV. de lui envoyer le maréchal de Boufflers pour l'aider. Des ennemis de Villars, à Versailles, crurent lui donner un dégoût; mais j'ai déjà prouvé que les braves gens s'aiment, s'entendent et s'estiment. Les deux maréchaux auraient bien voulu sauver Mons, sans hasarder une bataille; nous en étions aux complimens, pour savoir qui obligerait l'autre à la donner. Dès que nos troupes de Tournai furent arrivées: "Ne perdons point de tems, « dis-je aussitôt; et malgré cent vingt mille hom- « mes, les bois, les haies, les villages, les trouées, « les triples retranchemens, cent pièces de ca- « non et les abattis, finissons la guerre en un « jour."

Les députés de Hollande et quelques pauvres généraux se récrièrent, représentèrent et m'ennuyèrent. Je voulus bien leur dire que les anciens excellens soldats français, étaient morts

dans les six ou sept batailles que Marlborough et moi nous avions gagnées ; et quoique je fisse pour moi la réflexion que les jeunes ne se forment que trop vîte, avantage qu'ils ont sur toutes les nations, nous nous décidâmes à donner la bataille de Malplaquet. Le 11 septembre, un brouillard épais, qui s'éleva, dérobait aux maréchaux nos dispositions; nous le dissipâmes, à huit heures du matin, par un décharge générale de toute l'artillerie. A cette musique militaire succéda celle de tous les hautbois, tambours, fifres et trompettes, dont je régalai les deux armées. Nous vîmes alors Villars se promener dans tous les rangs. Comme il faut toujours parler du roi aux Français : " Mes amis, leur disait-" il, à ce qu'on m'a raconté, le roi m'ordonne " de combattre, n'en êtes-vous pas bien aises?" Il y eut des cris de *vive le roi et M. de Villars!* J'attaquai, sans crier, le bois de Sars. Je ralliai les gardes anglaises qui, dans le commencement, s'étaient éparpillées, les uns par trop de courage, et les autres par une raison contraire : mes bataillons allemands les soutinrent. Malgré cela ; nous étions culbutés, sans le duc d'Argyle qui, en grimpant courageusement sur le parapet du retranchement, me rendit maître du bois. Tout cela me valut une balle derrière l'oreille, qui

engagea tous ceux qui étaient autour de moi, à cause du sang que je perdois, à me conseiller de me faire panser. « Si je suis battu, leur ré-« pondis-je, cela n'en vaut pas la peine, et si les « Français le sont, j'en aurai tout le tems. » Qu'aurais-je eu de mieux à faire, que de me faire tuer après tant de responsabilité que j'avais pris sur moi, encore dans cette occasion-ci ? Qu'on me pardonne cette digression et cette personnalité ; mais on est homme. Tâcher de réparer les torts qu'on a eus, est, je l'avoue, plus noble ; mais survivre à sa gloire est terrible. Mes affaires de la droite allant bien, je voulus décider celles de mylord-duc à la gauche, qui allaient lentement. En vain le prince d'Orange avait planté un drapeau sur le troisième retranchement ; tout le corps hollandais était presque en entier couché à terre, tué ou blessé. Pendant six heures, Marlborough se battait avec le centre et la gauche, sans aucun avantage marqué. Ma cavalerie, que j'envoyai à son secours, fut culbutée en chemin par celle de la maison du roi, qui le fut elle-même par une batterie qui la prit en flanc. Marlborough enfin, sans moi, avait gagné du terrain ; ainsi il me fut aisé de tourner le centre de l'armée ennemie, qui était resté en l'air par la défaite des

ailes. Boufflers faisait pour Villars ce que je faisais pour Marlborough ; et quand il le vit tomber de cheval, blessé dangereusement au-dessus du genou, et la victoire leur échapper, il ne songea qu'à faire la plus belle retraite, dans le meilleur ordre possible. Je crois que ce n'était pas trop dire, que de mettre la perte des deux armées à quarante mille hommes ; ce qui n'avait pas péri était mort de fatigue. Je fis reposer mes restes, enterrer tout ce que je pus, et ensuite marcher à Mons.

Il n'y avait que cinq mille hommes. J'ouvris la tranchée le 25 de septembre ; et, prêt à donner l'assaut à l'ouvrage à cornes de Bertamont, le 22 d'octobre, Grimaldi capitula. Nos troupes entrèrent en quartier-d'hiver ; et moi, obligé de postillonner sans cesse, j'allai avec Marlborough à la Haye, pour caresser les Etats-Généraux, prêts à nous échapper. Je leur conseillai de dire aux conférences de Gertruydenberg qu'ils ne voulaient point entendre parler de paix, à moins qu'elle ne fût générale. C'est un bon moyen pour faire durer la guerre ; car il y a à parier que de quatre ou cinq puissances, il y en a une dont ce n'est pas l'intérêt. J'étais sûr de la reine Anne, parce que j'étais sûr de Marlborough ; il me seconda parfaitement. J'allai en rendre compte à

l'Empereur. Je lui fis un petit tableau de l'Europe, dont je vis que son conseil n'avait pas la moindre idée. J'exposai l'envie que je remarquais à plusieurs puissances de nous quitter. On a du cœur de loin. On me dit que je ferais une belle campagne. Je répondis que j'avais fait tuer plus de monde qu'on ne pourrait m'en donner ; mais que j'essayerais.

Je ramassai 300,000 florins pour mon armée, qui depuis long-tems n'était pas payée, et des recrues tant que je pus, pour renforcer Heister contre les rebelles de Hongrie, qu'on n'avait ni le talent de battre, ni l'esprit d'apaiser. Je retournai bientôt après aux Pays-Bas, par Berlin, où j'allai descendre le 1er, d'avril.

(1710.)

CHEZ mon ami le prince d'Anhalt-Dessau. Il fallait empêcher le roi de Prusse, qui s'imaginait que celui de Suède lui donnerait de l'ouvrage, de retirer ses troupes d'Italie, où le duc de Savoie, méditant une invasion dans le Dauphiné, en avait besoin.

Frédéric-Guillaume me le promit. Je lui prouvai que, depuis Pultava, il n'y avait plus de Charles XII, et qu'il était prisonnier de ses amis les Turcs.

J'en étais fâché, car il ne pouvait pas être un Gustave-Adolphe, qui faisait trembler l'Empire; mais je voulais qu'on empêchât celui de Russie de s'agrandir, et je regardais la Suède comme un contrepoids pour l'équilibre de l'Europe. Le roi de Prusse me donna une belle épée et une tabatière de 24,000 florins, ce qui était beaucoup pour un prince pauvre et avare. J'allai chercher, le 15 d'avril, à La Haye, Marlborough ; et, en arrivant en Flandre, nous trouvâmes les lignes des Français, depuis Maubeuge jusqu'à Ypres, emportées par Cumberland. Nous allâmes mettre le siège devant Douai.

Mes équipages, venant de Hollande par eau, furent pris par un partisan français, près d'Anvers : vaisselle, cassettes et présens que je venais de recevoir. Louis XIV, sensible apparemment à tout ce que je lui avais fait dire de respectueux par le maréchal de Boufflers, me fit tout rendre. Je donnai 500 ducats et une épée d'or à ce partisan. Je fis ouvrir la tranchée la nuit du 5 au 6 de mai. Albergotti fit une vigoureuse sortie, le 8, qui me dérangea beaucoup. Aucuns commandans n'en ont fait autant que lui. Il en faisait quelquefois jusqu'à quatre dans un jour.

Villars, rétabli de sa blessure, arriva de Paris

pour nous faire lever le siége. Nous prîmes une bonne position, et, quoiqu'elle ne fût pas aussi forte que celle qu'il avait prise à Malplaquet, l'année d'auparavant, il la respecta. Tant de batailles et de places perdues, depuis le commencement du siècle, avaient rendu les Français bien circonspects, et Villars lui-même: c'est tout dire. Le 24 de juin, Douai se rendit.

J'eus aussi ma circonspection à mon tour. Je voulais prendre Arras, et alors rien ne m'arrêtait jusqu'à Paris; mais Villars fit échouer mon projet par une position excellente, où je n'osai pas l'attaquer. Je m'en consolai par la prise de Béthune. Ce fut l'affaire de huit jours. Le 14 d'août, nous eûmes un joli avantage. Villars, toujours courageux pour sa personne, quand il ne pouvait pas l'être pour son armée, donna cinq cents chevaux à Broglio, pour enlever un grand fourragement, et marcha lui-même à la tête de cinquante escadrons, pour le soutenir. Broglio, pressé d'attaquer, tomba dans une embuscade, et Villars s'en retourna très-piqué.

Marlborough avait bien envie de l'attaquer. Je lui dis: "Je parie qu'il n'y en aura pas moyen; " allons le reconaître. — Et bien, me dit-il, " après l'avoir trouvé lui-même, continuons à " prendre des places." Nous fûmes ouvrir la

tranchée le 16 devant Saint-Venant, et on capitula le 28.

Le siége d'Aix n'alla pas si vîte ; ce ne fut qu'au commencement de novembre, qu'après de grands efforts de valeur des deux côtés, les assiégeans emportèrent le chemin couvert. Le brave Quebrinta se défendit malgré cela jusqu'au 8. On prit des quartiers-d'hiver. La Haye, étant le chef de la coalition que je voyais à tout moment prête à se déranger, j'y allai encore avec Marlborough, et je retournai à Vienne le 26 janvier.

(1711.)

J'y trouvai l'Empereur et ses ministres toujours indécis entre leur morgue particulière et l'intérêt général. « Une corde ou un cordon, en « un mot, » leur dis-je, à Ragotzi et à Caroli. Finissez donc cette ennuyeuse rébellion ; vous en aurez bon marché, car les Turcs vont marcher en faveur de Charles XII ; et à moins que Pierre Ier. ne fasse quelque sottise, il les occupera long-tems.

Ils m'envoyèrent (je puis dire à moi, puisqu'ils croient que le président de guerre est le Grand-Vizir) un ministre nommé Zéphala Aga, pour assurer, de leur part, l'empereur qu'ils

ne lui en voulaient plus ; mais que c'était aux Russes dont sa Hautesse, dit-il, voulait se venger pour des raisons connues de toute la terre. C'était ses propres paroles.

Joseph Ier. fut attaqué de la petite-vérole. Il n'y avait pas de bons médecins à Vienne ; on en fit venir un de Lintz ; elle sortit si bien en abondance que je le crus sauvé. Je voulus aller prendre congé de lui avant d'aller aux Pays-Bas ; il me fit dire, que je n'avoîs déjà que trop exposé ma vie pour lui, et qu'il en avait besoin ailleurs qu'à la petite-vérole. Je n'insistai pas et partis le 16 avril. Trois jours après j'appris sa mort par l'ignorance de la faculté de médicine de la haute et basse Autriche, qui disputa toute la nuit sur les moyens de remédier à une grande chaleur d'entrailles qu'éprouvait l'Empereur. Je regrettai beaucoup ce prince âgé de trente-trois ans ; le premier depuis Charles-Quint qui eût du caractère, et qui ne fût pas superstitieux ; et je songeai à le servir même après sa mort. Je courus chez presque tous les Electeurs pour les disposer à assurer la couronne impériale à son frère, et j'allai solliciter encore les Hollandais de continuer leur crédit en argent et en amitié au roi d'Espagne, Charles II, qui devint l'empereur Charles VI.

Les Protestans ne manquèrent pas de publier que la cour de Rome, quelquefois humiliée par Joseph Ier, avait gagné les médecins; mais il ne faut jamais croire les libelles diffàmatoires et ces auteurs de prétendues anecdotes particulières ou de doutes malicieux. Depuis long-tems on veut toujours que les grands personnages meurent empoisonnés.

Tallard, plus dangereux à la paix qu'à la guerre; que je n'aurais pas laissé prisonnier en Angleterre, si j'avais pu me douter qu'il y prendrait du crédit, fit triompher les Torys et écraser les Whigs. Son assiduité auprès de mademoiselle Mashan, nouvelle favorite de la reine, au lieu de la duchesse de Marlborough; ses succès de société; ses présens de vins de Bourgogne et de vins de Champagne aux très-honorables membres du Parlement, qui en étaient amateurs, changèrent la face des affaires de l'Europe; et puis un M. Ménager qui y fut envoyé par Louis XIV; on en verra les suites.

Marlborough jouait de son reste aux Pays-Bas. Il trouva pourtant moyen d'y finir sa carrière militaire avec gloire; il força les lignes des Français derrière la Senzée et prit la ville de Bouchain.

On lui trouva mille défauts, la duchesse étant

disgraciée : de fier qu'il était, on le fit insolent ; et d'un peu trop économe, on le fit malversateur et concussionnaire. Ses amis, comme on se doute bien, se conduisirent en amis, c'est tout dire. Il fut rappelé, ce fut pour moi un coup de foudre. Les Français s'assemblaient sur le Rhin : je fis revenir, des Pays-Bas, Vehlen avec un gros détachement, et partant de La Haye le 19 de juillet, je rassemblai très-vîte à Francfort toutes les troupes que je pus ramasser ; et je pris une si bonne position dans un camp près de Mühlberg, que je fis fairè, et couvris l'élection de la couronne impériale qui aurait manquée si j'avais reçu un échec. Les Français n'osèrent pas la déranger : ce fut pour moi une campagne de sagesse plutôt que de gloire.

La reine Anne ne se gênait plus. Elle avait mal reçu l'ambassadeur de Hollande, et fait défendre sa cour à Gallas, celui de l'Empereur, prenant pour prétexte des propos qu'il devait avoir tenus sur son compte. Charles VI. m'ordonna de réparer les gaucheries de Gallas, s'il en avait fait, et de regagner le cabinet de Saint-James.

En bon cousin de Victor-Amédée, j'aurais dû faire ce qu'il aurait fait à ma place, crier contre Marlborough encore plus haut que ses ennemis,

et ne pas le voir. Mais, par calcul même les petits esprits devraient faire semblant d'avoir de l'âme. On voit trop par où ils veulent réussir. Ils sont méprisés, et manquent leur coup. La reconnaissance, l'estime, le partage de tant de travaux militaires, et la pitié pour un disgracié, me firent jeter avec attendrissement dans les bras de Marlborough. D'ailleurs, dans des occasions pareilles, le cœur l'emporte. Le peuple, qui me suivait partout depuis que j'avais mis le pied à terre à Londres, s'en aperçut, et m'en aima davantage: l'opposition et les honnêtes gens de la cour m'en estimèrent plus. D'une façon ou de l'autre, tout était fini pour l'Autriche. Je caressais beaucoup les gens en place. Je fis des présens; car on achète beaucoup en Angleterre. J'offris de faire rappeler Gallas. Je présentai un mémoire à ce sujet, et priai la reine de faire prendre d'autres bases au congrès d'Utrecht, où étaient déjà ses plenipotentiaires, pour que l'Empereur pût y envoyer les siens. On me fit une réponse si vague, que si la cour de Vienne m'avait cru, on n'aurait pas compté du tout sur les faibles secours du duc d'Ormond, qui partit pour commander les Anglais à la place de Marlborough, et je n'aurais pas perdu la bataille de Denain. Voici comme cela se passa. Malgré la

belle réception de la reine, qui me donna, à mon départ, son portrait, j'allai dire aux Etats-Généraux que nous ne pouvions plus compter que sur eux; et passant par Utrecht pour faire mes observations, je trouvai le ton des Français si changé, si élevé, que je fus plus sûr que jamais de ce que j'avais annoncé. A mon arrivée à l'abbaye d'Anchin, où je rassemblai mon armée, qui était de plus de cent mille hommes, d'Ormond vint me faire les plus belles promesses, et eut la bonté de consentir à ce que je passasse l'Escaut au-dessous de Bouchain. Mais après avoir feint de consentir au siége de Quesnoi, il chercha d'abord à m'en détourner; et puis, sans se gêner, me refusa d'y concourir. Je lui dis: « Eh bien, monsieur, je me passerai de vos dix-« huit mille hommes.—Je les menerai, me dit-« il, pour aller prendre possession de Dunker-« que, que les Français doivent me remettre.—« Je felicite les deux nations, lui dis-je, de cette « opération qui fera autant d'honneur à l'une « qu'à l'autre. Adieu, monsieur." Il donna ordre à toutes les troupes à la sôlde d'Angleterre de le suivre. Très-peu lui obéirent. J'avais prévu le coup. Je m'étais assuré du prince d'Anhalt et du prince de Hesse-Cassel.

Le 30 de juillet, je pris le Quesnoi; je donnai

la direction du siége de Landrecy au prince d'Anhalt, et j'entrai dans les lignes que j'avais fait faire entre Marchiennes et Denain. Les Hollandais avaient placé de grands amas de munitions de guerre et de bouche à Marchiennes. J'eus beau leur représenter qu'ils seraient mieux au Quesnoi, qui n'est qu'à trois lieues de Landrecy, qu'à dix de distance, l'économie de ces Messieurs s'y opposa. C'est ce qui me fit dire avec humeur, et en jurant, à ce qu'on m'a raconté, un jour qu'on parlait devant moi des conquêtes d'Alexandre : « Il n'avait point de dé« putés Hollandais à son armée. » Je fis entrer dans les lignes vingt de leur bataillons et dix escadrons sous les ordres du comte d'Albemarle, et je m'approchai du Quesnoi, avec le gros de mon armée, pour observer les mouvemens de Villars. Pendant toutes ces chicanes, dont je prévis bien que je serais la dupe, et qu'ignorait Louis XIV, je le faisais trembler sur son trône. A très-peu de distance de Versailles, un de mes partisans enleva Berenghen, croyant que c'était M. le Dauphin; d'autres pillaient la Champagne et la Lorraine. Growenstein, avec deux mille chevaux, levait des contributions partout, répandait l'alarme et assurait que je le suivais avec mon armée. C'est alors qu'on prétend qu'il a

dit : " Si Landrecy est pris, je me mettrai à la " tête de ma noblesse, et je me ferai tuer plutôt " que de voir mon royaume perdu." L'aurait-il fait ? Ne l'aurait-il pas fait ? Je n'en sais rien. Il voulut, une fois, quitter la tranchée ; mais on le lui déconseilla. On avait conseillé autrefois le contraire à Henri IV : il fit un signe de croix, et il y resta.

Villars ne se croyant pas assez fort pour m'attaquer (ce que j'avais désiré), pensa à délivrer Landrecy d'une autre manière. J'ai parlé de mon chagrin d'avoir à Marchiennes des magasins d'où dépendait la continuation du siége. Deux lieues d'étendue étaient trop pour le corps Hollandais. Sans la défection du corps Anglais, on aurait pu les defendre. Voici ce qui prouva le talent de Villars, et une espèce de tort que j'eus à me reprocher : pour cacher un mouvement à sa gauche vers l'Escaut avec le plus grand secret et célérité possible, il attira, avec sa droite, mon attention vers Landrecy, comme s'il voulait attaquer les lignes de contrevallation. Il ramena tout d'un coup cette droite vers sa gauche, qui, pendant la nuit, avait jeté aisément des ponts, puisque l'Escant n'est pas large dans cet endroit. Ces deux ailes réunies s'avancèrent à l'insu du comte d'Albemarle, qui essaya, avec sa cavale-

rie, inutilement, de battre ce qui avait passé. Il comptait sur moi ; mais je comptais sur lui. A ses premiers coups de canon, je marchai à son secours avec un gros détachement de Dragons, au grand trot, pour leur faire mettre pied à terre, s'il eût éte nécessaire, suivi de mon Infanterie, qui arrivait à grands pas. La lâcheté des Hollandais rendit mes efforts inutiles. S'ils avaient seulement tenu une demi-heure dans le poste de Denain, j'arrivais à tems. Je l'avais calculé ainsi, mettant les choses au pis, fussé-je même trompé par la manœuvre de Villars.

Je ne trouvai que huit cents hommes et trois ou quatre généraux noyés dans l'Escaut, et tous ceux qui avaient été surpris dans les retranchemens tués sans s'être défendus. Albemarle et tous les princes et généraux au service d'Hollande furent faits prisonniers, en cherchant à rallier leurs troupes. On voulut noircir la conduite du premier, auprès des Etats-Généraux. J'écrivis au pensionnaire Heinsius : « Ce serait « à moi, Monsieur, à jeter les fautes ou les « malheurs de cette journée sur le comte d'Al- « bemarle, si j'avais un seul reproche à lui faire. « Il s'est conduit en homme d'honneur, mais je « défie le plus habile général de se tirer d'affaire, « quand ses troupes, après une méchante dé-

" charge, lâchent le pied honteusement. Votre
" obstination à laisser vos magasins à Marchien-
" nes, est cause de tout. Assurez leurs Hautes-
" Puissances de la vérité de ce que je vous écris,
" de mon mécontentement et de mon profond
" chagrin."

Je fus obligé de lever le siége de Landrecy, et devant me rapprocher de Mons, pour la subsistance de mon armée, je ne pus empêcher Villars de reprendre Douai, le Quesnoi et Bouchain.

Je m'examine souvent avec toute la rigueur possible. Il me semble que si j'avais mis vingt bataillons de plus dans les lignes, ce qui aurait été nécessaire pour les garder, Villars plus fort que moi alors m'aurait battu. Hors des lignes, posté comme je l'étais, je pourvoyais à tout. Pouvais-je m'attendre qu'une heure de plus ou de moins, au plus tard, aurait décidé de ma gloire, de la guerre et du salut de la France? L'artillerie des lignes, qui en étaient fraisées, devait seule me donner le tems d'arriver. Au lieu d'être bien servie, elle fut aussi lâchement abandonnée que les retranchemens. Les deux torts que j'ai eus, c'est de ne pas m'être moqué des représentations des députés au sujet de Marchiennes, et d'avoir confié un poste aussi important à leurs troupes dont l'élite avait péri à Malplaquet.

Malheureux en Hainaut, je préparai tout pour être heureux en Flandre, au commencement de la campagne prochaine, et je terminai celle-ci par envoyer un détachement pour surprendre le fort de la Kenoque. Quel pauvre dédommagement! Mais on travaille quelquefois pour la gazette.

On se doute bien que j'ai essuyé des critiques à Vienne, à Londres, à La Haye, et des chansons à Paris. En voici une que je trouvai assez jolie, parce que c'était en peu de mots mon histoire:

Eugene, entrant en campagne,
Assurait, d'un air hautain,
Qu'il irait droit en Champagne
Pour y gourmer du bon vin.
L'Hollandais, pour ce voyage,
Fit apporter son fromage
Dans Marchienne et dans Denain;
Mais Villars, piqué de gloire,
Leur cria: "Messieurs, tout beau;
"Pour vous, c'est assez de boire
"L'eau bourbeuse de l'Escaut."

J'allai à Utrecht pour voir l'air du bureau des négociations. L'Angleterre, la Savoie, le Portugal et la Prusse étaient prêts à signer leurs traités; et la Hollande ne tenait qu'à un fil.

J'allai à Vienne, en rendre compte à l'Empereur. A peine arrivé, Charles VI me dit: "Vous

" avez raison; la Hollande vient de signer aussi.
" Zinzendorff me le mande, et m'envoie les pro-
" positions de la France pour faire la paix, que
" sûrement vous ne me conseillerez pas à ce prix.
" —Votre Majesté me rend justice, lui dis-je.
" Nous obtiendrons la neutralité pour les Pays-
" Bas; et avec les troupes que vous en ferez
" venir, ainsi que de Naples et de la Lombardie,
" nous pourrons tenir les Français en échec sur
" le Rhin."

Je courus tous les états et cours d'Empire, pour chercher des hommes et de l'argent. Nos armées n'étaient pas plus payées qu'à l'ordinaire. Je ramassai 3,000,000 d'écus d'un côté, et 1,000,000 de florins d'un autre. Mais la lenteur des Princes et des Cercles à marcher de leurs quartiers, fit que je ne pus pas prévenir les Français sur le haut Rhin. Charles VI me montra l'envie de commander lui-même son armée. Je lui remontrai qu'il ne pourrait pas s'y faire honneur. Je ne devinai que trop juste, voyant bien que Villars en voulait à Landau. Je fis faire des lignes à Etlingen, où je fis entrer la moitié de mon armée, et je postai l'autre à Mühlberg où j'espérais que mes renforts arriveraient avant la prise de Landau; mais le Prince de Wurtemberg fut obligé de capituler.

J'espérai au moins d'empêcher les Français de faire le siége de Fribourg. Je leur fermai toutes les gorges des montagnes. Je fis des détachemens, des retranchemens ; des abattis et des redoutes sur tous les points principaux. L'infériorité de mes forces me faisant craindre que si j'étais battu, la paix qui devait se faire nécessairement bientôt, serait détestable, je rappelai toutes mes troupes, et je ne laissai que dix-huit mille hommes à Aubonne, pour défendre le passage des montagnes. Villars fit attaquer les hauteurs par ses Grenadiers. Les troupes des Cercles que j'y avais placées derrière des abattis, firent comme les Hollandais à Denain, étant parties à la première décharge. Le duc de Bourbon et le prince de Conti commencèrent l'attaque des défilés à sept heures du soir. Aubonne entraîné par les fuyards ne put les rallier qu'à une distance assez grande pour ne pouvoir plus rentrer dans ses retranchemens, et se contenta de jeter douze bataillons dans Fribourg. Après tant de batailles depuis treize ans, les troupes de l'Empereur même n'étaient plus que des recrues. Le meilleur de mes retranchemens du Hohlgraben étant forcé, rien n'arrêta la marche de Villars au travers de la Forêt-Noire, et il ouvrit la tranchée devant Fribourg, le 1er. octobre. Harsch disputait le terrain

pied à pied. La nuit du 14 au 15, on prit d'assaut le chemin couvert, et l'on y perdit mille sept cents hommes. Quand les habitans virent que Harsch attendait, pour se rendre, l'assaut du corps de la place qui était écrasé de boulets, le St. Sacrement, le prêtre le plus âgé qui le portait, le magistrat, les femmes, les enfans, se rendirent chez lui. Le feu des remparts continua comme auparavant, et quand la brèche fut assez large pour y entrer par compagnies, le 1er. novembre il abandonna la ville et se retira dans le château. On se défendit, on se battit, on s'écrivit, on demanda, on refusa, on accorda, on prolongea les suspensions d'armes jusqu'au 21, et puis on capitula.

Adieu l'Empire, adieu ses deux boulevards, disait-on généralement à toutes les cours d'Allemagne, qui mouraient de peur. Pourquoi sont-elles incorrigibles ? Si les petits ministres ou les grandes ou petites maîtresses n'étaient pas gagnés par la France, elles pourraient mettre cent mille hommes pour défendre d'abord le passage du Rhin, et puis les forteresses faites et à faire. Il y a de bien mauvais Allemands en Allemagne.

Ces mêmes cours et états d'Empire m'ayant aussi contrarié que quelques années auparavant le prince Louis de Bade, m'avaient mis hors d'é-

tat de secourir ces deux places. J'avoue que cela me dégoûta furieusement de la guerre, et que je fus un des premiers à conseiller la paix à l'Empereur. La France venait de faire des efforts prodigieux ; parce que ses ressources sont infinies. C'est la volonté d'un seul, et une seule nation. La monarchie autrichienne est composée de cinq ou six qui ont des constitutions différentes. Quelle différence de culture, de population et de crédit! Le titre d'Empereur n'apporte pas un homme ni un kreutzer. Il lui faut même négocier avec son Empire pour qu'il ne soit pas français ; avec les Bohêmes, pour qu'ils ne se réfugient pas en Prusse ou en Saxe, de peur de devenir soldats ; avec ses Lombards, prêts à devenir Savoyards ; ses Hongrois, prêts à devenir Turcs, et ses Flamands, prêts à devenir Hollandais.

La Houssaie fut chargé de sonder le terrain de la part de Lous XIV ; et de celle de Charles VI, Undheim, ministre palatin. Le premier nomma Villars pour traiter avec moi à Rastadt, où je fus nommé en même tems. Villars y arriva le premier pour faire les honneurs du château, me dit-il, et vint me recevoir au bas de l'escalier. Jamais on ne s'embrassa avec plus de franchise militaire, et, j'ose le dire, d'estime et de

tendresse. Notre amitié de jeunesse, de compagnons d'armes en Hongrie, et de cœur à Vienne, quand il y était ambassadeur, interrompue par de brillans faits de guerre de part et d'autre, rendit cette entrevue si touchante, que les officiers et soldats de nos escortes s'embrassaient aussi avec cordialité. Une conversation d'une heure dans mon apartement, où Villars me conduisit, posa les bases du traité. " Je m'attendais, dis-je à Villars en riant, à vos prétentions " exorbitantes, et je les regarde comme non " avenues ; car, dans le fond du cœur, vous " trouvez les miennes raisonnables. Vous en-" verrez un courier pour marquer mes opposi-" tions ; il reviendra avec l'ordre de ne rien " faire de ce que je vous propose. Votre second " vous apportera la nouvelle qu'on commence " à entendre raison à Versailles, et nous signe-" rons." Tout ce que je lui prédis arriva en partie ; et en attendant l'autre je lui dis : " Per-" mettez-moi, mon cher Maréchal, d'aller, en at-" tendant, passer le carnaval à Stuttgard, chez " le duc de Wurtemberg. Mon corps a besoin de " repos ; mais, depuis deux ans, grâce à vous, " mon esprit en a encore bien plus besoin.—Eh " bien ! dit-il, moi je vais me divertir à Stras-" bourg, en attendant que Contades, que j'en-

" voie au Roi, me rapporte de nouvelles instruc-
" tions. Et permettez aussi que je vous donne
" un bal ce soir, comme si nous ne devions pas
" nous battre peut-etre dans quinze jours. On
" croira nos souverains les meilleurs amis du
" monde, et il n'y a que leurs ambassadeurs qui
" le soient, si vous voulez consentir, Monsei-
" gneur, à ce que je prenne ce titre, bien cher
" à mon cœur." Pendant le tems que nous res-
tâmes ensemble, je lui rendais bals et soupers.
Il faisait meilleure chère que moi. La mienne
était un peu trop allemande; je ne m'y con-
naissais plus. A nous voir le soir ensemble, on
n'aurait pas dit que nous nous disputions tous
les matins. Pendant les fêtes qu'il me donnait,
sa conversation me paraissait encore plus pi-
quante et plus aimable que jamais. On ne pou-
vait l'être plus que lui. Il avait bien plus de
choses intéressantes à me dire que quand nous
nous étions connus. Nous parlâmes, un jour,
de la différence de nos nations. " La vôtre me
" paraît imperturbable, me dit Villars, ne faisant
" que plus ou moins parfaitement bien, jamais
" trop mal.—Et la vôtre, lui dis-je, n'est jamais
" la même. Il y en a deux chez vous: une,
" capable de discipline, de fatigue et d'enthou-
" siasme, quand elle a à sa tête Villars, Vendôme

" et Catinat; et puis une autre, de Blenheim et
" Ramillies, quand il y a du Versailles dans vos
" affaires.

" L'esprit, l'intelligence de vos Français peuvent leur être quelquefois nuisibles, parce
" qu'ils jugent tout et très-vîte. Par exemple, si
" j'avais encore affaire à vous autres, je ferais
" habiller quelques-uns de mes Dragons à la
" française, qui crieraient sur vos derrières :
" *Nous sommes coupés.* Mais enfin, avec tant
" de valeur et un homme comme vous, mon
" cher Maréchal, vous êtes, Messieurs, bien
" dangereux.

" —Nous causons, sans nous en douter, me
" dit-il, comme Annibal et Scipion, en vérité.

" Que pensez-vous des Turcs ? Sont-ils toujours aussi bêtes que de mon tems, où je com-
" mençais, Monseigneur, à vous admirer ?—On
" ne les changera jamais, lui dis-je, mais on en
" pourrait tirer parti sans cela. Si un Bacha, un
" renégat, un général des alliés de la Porte
" mettait des pelotons à leur façon, en seconde
" ligne, dans les intervalles de la première, et
" d'autres en troisième dans ceux de la deuxième,
" et puis encore des réserves et leurs Spahis sur
" les ailes ; avec leurs maudits Allah ! Allah !
" en hurlemens, et leur manière d'avancer avec

"cinquante hommes et un petit drapeau, ils
" seraient invincibles.

" Vous allez vous fâcher, me dit Villars. Sa-
" vez-vous la bêtise qu'on a dite à votre sujet à
" cause de la perte de la bataille de Denain !—
" Cela m'amusera, lui dis-je.—Eh! bien! c'est
" que vous aviez une maîtresse à Marchiennes;
" une danseuse italienne, belle comme le jour,
" y avait son quartier; et vous n'avez eu des
" troupes dans ce poste, que pour sa sûreté et la
" vôtre, quand vous y alliez passer la nuit." Je
ris beaucoup avec lui de cette histoire. " Il est
" vrai, lui dis-je, que je me serais avisé bien
" tard de cette fièvre des sots, qu'on appelle
" amour. J'aurais mieux fait de l'avoir à Venise,
" et à Vienne de notre tems. Vous y aviez des
" femmes, si je m'en souviens; mais c'était sans
" les aimer ni en être aimé, car elles prennent
" volontiers un Français par air.—Cela nous ar-
" rive souvent en France, me répondit-il. C'est
" aussi par air; c'est un métier même, quand
" on n'a rien à faire: cela nous est presque né-
" cessaire pour sauver notre réputation. Voyez
" ce qu'on a dit de M. de Vendôme et de Ca-
" tinat,"

Il me passa quelques plaisanteries sur son amie, madame de Maintenon, sur le clocher

d'où Chamillard était venu me reconnaître, et me fit beau jeu sur le duc de Bourgogne, les Villeroi, les Tallard, les Marsin et les La Feuillade. "J'ai été charmé, lui dis-je, de vous savoir sabrant les Hugenots et convertissant, dans les Cevennes plutôt que devant moi à Hochstet." Je n'eus pas de peine à le faire convenir que, sans sa blessure, il m'aurait battu à Malplaquet; il en eut davantage à vouloir me prouver que je n'avais pas eu quelque petit tort à Denain.

Peut-être que ces petites flatteries servirent à une apostille favorable à l'empereur dans sa dépêche à Louis XIV. Je lui glissai dans la conversation, que je ne connaissais pas encore cet empereur-ci, et qu'il me paraissait extrêmement têtu. Je vis avec plaisir Villars causer avec quelques membres des états de l'Empire; je me doutai bien qu'il apprendrait que j'en avais obtenu cinq millions pour commencer la guerre s'il le fallait absolument, et nous nous séparâmes.

(1714)

Contades alla comme le vent et revint de même le 26 février: les nouvelles instructions à demander, le conseil à assembler, le change-

ment des conditions, les discussions, et peut-être quelques petits couriers particuliers qui arrivaient sans que je le susse, tout ça fut l'affaire de six semaines.

Villars m'envoya Contades pour me prier d'ajouter foi à tout ce qu'il me dirait de la part du roi, et nous retournâmes tous les deux bien vîte à Rastadt. Voyant qu'il n'y avait que très-peu d'articles de changés à mes propositions, je signai le 6 mars.

Je ne pus m'empêcher de rire des titres que prenait l'Empereur; comme par exemple, roi de Corse, d'Alger, de Jaen, des Canaries; duc d'Athènes, et de Néopatri, seigneur de Tripoli, etc. et à côté le sérénissime prince et seigneur Louis XIV, puis mes titres en abondance, et à côté le genéral de l'armée française, nommé de Villars: et j'admirai l'impertinence de nos chancelliers. "Je m'en vais à Vienne, lui dis-je, "pour faire ratifier notre traité, parce que j'ai "peur qu'on n'y change quelque chose, et je "vous reverrai bientôt."

J'y fus reçu à merveille de la cour et de la ville, très-ennuyées de la guerre. Je fis nommer des princes plénipotentiaires, pour mettre à tout cela des formalités nécessaires, avec ceux du roi très-chrétien: ce fut à Bade qu'on s'assem-

bla pour cela ; et Villars et moi nous nous y rendîmes pour signer encore une fois le même contrat.

Nous craignîmes un instant tous les deux, que la mort de la reine Anne, arrivée précisément dans ce moment, n'y changeât quelque chose ; mais nos ministres subalternes furent assez raisonnables pour ne pas nous faire là-dessus des représentations.

Le seul chagrin que j'eus alors, ce fut de me séparer de Villars, pour ne plus le revoir de ma vie : « Nous ne nous battrons et ne signerons plus vraisemblablement ensemble, lui dis-je, mais nous nous aimerons et estimerons toujours. » Ce brave homme s'attendrit aussi en me quittant, et je partis pour Vienne.

(1715.)

Les courtes années de paix que j'y passai furent plus fatigantes pour moi que celles de la guerre. Beaucoup de conférences avec les ministres d'Angleterre et de Hollande pour le traité des barrières aux Pays-Bas ; beaucoup de conférences avec ceux de l'empereur, Harrach et Sinzendorf, pour le rétablissement des finances. Elles étaient dans un désordre inouï. J'avais

payé l'armée quand et comment je le pouvais. Un commandant général devait être un chevalier d'industrie. On avoit protesté quelquefois mes lettres de change ; comme on met des diamans au Lombard, j'avois mis quelquefois des provinces en gage. Enfin, petit à petit, malgré l'inintelligence des différens chefs des départemens, j'améliorai un peu les revenus de l'état.

Quand j'appris la mort de Louis XIV, j'avoue que cela me fit le même effet qu'un beau vieux chêne déraciné, et couché à terre par un ouragan. Il avait été debout si long-tems ! La mort, avant d'effacer les grands souvenirs, les rappelle tous au premier moment. L'histoire a de l'indulgence dans les commencemens. Ceux du règne de ce grand roi n'en avaient pas besoin ; à présent l'âge avait rogné les ongles du lion. Une régence devait nous donner le tems de respirer. Mais voici cependant ce qui nous mit encore tout en l'air.

Au commencement de mai, je donnai audience à un ambassadeur turc, qui vint prier l'empereur de ne se pas mêler des affaires de la Sublime-Porte avec Venise.

En rentrant en moi-même, je n'ose point décider s'il n'y eut point un peu de personalité qui me fit parler. La gloire est quelquefois une hy-

pocrite, qui se cache sous le manteau de l'honneur des états. On imagine des insultes, on prête des injures, des insolences et mauvaises intentions, et on fait périr cinq cent mille hommes. Mais cette fois-ci plusieurs ministres, et Guido Stahrenberg même, qui ne m'aimait pas, furent de mon avis. Charles VI me nomma pour commander cent vingt-cinq mille hommes, dont cinquante-cinq mille furent détachés en deux corps.

Charles VI me conféra le gouvernement général des Pays-Bas. Je conférai la place de vice-gouverneur à un Italien nommé Prié. Je crois que j'aurais pu mieux choisir.

Voici encore de nouveaux besoins d'argent, Kaunitz alla en chercher en Empire; et le pape nous accorda un bref pour lever des dîmes et des droits extraordinaires sur le clergé de toutes les provinces de notre monarchie.

Les Turcs mettaient Temeswar en bon état de défense, lorsqu'un incendie, qui y brûla quarante maisons, et un autre à Belgrade, qui y brûla trente barques chargées de munitions, leur fit croire que Mahomet désapprouvait leur guerre. Ce moment de superstition fut peut-être celui de mon bonheur; car Loffelholtz s'empara de Mitrovitz sans résistance.

Le Bacha se plaignit de cette hostilité. Loffelholtz répondit qu'elle avait commencé de sa part par le feu que ses saïques avaient fait sur des troupes impériales qui descendaient la Save. Le pauvre Bacha, qui n'en savait peut-être rien, fit empaler ceux qui avaient tiré, et je fis prendre cela pour un premier mouvement de colère, plutôt que pour une réparation.

On ne sait jamais trop qui a tort des deux parts, au commencement d'une guerre. On se brouille, on se plaint, on récrimine, et on donne une bataille avant que tout cela s'éclaircisse. Le Grand-Seigneur voulut et n'osa pas faire arrêter le résident de l'Empereur; mais il envoya le Grand-Vizir, avec cent vingt mille hommes, qui, croyant être bien fin, fit mine de marcher en Dalmatie, et se rabattit vers Belgrade, avec ordre de ne point passer les limites des deux empires.

Après avoir vu naître et mourir un petit archiduc, je partis de Vienne, le 1er. juillet, sur une vraie ou fausse nouvelle, que les Turcs voulaient passer la Save. Langlet s'empara de Ratheza. La Sublime Porte nous détacha un grand manifeste assez adroit pour être d'un chrétien, et qui avait de la raison et l'air de bonne foi; mais il nous fut aisé de prouver

qu'on avait déjà empalé un espion turc trouvé dans notre camp, et qu'un renégat hongrois rassemblait des déserteurs de toutes les nations, pour faire un corps au service de la Porte.

Le 27 de juillet j'allai à Peterwaradin, et le Grand-Vizir dans les anciens retranchemens de Semlin. Je n'eus pas de peine à l'en tirer; car ayant autant d'envie de se battre que moi, il fit la moitié du chemin. Il s'appelait Hali, et était si ennemi des Chrétiens, qu'après avoir racheté à 100 mille florins la tête de Breuner, fait prisonnier, il ne la lui fit pas moins couper ensuite, comme on le lira. Favori de son beau-père, Achmet III, grand intrigant de sérail, ignorant et présomptueux, c'était le Villeroi des Turcs. " Ce Grand-Vizir des Infidèles, disait il en parlant de moi, n'est pas ce qu'on pense. On le verra, car je marche à lui." En effet, il passe la Save. Je le fais reconnaître par Jean Palfy, qui a deux chevaux tués sous lui, et se retire, en bon ordre, quoique soixante-dix mille Spahis veulent l'envelopper; mais il gagne un défilé. Voilà, dis-je, pour cette fois-ci, de leur part une hostilité bien prononcée, précisément à Carlowitz, où l'on avait fait la paix dix-sept ans auparavant. Le 2 d'août, je fais passer le Danube. Ce nuage de Spahis, qui croyait avoir eu quelque

avantage à la grande escarmouche dont j'ai parlé, arrive trop tard pour m'en empêcher. Ils me trouvent campé derrière de vieux retranchemens; et dès qu'Hali arrive avec ses Janissaires, le voilà qui veut m'y assiéger à leur ordinaire. Approches, boyaux, parallèles, batteries, tout cela était ébauché et presque fini en quelques endroits à la pointe du jour. Ils font, ainsi que j'ai déjà dit, du Romain sans s'en douter, en se retranchant tout de suite en arrivant. Le 5 août, à huit heures du matin, ils me saluent de toute leur artillerie. Je me doutais bien que ce fameux Grand-Vizir ferait des sottises, et serait embarrassé de sa supériorité. Ne pouvant pas me déborder à cause de mes flancs bien appuyés, même en marchant, il fit de petits paquets de troupes qui ne donnèrent pas. C'était peut-être des réserves que son esprit lui avait fait imaginer, (car il n'en manquait pas, ni de courage non plus), mais qui ensuite furent oubliées. Le prince de Wurtemberg, à qui je fis faire la première attaque à ma gauche, perçait, pénétrait partout. Mais ma droite allait mal, les huit colonnes devant se rompre pour passer par les ouvertures de mes retranchemens, et ne pouvant se déployer, à cause de la proximité de ceux des Turcs, furent mal menées. Lanken et Wallens-

tein furent tués. Ce fut là que j'eus encore la plus grande obligation à Bonneval. Tout était tué à côté de lui; lui-même blessé au bas-ventre d'un coup de lance. Il n'avait plus que vingt-cinq hommes; mais il me donna le tems d'envoyer Palfy, avec deux mille chevaux, sur le flanc des Janissaires, jusqu'alors vainqueurs à cette attaque. Nous les devînmes alors; mais ce fut après cinq heures de combat. J'entrai dans la superbe tente du Grand-Vizir Hali; et les aumôniers des premiers régimens des environs y firent à haute voix, pour remercier le Dieu des armées, des prières répétées par les soldats, d'un air militaire et religieux à la fois.

J'envoyai de là le capitaine Zeil, de mon régiment, à l'Empereur, avec la relation, qui n'était que de cinq ou six lignes. Il est aisé d'être modeste quand on est heureux.

Je n'eus garde de poursuivre les Turcs; car ils étaient encore bien plus forts que nous. Ils furent foudroyés, en se retirant, par l'artillerie de Peterwaradin. Le malheureux Hali alla mourir, le lendemain, à Carlowitz, des deux blessures qu'il reçut en voulant rallier les fuyards à la tête de ses gardes; et c'est quelques minutes avant d'expirer qu'il fit massacer le jeune Breuner dont j'ai parlé. « Afin, dit-il, que ce chien

« ne me survive pas. Que n'en puis-je faire au-
« tant à tous les chiens de Chrétiens!"

Le 25 août, je pris mon camp devant Temeswar, que je fis investir, et je m'amusai à faire prendre le joli kiosque et jardin du bacha, et une mosqnée que les Turcs aimèrent mieux abandonner, que profaner, disaient-ils, en la défendant.

Le 1er. septembre, on ouvrit la tranchée. Je grondai bien le prince Emmanuel de Portugal. qui, non content de s'y trouver, se mit à la chasse d'un petit groupe de Turcs qu'il voyait. Il eut son cheval tué, et une forte contusion au genou. Heureusement qu'il ne se corrigea pas, et s'exposa toujours beaucoup en ces deux campagnes. Le 9, les Turcs firent une pauvre sortie, et le 24 un secours qu'on voulut jeter dans la place fut bien rossé.

Le 30, nous prîmes d'assaut la palanque, d'où dépendait à peu près le sort de la ville; mais cela fut bien cher. J'y perdis un grand nombre d'officiers distingués à la guerre, et de bonne compagnie. Le 13 octobre, Temeswar capitula. Quelques jours de pluie encore m'auraient peut-être fait lever le siége. Quel bonheur! Les Turcs demandèrent grâce pour quelques Cowirouzzers. Je me souviens que je répondis à cet article de

la capitulation : « Cette canaille peut se retirer « où elle voudra." Ce nom n'est rien moins qu'indifférent; il veut dire rebelle : et quoiqu'il soit destiné à ceux de Hongrie, il est assez bon que le soldat le donne à tous les ennemis de la maison d'Autriche, comme s'ils en étaient les sujets, et par conséquent les regarde avec le mépris qu'on a pour les traîtres. Un rien donne quelquefois un ton utile et avantageux à une armée.

Je partis pour Vienne; mais, chemin faisant, j'essuyai à Raab tout l'ennui de la cérémonie du bonnet et de l'estoc bénis dont il plut au Pape de me décorer.

Le vénérable vieillard Heister, que j'en avais fait gouverneur après la bataille et le siège, où il s'était encore distingué, (ayant voulu s'y trouver malgré son grand âge), vint me recevoir à la tête de la garnison. L'évêque Gindor me mit le bonnet sur la tête. J'écrivis une belle lettre en latin au Saint-Père, et je continuai ma route avec le chevalier Rospoli, qui m'avait apporté tout cela, que j'avais pris comme volontaire auprès de moi, et qui fut tué en duel, peu de tems après, pour une fille.

(1717.)

Personne ne se plaignit d'une taxe énorme, mais très-bien répartie, imposition et contribution que je proposai sur toute la monarchie, en lui fournissant des moyens de commerce auxquels personne n'aurait pensé. Charles VI. ordonna à tous ceux qui avaient pu s'en mêler, de me laisser faire, et il s'en trouva bien. Le fameux juif Oppenheim me fournit, en très-peu de tems, des remontes et des magasins. Cela coûta un peu cher ; mais j'étais pressé.

On accourait de tous les côtés pour servir sous moi. Il y avait de quoi faire un escadron de princes et de volontaires. Parmi les premiers, un prince de Hesse, deux de Bavière, un Bevern, un Culmbach, un de Wurtemberg, deux de Ligne, un de Lichtenstein, d'Anhalt-Dessau, le comte de Charolai, les princes de Dombes, de Marsillac, de Pons, etc., etc.

L'Empereur me fit présent d'un magnifique crucifix de diamans, et m'assura bien que toutes mes victores venaient et viendraient de Dieu ; c'était se dispenser de reconnaissance à mon égard ; et je partis pour Futack, où je rassemblai l'armée à la fin de mai.

Il fallait s'emparer de Belgrade, qui depuis trois siècles avait été tant de fois pris et repris. Heureusement que je n'y trouvai point le cordelier Jean de Capistran, qui, le crucifix à la main, et dans le plus grand feu, toute la journée, défendit si bien la place ; et Hunniade qui y commandait, contre Mahomet II, en 1456. Hunniade mourut de ses blessures. L'Empereur perdit Belgrade ; Mahomet perdit un œil, et le cordelier fut canonisé.

Le Grand-Seigneur avait malheureusement trop bien remplacé l'étourdi Grand-Vizir qui avait été tué. C'était le Bacha de Belgrade, nommé Hastchi Ali, qui fit les dispositions les plus judicieuses pour la conservation de la place, et me donna bien de l'embarras. Le 10 de juin, je passai le Danube ; mes princes volontaires se jetèrent dans les barques pour arriver les premiers, et pouvoir charger les Spahis avec quelques escadrons de Mercy, qui avaient déjà passé en dessous de Panczova, pour protéger le débarquement des uns, et le pont construit pour les autres, sur qnatre-vingt-quatre barques. Le 19, j'allai, avec une grosse escorte, reconnaître la place où je voulais marquer le camp. Douze cents Spahis arrivèrent sur nous avec une furie sans égale, et leurs cris de Allah ! Allah ! Je ne

sais pas comment un de leurs officiers perça un escadron en avant de moi, pour venir me chercher à la tête du second où j'étais par prudence, ayant bien des ordres à donner. Il me manqua. J'allais lui faire raison avec mon pistolet, quand un Dragon, à côté de moi, le jeta en bas de son cheval. Nous eûmes, le même jour, un combat naval qui dura deux heures; et nos saïques ayant eu l'avantage, je restai maître des opérations sur le Danube. Le 20, je fis travailler aux lignes de contrevallation sous un feu terrible de la place. Sur la fin de juin, j'avançai mon camp si près de Belgrade, que les boulets passaient sans cesse au-dessus de ma tête. Un orage vint détruire tous mes ponts; et sans la valeur d'un officier Hessois, dans une redoute, je ne sais comment j'aurais pu rétablir celui de la Save.

Voulant prendre la place du côté de l'eau, je fis attaquer un fort à l'embouchure de la Donawitz, par Mercy qui tomba de cheval d'un coup d'apoplexie. On l'emporta, le croyant mort. Il fut guéri depuis heureusement; mais étant averti de son accident, j'allai le remplacer, et le fort fut pris. Le prince de Dombes manqua d'être tué, à côté de moi d'un boulet qui fit cabrer mon cheval. Marcilly est tué en se défendant vaillamment dans un poste que je le charge de

retrancher. Il demande un secours à Rodolphe Heister, qui lui en refuse, et qui heureusement est tué (pour sa punition de lâcheté) d'un boulet de canon qui vient le chercher derrière ses chevaux de frise. J'arrive par hasard, d'abord avec une grosse escorte; j'envoie chercher un gros détachement; j'arrête et bats complètement les Janissaires, en laissant, à la vérité, cinq cents hommes tués sur la place, Tavis, Visconti, Suger, etc. Le Bacha de Romélie, le meilleur officier des Musulmans, y perdit aussi la vie.

Le 22 de juillet, mes batteries furent achevées. Je bombardai, brûlai et écrasai si bien la place, qu'elle aurait capitulé, si l'on n'y avait pas appris que le Grand-Vizir venait d'arriver le 30 à Nissa, avec deux cent cinquante mille hommes.

Le 1er. d'août, on le vit paraître sur les hauteurs qui dominaient mon camp, depuis celles de Krotzka, en demi-cercle, jusqu'à celles de Dedina. Les Musulmans qui les couronnaient formaient le plus bel ampithéâtre du monde, très agréable à la vue, excellent pour un peintre, mais détestable pour un général. Enfermé entre cette armée et une forteresse qui avait trente mille hommes de garnison, le Danube à droite et la Save à gauche, mon parti était pris.

Je comptais sortir de mes lignes pour les attaquer, malgré l'avantage du terrain ; mais la fièvre qui ravageait déjà mon armée ne m'épargna pas. Me voilà sérieusement malade et dans mon lit, au lieu d'être à la tête des troupes que je voulais conduire au chemin de l'honneur.

Je conçois qu'on fut un peu inquiet à la cour, dans la ville, et même dans mon armée. Il fallait de l'audace et du bonheur pour s'en tirer. Le général qui m'aurait remplacé aurait pu et presque dû croire qu'il était perdu s'il se retirait, et battu s'il ne se retirait pas. Chaque jour empirait notre situation. La grosse artillerie des Turcs était arrivée sur les hauteurs dont j'ai parlé. Nous en étions si bombardés, ainsi que de la place, que je ne savais plus où mettre ma tente, car en y entrant et en sortant, plusieurs de mes domestiques avaient été tués. Aux petites escarmouches (car nous en avions souvent) avec les Spahis, mes jeunes volontaires ne manquaient pas d'aller faire le coup de pistolet, quoique le canon s'en mêlât toujours. Et un jour, d'Esrade, gouverneur du prince de Dombes, eut la jambe emportée à côté de lui, et un de ses pages fut tué. Tous nos princes, que j'ai nommés plus haut, se distinguaient et m'aimaient comme leur père.

J'avais fait ravager le pays derrière l'armée du Grand-Vizir; mais ces gens-là, ainsi que leurs chevaux et surtout leurs chameaux, vivent presque de rien. Il n'y avait pas d'heure que je ne perdisse une vingtaine d'hommes par la dysenterie, ou par le canon des lignes que les Infidèles avançaient beaucoup, chaque nuit, vers mes retranchemens. J'étais moins assiégeant, presque, qu'assiégé. Mes affaires allaient mieux vers la ville. Une bombe dans un magasin à poudre acheva de la détruire, et fit périr trois mille hommes.

Mais enfin me voilà rétabli de ma maladie; et le 15 août, malgré les mauvais conseils des gens qui n'aiment pas les batailles, elle est décidée. Je me doutai bien que l'ennui et le désespoir la feraient réussir.

Je ne dormis pas comme Alexandre, avant la bataille d'Arbelles, mais c'est ce que faisaient les Turcs, sans être des Alexandres : l'opium et la prédestination en font des philosophes. Je donnai des instructions courtes et claires, suivant tout ce qui pouvait arriver : je sortis de mes retranchemens à une heure après minuit : l'obscurité d'abord et puis le brouillard rendirent mes premiers efforts un jeu de hazard. Quelques-uns de mes bataillons, de l'aile droite, tombèrent en

marchant, sans le vouloir, dans un boyau des Turcs. Confusion terrible parmi eux, qui n'ont jamais ni postes avancés, ni espions; et chez nous pareille confusion, impossible à peindre: on tire à gauche et au centre de part et d'autre, sans savoir où. Les Janissaires se sauvent de leurs retranchemens, j'ai le tems d'y faire jeter des fascines et des gabions pour faire passer ma cavalerie qui les poursuit, je ne sais comment; le brouillard se dissipe et le Turcs s'aperçoivent d'une terrible ouverture; sans ma seconde ligne, que j'y fis marcher tout de suite, pour boucher ce trou, j'étais perdu. Je voulus alors marcher en ordre; point du tout, je suis mieux servi que je ne croyais. La Colonie, à la tête de ses Bavarois, s'emporte et s'empare d'une batterie de dix-huit pièces de canon. Je suis obligé de faire mieux que je ne voulais: je soutiens les Bavarois; et les Turcs, après avoir couru jusque sur les hauteurs, perdent tout l'avantage de leur terrain. Une grosse troupe de leur cavalerie veut se jeter sur la mienne, qui s'était trop avancée; même un régiment entier est haché en pièces, mais deux autres qui arrivent à propos, pour le secourir, décident la victoire. Ce fut là que j'attrapai un coup de sabre; ce fut, je crois, ma treizième blessure, et vraisemblablement ma

dernière blessure. Tout était dit à onze heures du matin : Viard pendant la bataille contint la garnison de Belgrade qui capitula le même jour. J'oubliais qu'il n'y avait pas là de Boufflers; je fis le généreux, j'accordai les honneurs de la guerre à la garnison, qui, ne sachant pas ce que c'est, n'en profita pas. Hommes, femmes, enfans, chariots et chameaux sortirent tous à la fois, pêle-mêle, soit par terre, soit par eau.

A Vienne, les dévots criaient au miracle, mes envieux criaient au bonheur. Charles VI était, je crois, au nombre des premiers, et Guido Stahrenberg au nombre des seconds. J'y fus bien reçu comme on peut s'y attendre.

On a déjà vu que je me faisais quelquefois un procès à moi-même. Voici le mien sur cette victoire, dont j'ai plus à me justifier qu'à me glorifier; mes partisans en ont dit trop de bien, et mes jaloux trop de mal. Ils auraient plutôt dû proposer de me couper la tête à cette occasion que pour Zenta, car je n'y risquai rien. J'étais sûr de batttre; et ici non-seulement je pouvais être battu, mais abîmé, perdu, si un orage ou le canon des lignes turques, à gauche sur le bord du Danube, avait ruiné mes ponts; mais j'avais, à la vérité, la supériorité en saïques,

travailleurs et artilleurs pour les protéger, ou les réparer, et un corps à Semlin.

Pouvais-je m'attendre à la lenteur, ou à la mauvaise volonté des autorités qui se croisent, où il y a tant de vices de l'intérieur en administration, et tant d'ignorance des chefs des départemens civils et commissariatiques? C'est ce qui me fit manquer de tout ce qu'il me fallait pour commencer le siége, et prendre Belgrade avant l'arrivée du Grand-Vizir, et ce qui m'empêcha ensuite de le prévenir sur les hauteurs; c'est ce que j'aurais pourtant fait sans ma maudite fièvre, avant que son artillerie y fût arrivée. Et puis cette malheureuse *dyssenterie* qui mettait mon armée à l'hôpital ou plutôt au cimetière; car chaque régiment en avait un derrière son camp—pouvait on s'y attendre aussi? Ce sont les deux raisons qui me firent attaquer, et par conséquent tout et rien risquer, car j'étais tout aussi bien perdu d'une façon que de l'autre. J'élevais retranchemens contre retranchemens: j'en savais un peu plus là-dessus que mon camarade, le Grand-Vizir; et j'avais eu assez de monde en santé pour les garder. Je l'obligeais, faute de vivres (puisque sept milles derrière son camp avaient été ravagés, comme j'ai déjà dit), à décamper, et par conséquent Belgrade à se

rendre. Ainsi si ce manuscrit se tronve, point de louange, mon cher lecteur, ni de blâme! Enfin, je m'en suis tiré peut-être, comme a dit Charles VI, son jésuite, et les bonnes âmes en Dieu, qui me souhaitaient au diable, par la protection de la vierge, puisque la bataille se donna le jour de l'Assomption.

L'Europe se barbouillait ailleurs. Quelque âme charitable conseilla à l'Empereur de m'envoyer négocier à Londres, comptant procurer à un autre la gloire facile de terminer la guerre.

(1718.)

Je ne fus point assez bête pour donner dans ce piége, et je partis pour la Hongrie au commencement de juin, avec une belle épée de 80 mille florins que l'Empereur m'avait donnée.

A propos d'amis et d'ennemis, il faut que je dise, sur mes succès, que j'en dus souvent aux étrangers qui avaient servi dans mes armées: en Français, j'ai eu Commerçy, Vaudémont, Stainville, Rabutin, Erbeville, Saint-Amour, Dupigny, Montigny, Corbeille, Bonneval, Langalleri, Castel, Viard, Aubonne, deux Mercy; des princes de Lorraine, de Croy, la Marche, Hautois, Gondrecour, La Colonie, Batté, Faber,

Marisny, Martigny, Langlet, et le duc d'Aremberg, que je puis compter comme étranger, étant des Pays-Bas. Ils avaient tous beaucoup d'officiers Français dans leurs régimens. Il y en avait beaucoup aussi dans les deux régimens François et Léopold-Lorraine, dans le mien, celui de mon neveu Emmanuel, et du prince de Portugal. Hamilton, Brown et deux Wallis étaient Irlandais. J'avais en Italiens, Marcelli, Montecuculli, Veterani, Locatelli, Arragoni, Bagni, Orselti, Maffei, Magni Videlli, Negrelli, Rosa Grana, Porica, Perselli, Cavriani, Strasoldo, etc.; et en Espagnols, Vasques, Galbes, Cordua, Ahumada et Alcandeta.

Je pourrais compter aussi pour étrangers (car ils passent presque pour tels à Vienne) les Hongrois, dont j'avais deux Palfy, Nadasti, Esterhazy, Spleni, Ebergeni, Baboezai. Ce qui prouve qu'il y avait beaucoup d'Autrichiens à la cour, et peu à l'armée, c'est que mes Allemands étaient presque tous de l'Empire. Les chefs et fils aînés de famille ne servent pas dans ce pays-ci. C'est en vain que j'ai voulu en amener la mode.

Les Turcs avaient envie de faire la paix, et l'Empereur aussi. Je m'en serais bien passé, car j'avoue que j'aimais la guerre. Toutes les cours envoyérent des négociateurs à Passarowitz.

Pour avoir de meilleures conditions, je marchai au Grand-Vizir, qui venait d'arriver avec son armée près de Nissa. J'en aurais eu bon marché, car il n'avait que quatre-vingt mille hommes, et très-disposé à lui livrer bataille, un maudit courrier vint m'apporter la fâcheuse nouvelle que le traité de paix avait été signé le 21 de juillet. Chez nous, cela ne s'appelle qu'une trève, que l'on prolonge tant que l'on veut, ou que l'on rompt selon les circonstances. Celle-ci n'était que de vingt-cinq ans. C'était un cardinal, qui devait être l'ennemi de Mahomet, qui sauva son empire. Ainsi la politique se joue de la religion. Alberoni fit déclarer l'Espagne contre nous.

Si les réparations que je faisais faire à Orsowa et à Belgrade, des fortifications, et des quartiers à régler en Hongrie, ne m'y avaient pas retenu, j'aurais été faire respecter l'Empereur dans mon gouvernement géneral des Pays-Bas. Prié avait apaisé la première émeute, en faisant venir de Luxembourg le régiment de Dragons du prince Ferdinand de Ligne. Il y en eut une seconde; on fit feu sur la place de Bruxelles, et au lieu de continuer à employer la force, Prié eut peur, parce qu'on lui dit que les gens de la campagne venaient pour venger la mort des gens de la ville. On aurait dû le rappeler; mais

l'adroit Italien, se doutant bien que ce serait mon avis, répara sa faiblesse.

(1719.)

Fort de vingt-cinq mille hommes, que j'engageai l'Empereur d'envoyer aux Pays-Bas, à une troisième rébellion, (car les bourgeois de Bruxelles voulaient sapper de jour en jour l'autorité du souverain), il fit pendre, le 18 de décembre, les cinq des plus coupables, et couper la tête à Anniessens, le plus ancien des doyens. Quand sa tête sauta sur l'échafaud, les sots rebelles trempèrent leurs mouchoirs dans son sang, ainsi qu'autrefois dans celui d'Egmont et de Hornes; et tout fut fini. Ennuyé de ces tracasseries, à qui l'on ne pouvait pas donner le nom de révoltes, et des commérages de Prié, et Bonneval qui, de trois cents lieues, voulait me faire mettre l'épée à la main, et qui alla, sur d'autres commérages, se faire Turc, je priai l'Empereur de donner à sa sœur un gouvernement où je n'avais pas le tems d'aller faire entendre raison. Voici ce que j'avais écrit à Prié, pendant les troubles; ce qui prouve qu'on ne savait ce qu'on disait, quand on croyait que je le soutenais: je n'ai jamais aimé les espèces: " Représentez aux

« Flamands que leur intérêt était de faire croire
« qu'ils pourraient se révolter, pour être un peu
« ménagés par la cour; mais de ne jamais le faire,
« puisqu'ils prouveraient leur pauvre caractère
« et la nullité de leurs moyens. Représentez
« qu'avec quatre mèches au coin d'une ville, on
« la fait trembler. Représentez aux moins bêtes,
« qu'on ne gagne jamais à une révolution, car
« on ne sait que mettre à la place de ce qu'on a
« détruit; et que le plus mauvais des souverains
« vaut mieux que les plus habiles gens qui lui
« succèdent. D'ailleurs, le nôtre est trop bon à
« leur égard: la domination de la maison d'Au-
« triche èst la plus douce. Représentez aux plus
« honnêtes qu'une révolution, pour la perfec-
« tionner, exige des crimes qui font horreur,
« mais sans lesquels on se moque des révoltés;
« et qu'ils doivent choisir entre la potence et
« l'obéissance: et vous, M. de Prié, entre
« votre rappel et le Spielberg; la vigueur pour
« prévenir les troubles et la rigueur pour les
« punir."

L'Empereur me fit son vicaire-général en Italie, avec cent cinquante mille florins d'appointemens.

Alberoni, notre ennemi enragé, ayant été chassé, et son Philippe IV ayant accédé à la

quadruple alliance, je pus songer à mon plaisir. J'en eus à bâtir mon palais des faubourgs, un peu à la turque, ou en arabe, avec mes quatre tours, que je savais bien n'être pas de véritable architecture, mais qui retraçaient un grand souvenir. C'est l'endroit où le Grand-Vizir avait eu sa tente, en 1529, et je construisis ma ménagerie au Beugebey, comme était le camp du Muphti, avec des tours où il y avait eu des tentes pour la prière.

Mes cartes, mes plans, mes belles éditions, que j'avais achetées à Londres, et d'excellens ouvrages français, latins et italiens bien reliés, m'occupaient à arranger, ainsi que mes cascades, grands jets d'eau, et snperbes bassins. Pour en revenir à mes tours, qu'on me reprochait, je répondis à leurs détracteurs: "Je connais "comme vous les cinq ordres des Grecs, comme "les sept ordres de bataille de Végèce. J'aime "mieux un ordre à moi dans ces deux genres. "Je m'en suis bien trouvé."

Un moment assez agréable pour moi encore fut une ambassade turque, où le Grand-Seigneur, en m'envoyant les deux plus beaux chevaux Arabes que j'aie jamais vus, un cimeterre, et un turban, me fit dire: "L'un est le symbole "de ta valeur, l'autre de ton génie et de ta sa-

« gesse. » J'aime ce compliment oriental, et me méfie de ceux des Chrétiens.

(1720.)

Ce fut une des années les plus tranquilles de ma vie. Tout aux arts et à la société, je ne fis pas grand'chose. Il y eut, comme partout, des intrigues d'amour, et de cour; mais parmi celles-ci point de celles de femmes de chambre, comme nous en avions vu en France. Nos Souverains heureusement, en qualité de bien fiers, ne s'encanaillent point, et partout ailleurs les valets, les palefreniers du tems de Rodolphe II, les piqueurs (où l'on aime la chasse) et enfin les petites gens, ont du crédit, protégent, nuisent et sont dangereux. Charles VI, pour les éloigner même, se fait chausser et habiller par ses chambellans, qui, les souliers mis, font une profonde génuflexion, et se retirent sans dire mot.

L'on suivit mon conseil en protégeant les Protestans contre les trop-catholiques, et l'Electeur Palatin, à qui, sans cela, le roi de Prusse avec ses cent mille hommes, aurait prouvé qu'il était le protecteur de sa religion. On punit malgré moi, Nimsch, pour avoir écrit contre moi, disait-on, et avoir eu une correspondance avec Albe-

roni; mais j'obtins, au moins en partie, grâce pour lui. Puisque je ne me suis pas seulement soucié des excellentes chansons de Rousseau et de Bonneval, à plus forte raison de quelques mauvaises phrases ou clameurs de mauvais goût.

(1722.)

Je n'eus pas grand'chose à dire, et bien peu à faire. Charles VI déploya sa magnificence au mariage de sa nièce. Je donnai beaucoup de fêtes aussi; et j'avoue que ma cour militaire de mes anciens camarades de guerre me faisait plaisir. Celle de l'Empereur était, comme de raison, plus illustre en rang, mais non en mérite. Tout ce qu'il y avait de plus grand en Empire y était. Mais le local de la Favorite, palais bourgeois, dans une rue du faubourg, n'était pas favorable aux divertissemens, ni à la dignité. La dépense en habits, qui tous étaient superbes, ne me plaisant pas, je portais souvent mon uniforme, et quelques généraux m'imitaient.

Je recevais beaucoup de monde chez moi entre le dîner et le spectacle, parce que je trouve qu'on fait plus d'affaires dans un salon que dans un cabinet. Je m'y promenais avec quelque ministre étranger, ou je m'asseyais dans un coin

avec un des nôtres : et l'air communicatif fait parler. En revanche je voyais souvent la morgue des autres repousser tout le monde, et cachant leur médiocrité sous le manteau de la gravité, et de la discrétion, ces Messieurs ne connaissaient personne, ni l'opinion du public, ni particulière ; et moins secrets que discrets ils ignoraient tout ce qui se passe. C'est ainsi que les Souverains sont souvent trompés, n'étant pas répandus dans la société ! Il n'y en a pas un seul de la maison d'Autriche qui ait été méchant, excepté Philippe II, toute sa vie, et une ou deux fois Ferdinand II. Charles VI n'était que malheureux dans ses choix. Son ministre des finances était un imbécille. Je le fis renvoyer et mettre à sa place Gundacker-Stahrenberg, homme de mérite. Strattman en avait infiniment, et beaucoup d'esprit. Jorger avait du jugement, parlait et écrivait fort bien.

(1723.)

Charles VI alla se faire couronner Roi de Bohême : encore des plaisirs et des cérémonies. Charles VI avait cet air espagnol peu communicatif, et se donnait peu la peine de rire, quoiqu'il aimât assez les bouffons. C'est ce qui arrive tou-

jours aux gens qui ne sont pas gais par eux-mêmes. Il était bon et juste.

Léopold avait, je crois, plus d'esprit, mais Joseph qui en avait bien plus qu'eux deux, était aimable et aurait gouverné par lui-même. Je lui dis peu de tems avant sa mort: "N'employez, " Sire, que d'honnêtes gens; mais si vous trou- " vez quelquefois une ame damnée qui veuille " se charger de l'odieux dans les intrigues, et " qui n'aît pas de honte à être désavouée, servez- " vous-en sans l'estimer. L'honneur des états " n'est pas aussi chatouilleux que celui des par- " ticuliers. Mauvaise foi et bassesse sont, indé- " pendamment de l'horreur qu'elles inspirent, " mauvaise politique! Mais adresse et dissimu- " lation sont permises. N'allez pas trop loin vis- " à-vis de Rome et du clergé. Vous n'aimez pas " la France: je le conçois fort aisément; car quoi- " que vaincue par nous à présent, elle a plus de " ressources que votre Majesté. Si nous conti- " nuons à nous en bien tirer, malgré le change- " ment qui se prépare en Angleterre, aprés avoir " fait la paix, ne recommencez pas, et ne menacez " jamais aucune puissance sans être prêt à frap- " per. Un Roi jeune et ambitieux à la tête de " celle-là, conquerrait la terre. Heureusement " que quand Louis XIV l'était, il revenait bien

" vîte danser l'*aimable vainqueur* à Versailles,
" et entendre un opéra de son louangeur Qui-
" naut ; et qu'à présent il n'a plus long-tems à
" vivre." Quoique Joseph ne fût pas un bigot comme son successeur, il n'aurait jamais trompé les actionnaires de la compagnie d'Ostende, et avec son grand caractère il n'aurait pas fléchi comme lui, devant les puissances maritimes. Il me disait un jour : " A la place de mon père je
" n'aurais pas couru à Lintz, quand vous êtes
" entré à notre service. Je ne me serais point
" laissé enfermer dans Vienne ; mais j'aurais fait
" l'aide de camp du duc de Lorraine, à la ba-
" taille de Vienne. Je connais messieurs les cour-
" tisans. J'en ai vu comme cela pour moi au siége
" de Landau. Ils font semblant de trembler pour
" nous, et ils tremblent pour eux." Le sévère et glacial Léopold ne l'aimait pas. Il lui préférait Charles, son cadet, moins pétulant et plus espagnol en tout, et ne pouvait pas lui passer son goût pour le plaisir et ses vivacités. Il est vrai qu'il eut une fois grand tort de rosser devant lui et beaucoup de monde, à une fête publique, un de ses gens qui ne le servait pas bien.

Quand je ne me mêlais pas directement des petites affaires, on me reprochait ma paresse, autorisée, disait-on avec malice, par tant de

travaux militaires. Si j'étais entré dans tous les petits détails, on m'eût reproché d'être minutieux. Je les laissais à Koch, Etlet et Brockhausen, mes référendaires. On criait contre eux; cela m'était fort égal. J'avais pour moi la bonne compagnie, le peuple et les soldats, que j'aimais mieux que quantité de grands seigneurs, dont j'avais eu lieu d'être mécontent, pour leur défaut de talent à la guerre. Je soutenais ces trois messieurs, disait-on. Je n'étais pas une girouette à tourner à tout vent. Ils m'entendaient à demimot; et j'aurais fait plus de tort aux affaires en changeant, que de bien en redressant peut-être quelques petits abus qu'on a peine à découvrir et à empêcher.

Je lisais beaucoup et me faisais lire: je n'en avais presque jamais eu le tems. J'étais étonné de trouver chez les Grecs, les Romains et les Français des premières années de Louis XIV, bien des choses que j'avais faites, sans m'en douter, par instinct apparemment. Je pris la résolution de donner ma bibliothèque à l'Empereur après ma mort; car la sienne en a bien besoin, et ma nièce point du tout. Elle aimera mieux jouer et tenir une petite cour.

(1724.)

Je m'appliquai beaucoup à l'intérieur. Je disais aux ministres: Ne pouvez-vous pas renvoyer cette armée d'employés qui empêche l'argent d'arriver dans la poche du souverain? imaginer une capitation répartie suivant le revenu, ou le gain de chaque individu? loger chaque pauvre et le faire travailler? consulter des Anglais, des Hollandais, des banquiers, pour un bon systême de finances et de manufactures? faire venir des Flamands pour l'agriculture? faire défricher nos bruyères par les moines ou par des soldats à qui l'on y bâtirait des villages? emprunter du clergé à deux pour cent? creuser un lit à la rivière de Vienne pour emporter les immondices de l'esplanade qui empestent la ville, et y faire un beau quai planté de quatre allées de platanes ou d'acacias? joindre les rivières par des canaux? raccommoder les chemins par les propriétaires des terres voisines, sans se ruiner à faire des chaussées? doubler notre population par les Huguenots de la révocation de l'édit de Nantes et les émigrés de l'Empire maltraités par leurs petits tyrans de souverains?

Je disais à nos généraux: Ne peut-on pas,

pour épargner les sujets de l'Empereur, faire des régimens Turcs, Polonais, Prussiens, Saxons, Italiens, en les poussant à la désertion, et engageant les déserteurs ? et faire une armée Hongroise, Bohémienne, Autrichienne et Wallone, où il n'y aurait que des officiers de leur nation pour entretenir l'émulation ? donner des semestres aux gens du pays ? avoir de grosses garnisons à Vienne, Presbourg, Olmutz, Gratz, Lintz, Bruxelles, Luxembourg et Milan ? faire un camp retranché sur chaque frontière, puisque les forteresses coûtent trop ? faire et remonter des haras pour que l'argent ne sorte pas du pays, etc. ?

On a donné à Charles VI une maîtresse, tout comme à un autre, la spanische Altheim ; elle ne l'était pas plus que pour moi l'Italienne d'autrefois et la Bathiany d'à présent ; mais comme son ami, je lui disais : Ne pouvez-vous pas engager l'Empereur à se faire aimer des électeurs et premiers princes de l'Empire, à les attirer à Vienne par des fêtes magnifiques, à leur donner des toisons, ou quelque autre ordre (à faire) à leurs ministres, des drapeaux à leurs bâtards, et des pensions, ou de jolis officiers en recrue, à leurs maîtresses ?

Je disais au confesseur : Empêchez les accusations, les délations, les cabales, les injustices,

faute d'entrer dans des détails ; les moines de s'enrichir par des fondations et des *ex voto.* Permettez que chaque couvent entretienne un certain nombre d'invalides.

Je disais à l'Empereur : Empêchez, Sire, que les Prussiens ne s'élèvent, que les Russes ne se forment. et s'informent de nos affaires, et que les Français n'aient la prépondérance. Votre monarchie est un peu décousue ; mais elle tient par là même au nord, au midi, à l'orient. Elle est de plus au centre de l'Europe. Il faut que Votre Majesté leur donne la loi.

J'en reviens à la *spanische* Altheim. Comme Charles VI aimait à parler espagnol, il la distinguait. Il aurait fait l'amour avec la même gravité qu'il tua ce grand-écuyer que je viens de nommer. Il en fut désespéré ; mais rien ne paraissait jamais sur sa face impériale.

Il aurait été à désirer que cette femme eût amené en Autriche la galanterie de son pays, comme la mère de Louis XIV, à qui la cour de France a dû la politesse, le goût, l'aménité des mœurs, encore un peu sauvages par la suite des troubles, que cette nation, mobile et cruelle comme les enfans, a prolongés avec tant de barbarie. Les Allemands n'en sont pas capables ; mais sans galanterie, heureusement point sans amour,

quoique gêné par la dévotion des souverains, ce qui le rendait plus piquant, on ne s'en amusait pas moins à Vienne. Il y a tant de belles femmes, qu'on avait beau en chercher de laides pour dames de cour, on n'en trouvait presque point; et l'intention de Leurs Majestés Impériales, pour que leurs anti-chambres et galeries ne fussent pas dangereuses, ne fut jamais remplie.

(1725.)

Le congrès de Cambray allait assez mal; on envoya Riperda à Vienne. On s'en rapporta à Zinzendorf et à moi pour demander, refuser, et enfin s'accommoder, et nous signâmes, le 1er mai, le traité entre l'Autriche et l'Espagne. Je me trouvai fort bien de la société du duc de Richelieu, ambassadeur de France, que le cardinal Fleury fit rappeler ridiculement, pour des prétendues conjurations du diable, dans un jardin de Léopoldstadt. Il était aimable, bien fait, séduisant, et d'une jolie fatuité. Par une double finesse de sa part, de politique et d'amour, il voulut, il crut avoir madame de Bathiany; et comptant être bien fin, jouait quelquefois avec nous au piquet. Cela nous amusait beaucoup. Le désir d'une aventure d'éclat nous le rendait à tous les deux

tous les jours plus agréable. Il n'eut ni la femme, ni le secret. Mais nous étions enchantés de son redoublement de soins pour nous plaire.

(1726.)

De guerrier, ministre, Grand-Vizir, financier, postillon, négociateur, que j'avais été, on me fit commerçant. J'établis la compagnie d'Ostende, que l'or et la jalousie des puissances maritimes fit supprimer ensuite; et une autre à Vienne, pour trafiquer, exporter, naviguer sur le Danube et la mer Adriatique, où je fis de Trieste un port à contenir deux escadres de vaisseaux de guerre, pour escorter et protéger les vaisseaux marchands. Je fis faire encore quelques petits ports, ou au moins des abris sur le golfe de Venise. On m'en sut beaucoup de gré dans toute la monarchie.

(1727.)

Je passai toute cette année-là à consulter les marchands, les banquiers, les négocians, à en attirer des pays étrangers, à écrire en Angleterre et en Hollande, pour établir de bonnes maisons de commerce à Ostende, à Anvers; et en Es

pagne, Italie et Turquie même, pour en établir à Trieste et Vienne. Cela m'intéressa, m'amusa et m'occupa infiniment. J'empêchai les mauvais calculs de nos ministres des finances, qui n'avaient jamais étudié ni voyagé. Je fis venir des consuls, espèce de gens qu'on ne connaissait seulement pas chez nous. J'établis des haras en Hongrie et en Bohême, pour que l'argent ne sortît pas du pays; et je puis dire que pendant dix ans, les affaires de l'Empereur n'ont jamais été et n'iront peut-être jamais aussi bien.

(1728.)

CHARLES VI voulut aller examiner celles de Trieste. Je fus de ce voyage, et je m'y serais bien ennuyé sans le prince François de Lorraine, extrêmement aimable, beau, de vingt ans, et gai comme sa petite cour de Lorraine; quelques jolies dames de cour, qui suivaient l'Impératrice, qui était du voyage, y répandirent de l'agrément, malgré la sévérité bigote de cette princesse.

Charles VI, quoique le plus grave de tous les hommes qui existent à présent, l'était moins de la moitié que Léopold. Il savait donner à sa cour l'éclat qui lui convient; et, avec nous et nos gens, il y avait plus de quinze cents personnes à sa

suite. On dansa à Gratz. On tua des chamois en passant, et l'on fut content du port et de la ville de Trieste.

(1729.)

POUR perfectionner mon ouvrage, j'eus bien à batailler encore avec les trop bons catholiques et les grosses perruques de ce pays-ci. Les Jésuites sont indulgens quand on sait bien s'y prendre avec eux. Ils me servireut fort bien pour faire rétracter les persécutions qu'on exerçait contre les Protestans de ma flotte, à qui l'on défendait l'exercice de leur religion. Il ne m'était resté de matelots que ceux qui n'en avaient pas du tout, ou des hypocrites. C'était encore pire ; car comment se fier à ces deux classes de gens qui ne craignaient pas Dieu et ne craignaient que l'Empereur ? Les honnêtes marchands et matelots suédois, danois, de Hambourg et de Lubeck, revinrent ou restèrent, grâce à une couple de ministres évangéliques que j'entretins sur nos vaisseaux.

(1730.)

J'EUS le plaisir d'avoir enfin la première foire à Trieste ; et après quelque travail sur les finan-

ces, de trouver assez d'argent pour lever trente-six mille hommes dont l'Empereur voulait augmenter son armée. Il avait raison de se tenir prêt à tout événement : c'était le moyen de conserver la paix. Mas je crus démêler que les intérêts particuliers de quelques intrigans ou quelques gens zélés, mais bornés, ne seraient pas fâchés de la faire rompre à la première occasion. Les français sont adroits à pénétrer ce qui se passe, et moyennant cela, à être toujours en meilleur état que les autres.

(1731.)

Le duc de Liria était ministre d'Espagne, Robinson, ministre d'Angleterre. On ne prit pas long-tems le change sur mes longues conférences avec eux : et le 22 de juillet, un traité d'une alliance défensive entre nos trois cours fut signé. Je n'aime pas les préparatifs de longueur, ni les demi-moyens. On ne sait point ce qui se passe à sa cour, et on le sait dans les cours étrangères. C'est le premier jour qu'on entre en campagne que le public doit être informé des alliances.

(1732.)

Par exemple, la cour de Versailles ne fut pas

la dupe du voyage de Carlsbad, où j'accompagnai l'Empereur, qui fit semblant d'y aller prendre les eaux.

On vit bien qu'il était question d'une entrevue. Le roi de Prusse nous attendait à Prague; et au moment que je me r'habillais, pour aller lui faire ma cour, voilà qu'il entre chez moi. "Point de cérémonies, me dit-il; je viens causer "avec mon maître." C'était un Charles XII de paix; il ne rêvait que militaires; mais ce n'était que des parades, exercices, habits courts, petits chapeaux et grands hommes. Je fus obligé de l'écouter parler de tout cela, de la belle tenue de ses troupes, et de son économie. Je le pris par là, et lui conseillai d'amasser bien de l'argent et bien des sommes, pour nous défendre si nous étions attaqués; car mon système était, comme on l'a vu, de ne pas faire la guerre, mais une barrière contre la France, pour lui ôter l'envie de nous attaquer. Aimant mieux des amis que des alliés, qui sont souvent incommodes, et des espèces de tuteurs, je l'engageai seulement à ne pas se déclarer contre nous; connaissant son avarice, je craignais qu'on ne l'y engageât. J'engageai moi-même Charles VI à descendre un peu de sa fierté espagnole pour lui faire au moins un accueil amical. Il lui donna une belle

fête qui coûta beaucoup. J'engageai toute la noblesse de Bohême à rendre de grands honneurs au Roi. Il aurait mieux aimé un exercice qu'un bal; mais ce n'était pas notre fort. Je m'étais assez bien trouvé de la grande tactique, pour ne pas me soucier de pirouetter à droite et à gauche, et du maniement des armes. Le contraste de la dignité et de la magnificence de notre Empereur, en mantelkleid d'or, avec ce Roi caporal, était très-plaisant. Il s'en retourna à Potsdam, et nous à Vienne

(1733.)

C'est alors que je vis clairement la diminution de mon crédit. Le Roi de Pologne mourut au mois de février. La Russie nous proposa de l'aider à faite élire son fils Auguste III, malgré la France qui voulait faire remonter Stanislas sur le trône. Grande conférence à la cour : très-peu de partage d'opinions: celle de faire la guerre appartient principalement à ceux qui ne la font pas, comme les ministres, les prêtres, les femmes et les oisifs d'un grande ville. Je leur dis un jour, dans la société où l'on clabaudait là-dessus : " je voudrais que vos Excellences, et vous mesdames, fussiez obligées, par l'Empereur, à payer

chacune quatre mille ducats, et vous messieurs les élégans, à marcher tout de suite, le fusil sur l'épaule." Cela me rappelle deux vers que je lus, je ne sais où, il y a quelque tems.

Et tel, pour un soufflet, qui ne se battrait pas,
A la mort fait courir pour l'honneur des états.

Enfin ce soi-disant honneur de l'état était compromis, disait-on, si nous ne la faisions pas. "Je ne le reconnais, dis-je aux ministres, "que lorsqu'il est soutenu par de plus grands "moyens: ceux de la France n'ont jamais été "si forts; ses finances sont dans le meilleur état "possible, par vingt ans de paix. A peine en "avons-nous dix, depuis celle de Westphalie, "c'est-à-dire depuis près de quatre-vingts "ans. Son ministère est sage." Je ne voulus pas dire tout haut que le nôtre ne l'était pas, mais je le fis entendre. "Que nous fait une "guerre aussi étrangère au corps germanique, "qui fera cette réflexion et ne nous enverra "point de secours? Les Russes sont trop éloi-"gnés pour nous en donner; et avant qu'ils ar-"rivent, l'Empire et l'Italie seront envahis. "Qu'on se souvienne de la versatilité de l'An-"gletere dans mes belles années: elle est tou-"jours prête à recommencer. La politique mer-

" cantile est toujours à écouter aux portes du
" parlement. L'Anglais, juste, noble, droit, gé-
" néreux pour son compte, est le contraire pour
" le compte de la patrie.

" C'est un pays de contradiction, dont l'O-
" céan seul soutient la constitution, comme la
" mauvaise foi dans les harangues, et l'envie de
" briller soutiennent l'opposition.

" La hauteur et le peu d'intelligence qu'ont
" souvent les envoyés de l'Empereur dans les
" cours étrangères, fait souvent qu'elles lui
" échappent et qu'on ne peut compter sur rien,
" et malgré mes conversations avec Liria et
" Robinson, je parie que l'Espagne se déclarera
" pour la France, et l'Angleterre sera neutre."

Telles bonnes raisons que je pusse alléguer pour prouver que la France serait bien aise de trouver un prétexte à nous faire la guerre ; et telles mauvaises raisons qu'on employât pour les combattre, celles-ci prévalurent. On crut peut-être que je refuserais le commandement de l'armée qu'on m'offrit par politesse, mais on y fut attrapé, car je l'acceptai Quant à moi personnellement, j'aime la guerre ; et je désirais à celle-ci la fin de Turenne.

Avant d'avoir le tems de rassembler l'armée dont, en attendant mon arrivée, le commande-

ment fut donné au duc de Bevern; et pendant que je faisais tous mes arrangemens au conseil de guerre, ce que j'avais prévu était arrivé. Le 28 octobre les Français avaient emporté le fort de Kehl, levé des contributions dans tout l'Empire, et envahi le Milanais. La Sardaigne et l'Espagne s'étaient déclarées contre nous. J'eus beau me tuer à représenter à l'Empire, que l'agression de la France devait le faire se déclarer pour nous: trois Electeurs protestèrent contre cette déclaration, en disant que cette invasion ne regardait pas le chef de l'Empire; que ce n'était qu'un passage pour aller attaquer l'Autriche; et que la France avait promis de rendre tout ce qu'elle avait pris, dès que l'Empereur se désisterait de son goût pour l'Electeur de Saxe.

(1734.)

Stanislas étant en fuite, le divan de Constantinople commença à prendre l'alarme de la prépondérance de la Russie. Le Grand-Vizir Hali-Bacha m'écrivit: « Nalkiran est mort." (On l'appelait ainsi, dans ce pays-là, à cause de sa force: cela veut dire *briseur de fers à cheval.* " La Pologne a élu un de ses grands sei-" gneurs, Pourquoi la Czarine fait-elle deux

" choses contre les traités avec les voisins et la " liberté d'un pays, où elle veut rendre la couronne " ronne héréditaire et annuller une élection ? " La Sublime-Porte en est garante, et ne le " souffrira pas."

L'influence de la Russie et l'aigreur contre la France ayant pris le dessus à notre cour, je ne pus pas lui répondre que j'étais de l'avis de la Sublime-Porte. Je justifiai, malgré moi, la Czarine, et parmi les mauvaises raisons que je donnai, je dis : " Qu'elle n'était entrée en Pologne " que pour y faire cesser les meurtres et les " troubles de plusieurs partis qui se déchiraient. " Que celui qui avait élu Auguste III dans le " même camp où Henri de Valois avait été élu " autrefois, était plus considérable que celui de " Stanislas, trop petit grand seigneur pour être " roi, et qu'on ne le soutenait que parce qu'il " était beau-père du roi de France; que le fils " d'Auguste II avait été élu comme Piaste; qu'il " l'était tout comme un autre; que le primat " lui-même l'avait demandé ; et que mon Em" pereur espérait que le sien et lui s'arrange" raient ensemble pour rétablir la paix dans le " Nord."

J'écrivis tout cela aux Turcs pour ne pas

donner lieu aux Russes de les battre; car ils font toujours semblant d'être insultés, et leurs protégés opprimés, pour pouvoir leur prendre quelques forteresses.

J'arrivai le 25 d'avril à Heilbron. Je fis la revue de l'armée le 27, à quelques lieues de Philipsbourg. Je pleure encore de joie, de tendresse et de reconnaissance, en me rappelant comme j'y fus reçu après des cris répétés de: *Vive notre père !* et des milliers de chapeaux en l'air. Mes vieux soldats de Hongrie, d'Italie, de Flandre et de Bavière couraient embrasser la genouillère de mes bottes; on m'entourait, on embrassait mon cheval; on m'en jetait à bas à force de caresses. Ce moment-là a été certes le plus beau de ma vie; mais il était empoisonné par la réflexion que je n'avais que trente-cinq mille hommes, que l'ennemi en avait quatre-vingt mille, et qu'il publiait qu'il marchait à Vienne. Je les fis entrer dans les lignes d'Ettlingen; et comme elles étaient faites pour cent mille hommes je ne voulus pas renouveler mon histoire de Denain. Je les abandonnai; mais je fis tant de marches et de contre-marches, d'abattis et de chicanes, que j'empêchai Berwick de pénétrer dans l'intérieur du pays. Il n'eut pas d'autre chose à faire qu'à mettre le siége devant Philips-

bourg. C'est ce que je voulais, pour gagner du tems. Il y eut la tête emportée d'un boulet de canon, huit jours après l'ouverture de la tranchée. J'en fus jaloux, et c'est la première fois de ma vie que je l'ai été. Je fus trompé dans ce projet, ainsi qui dans celui d'attaquer les Français dans leurs lignes. Je croyais avoir trouvé un endroit mal fortifié, et avec peu d'artillerie; ils ne l'avaient négligé que parce qu'il était couvert par un marais qu'on m'avait dit praticable, et que je trouvai impossible à passer; car j'allai le reconnaître moi-même, parce qu'on ne peut jamais être sûr tout-à-fait d'un rapport: c'est ce que j'ai fait toute ma vie. Je m'en suis bien trouvé, ainsi que d'avoir toujours un crayon en poche, pour écrire dans les tablettes d'un officier l'ordre que je lui donnais à porter. J'avais reçu quelques renforts Hessois, Hanoveriens et Prussiens, parmi lesquels je distinguai le prince royal, qui me parut promettre infiniment. D'Asfeld s'était surpassé. Je ne vis jamais rien de si fort; par exemple, ses fosses ou trous de loups étaient en cône, et valaient mieux que ceux de Condé à Arras; c'est à cette reconnaissance que je jugeai le jeune prince dont je viens de parler. Quand je voulais me battre, je n'assemblais pas de conseil de guerrre; mais cette fois-ci je fus

bien sûr de trouver un chacun de mon avis. Je voulus passer et repasser ensuite plus haut le Rhin, pour attaquer d'Asfeld. J'y avais destiné trois mille hommes de cavalerie et dix mille Suisses.

Ce diable d'homme pensait à tout, et prit enfin Philipsbourg, malgré mes canonnades dans son camp (où je fis un peu le Grand-Vizir de Belgrade), car mes batteries et mes parapets étaient élevés pour y plonger; et l'eau, outre cela, y était plus terrible que le feu. Je comptais plus sur l'une que sur l'autre; mais quelle nation capable de tout! Richelieu, que j'avais connu si délicat, sybarite voluptueux, et les jeunes gens de la cour, les Duras, les La Vallière étaient métamorphosés. Il ne leur faut qu'un chef. D'Asfeld était un spartiate sévère, et de bon exemple; et avant lui, Berwick leur en imposait. On relevait la tranchée en bateau. On y souffrait avec une patience inouïe. Je n'en avais pas, moi, dans mes souffrances morales; mais le premier qui aurait attaqué l'autre aurait été battu; et si je l'avais été, les Français allaient à Vienne; car il n'y avait pas une seule place intermédiaire, ni sur le côté; et l'Electeur de Bavière, qui avait à se plaindre, n'attendait que cela pour se déclarer contre l'Autriche, dont la morgue ou la

maladresse ne lui faisait des amis nulle part. Nous aurions perdu le peu que nous avions. Le roi de Prusse serait bien vîte parti pour Potsdam. Il n'y avait plus de Sobieski pour sauver notre capitale : je me serais retiré dans les lignes que je fis faire, comme on a vu en 1705 ; mais en attendant, on aurait chanté à Versailles, et en cachette, dans la chapelle de quelques-uns de mes ennemis de Vienne, le *Te Deum*. On y sentit enfin la vérité de mes raisons contre la guerre ; car on vit alors notre infériorité de moyens, que les aboyeurs et les boute-feux de la société ne peuvent point connaître.

Philipsbourg pris, je me retirai à mon ancien camp de Bruchsal. D'Asfeld voulut assiéger Mayence, je lui en fis passer l'envie ; car j'accourus pour couvrir cette place. On a dit assez de bien, à ce qu'il me semble, de mes marches, pour empêcher les Français de pénétrer en Souabe, par la Forêt-Noire. Je couvris le Wurtemberg ; et ils me trouvèrent partout, excepté sur un champ de bataille, car réellement je ne le pouvais pas. Plus fatigués que nous, mais pouvant se renouveler tant qu'ils voulaient, ils entrèrent en quartier d'hiver ; et moi, innocent à mes yeux, ne méritant ni les louanges, ni le blâme dont on m'a honoré, content d'une espèce

de petite gloire passive, je partis pour Vienne.

J'avais laissé mon neveu, le seul qui restait de ma branche de Savoie, malade à Manheim : il mourut d'une fièvre chaude, disait-on ; mais je crois d'autre chose. C'est dommage ; il avait de l'esprit, du courage. Il avait vingt ans, il était déjà général-major, mais trop libertin. Je permets qu'on le soit un peu. J'aime les mauvaises têtes, et déteste les Catons ; ils sont presque toujours mal aux coups de fusil ; mais mon petit Eugène aimait la mauvaise compagnie et de mauvais amis, et alors on est perdu.

“ Qu'avez-vous gagné, Sire, dis-je à l'Em-
“ pereur à ma première audience, à cette guerre
“ que je conseille encore à votre Majesté de
“ terminer au plus tôt ? Après ces deux batailles
“ perdues en Italie, vos troupes vont en être
“ chassées comme elles le sont de Naples et de
“ Sicile. C'est une armée française, pour faire
“ voir la différence de la mienne, qui est un
“ ouvrage de marqueterie. On attend toujours
“ ces contingens de cinq ou six petits alliés qui,
“ n'ayant pas le sou, vendent leurs petits secours
“ à votre Majesté, et leur cœur à la France. Les
“ grands que la Russie vous envoie ne se mon-
“ tent qu'à quatorze mille hommes, qu'elle rap-
“ pellera bientôt ; car (que Dieu nous en pré-

" serve!) après nous avoir entraînés dans cette " guerre-ci, elle entraînera peut-être votre Ma- " jesté dans une autre avec les Turcs, qu'ils vont " même commencer à ce que je crois." Charles VI, taciturne, me dit seulement de dire la même chose au conseil de conférence.

Je fis revenir tous les guerriers à mon avis. Je leur dis, pendant que les puissances maritimes, qui désirent la paix pour l'équilibre de l'Europe, y travailleront, je vais rassembler tout ce que je pourrai, puisque c'est le moyen de la faire finir.

Je partis à la fin d'avril pour Heilbron, et je pris mon excellent camp de Bruchsal, comme l'année d'auparavant; mais comme l'ennemi était beaucoup plus fort, je n'eus autre chose à faire qu'à couvrir toutes les places et les pays en-deçà du Rhin.

Pour lui rendre inutile la possession de Philipsbourg, je détournai le cours de trois petites rivières qui, au lieu de se jeter dans le Rhin, me firent une inondation superbe depuis cette forteresse jusqu'à Ettlingen, dont les lignes de cette manière ainsi couvertes devenaient inattaquables.

Si j'avais pu en sortir, n'ayant plus affaire à d'Asfeld, remplacé par Coigny, j'aurais mieux

fini ma carrière militaire que par cette gloire passive, comme l'année précédente. Je la rendis un peu active en prenant Trarbach, et délivrant l'électorat de Trèves; et ayant même, par Seckendorf, un succès et une affaire assez brillante à Clausen, où les Dragons de Ligne et de Styrum se distinguèrent. Ne voyant rien de mieux à faire, rien à gagner, mais beaucoup à perdre, ainsi que j'avais déjà dit cinquante fois à Charles VI, je fus fort aise, dans le premier moment, d'être rappelé à Vienne, mais me doutant bien pourtant que c'était ma dernière campagne. J'aurais de la peine à exprimer celle que j'éprouvai en prenant congé de mon armée. Cela fut bien triste, je vous assure: il faut être un vieux soldat pour savoir ce que c'est que dire un adieu éternel à de si braves gens, qu'on a menés si souvent à la mort, que j'aurais voulu trouver pour moi d'une manière heureuse, prompte et glorieuse: c'est le seul bonheur que Dieu m'a refusé. Les larmes aux yeux je remis le commandement au duc de Wurtemberg, et en arrivant à Vienne je trouvai heureusement La Baume, agent que le cardinal de Fleury avait envoyé pour faire des propositions assez raisonnables. La France avait été un peu humiliée en Pologne: sa garnison de quinze mille hommes

s'était rendue à Dantzick ; le beau-père se cachait, se sauvait et se retirait on ne sait où. Les Russes et Auguste III triomphaient comme on pouvait s'y attendre. Les ministres pacifiques, profitant de la circonstance, et moi profitant de l'envie qu'avait Charles VI de relever la maison d'Autriche éteinte, en faisant épouser sa fille, Marie-Thérèse, au prince François de Lorraine, dont j'ai déjà parlé, nous fûmes bientôt d'accord, et les préliminaires furent signés.

Le lendemain de cette signature, j'allai chez l'Empereur pour le féliciter de s'être tiré d'un aussi mauvais pas que cette guerre, en le priant de prendre garde que la Russie ne l'entraînât encore dans une autre avec les Turcs. Je lui dis : « Sire, à mesure qu'on vieillit, on ose dire la « vérité de plus en plus. Il faut se demander « avant de commencer, que veut-on ? que peut- « on ? Vous ne voudrez ni ne pourrez prendre « et garder Viden et Nissa, mais vous pouvez « perdre Belgrade. Les Bosniasques et les Ser- « viens, et les meilleurs des Asiatiques seront « contre vous. Il n'y aura contre les Russes que « des Tartares, des Arnautes, chrétiens Grecs « de la rive droite du Niester, qui séparés par « des déserts, ne leur feront pas grand mal. Ils « peuvent vous en faire s'ils sont victorieux.

" Une partie de vos sujets est de leur religion.
" L'aigreur se mettra entre vos deux cours ; et
" l'humeur et la méfiance parmi les comman-
" dans de vos deux armées Impériales.

" On ne court pas, comme je faisais, quand
" j'étais jeune, à toutes les cours, pour empê-
" cher la coalition de se rompre. Le corps Ger-
" manique est gagné par l'or ou la séduction de
" la France. Faites un dénombrement de vos
" pays héréditaires, pour que chaque canton
" soit obligé d'avoir chaque régiment constam-
" ment complet. Pour le bien des Hongrois et
" le vôtre, empêchez-les de se révolter, en vous
" faisant donner tous les ans des impôts réglés,
" des recrues. Vous n'avez point d'argent, mais
" beaucoup trop d'employés ; ayez des soldats
" au lieu de conseillers.

" Achetez, Sire, le roi de Sardaigne, pour
" qu'il vous conserve la Lombardie; et les puis-
" sances maritimes, pour qu'elles vous conser-
" vent les Pays-Bas; c'est-à-dire donnez-leur-en,
" s'il le faut, la moitié des revenus pour recevoir
" l'autre, sans frais, et empêcher la France de
" faire d'aussi grandes acquisitions. Puisque vo-
" tre Majesté a perdu Philipsbourg, qu'elle fasse
" de Lintz une forteresse, et s'assure, par la force
" ou autrement, de l'Electeur de Bavière, si la

" France veut vous attaquer ; et de l'Electeur de
" Saxe, de la même manière, si le Roi de Prusse,
" qui grandit à vue d'œil, gagné par le cardinal
" de Fleury, menace la Bohême. Moquez-vous
" des Turcs ; et je promets à votre Majesté un
" règne glorieux par la tranquillité qu'elle assure
" à ses états." C'est ce que je souhaitai à cet
Empereur.

C'est à l'histoire à juger si j'ai bien ou mal fini. Je sais que depuis l'année dix-sept, et par conséquent depuis dix-huit ans, je n'ai plus donné de batailles, mais c'était faute d'hommes, d'argent, d'alliés et de crédit à la cour, (ce mot me coûte à prononcer), et enfin je fis rendre la paix à l'Europe après deux campagnes passables, où, si je ne me suis pas fait honneur, au moins je n'ai rien à me reprocher.

On dit que pendant ces deux campagnes Guido Stahrenberg, qui était naturellement du parti de son cousin Gundacker, criait beaucoup contre moi. Cela me rappela ce que Villars m'avait dit à Rastadt : " Nos ennemis ne sont pas en campagne. Les vôtres sont à Vienne, et les miens à Versailles." Ce qu'il y a de plaisant c'est que l'on prétend que l'origine de cette haine vient d'une sotte espièglerie, qui ne me ressemble pas, et qui était ou insolente ou de mau-

vais goût. Il y avait long-tems d'ailleurs que j'avais perdu l'habitude de rire ; et j'avais même quitté mes petites manières de France pour pouvoir réussir à la cour la plus sérieuse. Voici cette pauvre anecdote que j'ai entendu raconter. Dans ma première campagne d'Italie, un jour de fête de l'Emperenr, que je donnais un grand dîner à tous mes généraux, je dois avoir fait mettre des petards sous la chaise de Stahrenberg, et dans le tems qu'il porta son verre à la bouche pour boire à la santé de l'Empereur, les fanfares, trompettes etc., qui l'accompagnaient, étaient le signal de l'explosion. On crut que c'était une mine : chacun se sauva excepté lui, sous lequel était ce petit volcan. Il acheva son verre et le remit tranquillement sur la table. Guido furieux, dit-on, de ce que j'avais voulu éprouver son courage, ne me l'a jamais pardonné. Quelle apparence que je pusse en douter ! Nous nous connaissions depuis le siége de Vienne, où il était dans la place, capitaine et adjudant de son cousin Rudiger. Il a six ans de plus que moi, et a toujours montré les plus grands talens et la plus belle des valeurs, à laquelle je rends bien justice. Je ne le vois guère, et comme je ne lui crois guère plus de crédit que moi à présent, peut-être que nous nous aimons. Les gé-

néraux vieillards et ennemis les uns des autres, sont comme les femmes qui ne s'en veulent plus à certain âge, parce qu'elles n'ont plus de sexe.

Sinzendorf, de tous les ministres, était celui avec lequel j'aimais le plus à causer. « Je parie, « lui dis-je, que Votre Excellence sera de mon « avis. Il ne faut point de sentences politiques: « le tableau de l'Europe change comme celui « d'une plaine ou d'une montagne, par les acci- « dens de lumière. On dit: tel royaume est l'en- « nemi naturel de l'autre. Point du tout; s'ils se « touchent, il faut tâcher d'en avoir l'amitié, si « ce n'est l'alliance, pour se défendre contre « l'ambition de quelque puissance plus éloignée. « Pourquoi, après la paix de Rastadt, ne s'être « pas réuni de bonne foi avec la France? Le « parti qui lui était opposé en Angleterre avait « été culbuté; nous aurions épargné bien des « millions, et des milliers d'hommes. Quand on « ne peut pas donner la loi, on ne doit songer « qu'à éviter de la recevoir. Mais qu'est-ce qu'on « appelle politique d'une cour, et raison d'état? « l'intérêt personnel d'ambition ou de ven- « geance du personnage en crédit. Ce dernier « motif, M. le Comte — par exemple, en ren- « trant en moi-même, je crois qu'il a un peu agi

" sur moi, ainsi que le premier ; et l'avidité
" du pouvoir et des bienfaits, a agi sur Marl-
" borough.

" Que pensez-vous des meilleurs gouverne-
" mens ? me dit Sinzendorf.—Vous allez me
" prendre pour un tyran, lui répondis-je : le
" gouvernement militaire. Les monstres sont ra-
" res ; pourquoi précisément y en aurait-t-il sur
" les sept ou huit trônes de l'Europe. Le mons-
" tre roi ne serait injuste et cruel que pour ses
" amis, ses alentours ; mais il ne le serait pas
" pour un gentilhomme de province, un bour-
" geois, un paysan, qu'il laisserait gouverner
" par les lois militaires, qui sont les plus claires
" et les plus promptes.

" Votre Excellence fait une exception. Mais
" qu'elle réfléchisse à ce que je vais avoir l'hon-
" neur de lui dire. Le militaire est si ennuyé
" d'être cruel pendant la guerre, qu'il cesse de
" l'être à la paix. Je voudrais que le premier mi-
" nistre, qui décide de l'un et de l'autre, eût
" servi, pour savoir ce que c'est. Il prendrait
" des arbitrages, comme pour un procès, des
" médiations, des modérations pour ne pas se
" déterminer à faire couler tant de sang.—J'a-
" voue, me dit Sinzendorf, que les cardinaux
" ministres en ont bien fait répandre, notre bon

" Fleury excepté, qui ne s'en soucie pas. Je crois
" que c'est l'ignorance, la légèreté, qui est tou-
" jours cruelle, ainsi que l'enfance, qui font
" pencher nos conseils à la guerre, plus sou-
" vent que vous autres braves gens qui la re-
" doutez pour les autres, la souhaitez pour
" vous, et en même tems l'éloignez ou retar-
" dez tant que vous pouvez."

L'autre jour, l'Empereur me mena à la chasse, chose sans exemple, par l'étiquette espagnole-autrichienne, que je ne désapprouve pas, parce qu'il faut en imposer aux grands, pour qu'ils en imposent aux petits, et établir ainsi une cascade de considération. Voici à peu près ce que je lui dis en voiture. " Si Votre Majesté voulait
" recommencer la guerre, je ne vois pas de
" grands généraux pour commander ses armées.
" Il faut attendre qu'il en vienne; Conigseg est
" plutôt un homme de cour, et Neiperg un
" homme d'esprit, que deux hommes de guerre.
" Khevenhuller est celui qui vaut le mieux. Le
" premier est aimé et estimé, le second est plus
" aimable, parce qu'il est plus piquant; il est
" craint par ses sarcasmes très-plaisans et son
" ricanement; mais il a un beau sang froid aux
" coups de fusil. Le troisième entend mieux les
" marches, les camps, l'organisation et le mou-

" vement des troupes ; Hildbourghausen a de
" l'audace et peu de jugement. Comme il a
" épousé ma nièce, on croit que je me suis oc-
" cupé de son instruction. On nous fait trop
" d'honneur à tous les deux. On l'appelle Eugène
" le blanc, parce qu'il est aussi blond que je
" suis noir. Je voudrais que le duc de Lorraine,
" gendre de Votre Majestié, et le prince Charles
" son frère, âgés l'un de vingt-six ans, et l'au-
" tre de vingt-deux, fussent plus appliqués. Ils
" ont de l'esprit, de la valeur, à ce que je crois,
" et se feront adorer. Le deuxième aura plus
" de talent. Les princes du sang, même avec
" moins de mérite que d'autres, ont plus d'a-
" vantage ; appelés de meilleure heure aux com-
" mandemens des armées, ils ont plus de sève,
" et osent beaucoup plus. Essayez ceux-ci, Sire:
" peut-être qu'on s'en trouvera bien. Les autres
" d'ailleurs n'en savent pas davantage." Je ne lui avais jamais parlé si long-tems d'affaires. Il ne les aimait pas plus que son père. C'était toujours une audience assez courte, ou des conseils de conférence. Je les aime assez, parce que l'on n'ose pas y émettre une opinion dont on ait à rougir, pour ne pas perdre l'estime de son voisin, qui y est obligé de rendre compte de sou département. Un souverain peu accessi-

ble ne l'est pas, moyennant cela, aux petits honteux avis, délations, calomnies et préventions.

Me voici à peu près retiré de tout. Je joue tous les soirs au piquet chez madame de Bathiany, avec Taroca, Windischgratz, et Tessin, ambassadeur du Suède. C'est plutôt pour causer. On cause mieux quand on ne dit pas *causons;* et autour d'une table de jeu, on est plus à son aise pour cela. Autrement c'est un éteignoir de société, que le jeu de commerce. J'aimais mieux, à la guerre, des jeux de hasard. A mon quartier-général, les gens qui gagnaient étaient gais; ceux qui perdaient se battaient mieux; cela est bientôt fait et le tems est plus précieux que l'argent. J'aime la société des jeunes gens; ils sont plus purs, n'étant pas gâtés par l'intrigue. Je vois beaucoup le commandeur Sinzendorf, homme de beaucoup d'esprit, et de société. Frédéric Harrach, qui ajoute à cela un grand talent dans les affaires. Je prévois qu'il aura de grands emplois, ainsi qu'à la guerre Dhaun, Brown, qu'on prononce *Braün* et *Daün*. Le premier est celui qui a le plus de mérite; le second aura de l'audace; et le dernier, plus de talens pour la discipline et les détails essentiels, sans être pourtant minutieux. Joseph Wenzl-Lichtenstein est encore un brave général, bon

citoyen, et vraiment grand seigneur. Seckendorf et Schmettau, avec des qualités militaires, dépendent un peu trop des circonstances.

Le jeune Cobentzel, de beaucoup d'esprit, vient souvent chez madame de Bathiany. Un jour, il lui dit: "On croit, madame, que vous "avez épousé le prince Eugène.—Je l'aime bien "trop pour cela, lui répondit-elle: j'aime mieux "avoir une mauvaise réputation que de lui ôter "la sienne, et d'abuser ainsi de ses soixante-"douze ans."

Kaunitz, du même âge que Cobentzel, sans avoir autant de trait, de promptitude dans la conversation, aura de grands aperçus. Il a des idées justes, nobles et profondes. J'aime autant presque madame de Strattmann que ma soi-disante maîtresse, sa sœur. "Si vous n'étiez pas "dévote, et si j'avais vingt-cinq ans, qu'arri-"verait-il! disais-je un jour à madame de Ba-"thiany.—Rien, me répondit-elle. Ce serait "comme à présent. Je suis dévote; d'abord parce "que j'aime Dieu, et que je crois et espère en "lui (c'est presque ma seule prière); ensuite, "parce que c'est la sauve-garde de ma tranquil-"lité, qui vient au secours de mon amour-"propre offensé, si l'on me quittait; et puis, "pour pouvoir me moquer des femmes qui ont

" des amans. Je suis dévote, parce que je n'ai
" ni crainte, ni espoir, ni désir dans cette vie ;
" et que le bien que je ferai aux pauvres, par
" humanité, tourne même au profit de mon âme.
" Je suis dévote, parce que les méchans me
" craignent ; et ils m'ennuyent. Je suis dévote
" pour n'avoir pas toujours à soigner ma répu-
" tation ; les femmes qui ne le sont pas, n'osent
" rien dire, ni rien faire : elles sont comme les
" filous, qui croient voir partout des archers
" de la police après eux...... Mais je déteste
" celles qui font semblant d'être dévotes, ou qui
" ne le sont qu'à cause de l'immortalité de l'âme.
" La mienne périrait avec moi, que je tâcherais
" malgré cela d'être bonne, ainsi que je fais à
" présent. Ce n'est pas tant par crainte de Dieu,
" que par reconnaissance de ses bienfaits, et
" amour pour lui, que je suis dévote, sans l'af-
" ficher, comme ces dames qui en font métier,
" pour plaire à la cour, plutôt qu'au ciel.

J'ai été heureux dans cette vie : je veux l'être dans l'autre. Il y a de vieux Dragons qui prieront le ciel pour moi, et je compte plus sur leurs prières que sur celles de toutes les vieilles femmes de la cour, et du clergé de la ville. La belle musique simple ou bruyante du service divin me fait plaisir. L'une a quelque chose de religieux

qui en impose à l'âme; l'autre me rappelle, par les fanfares de trompettes et timbales, qui ont si souvent mené mes soldats à la victoire, le Dieu des armées qui a béni nos armes, sans, croire, comme j'ai déjà rapporté, qu'on disait quelquefois à la cour, que ce fût ce qu'on appelaît le miracle de la maison d'Autriche. Je n'ai guère eu le tems de pécher, mais j'ai donné de mauvais exemples, peut-être du scandale sans le savoir, par la négligence des pratiques de la religion, à laquelle j'ai pourtant toujours cru, et que je connais très-bien. J'ai quelquefois médit, mais j'ai cru y être obligé, en disant: un tel est un poltron, un tel est un fripon. J'ai été quelquefois colère; mais qui ne jurerait pas en voyant un général ou un régiment qui ne fait pas son devoir, ou un adjudant qui ne vous comprend pas! J'ai trop été insouciant en soldat, et vécu en philosophe. Je veux mourir en chrétien. Je n'ai jamais aimé les bavards ni à la guerre, ni en croyance, et c'est peut-être après avoir vu d'un côte des impiétés ridicules, comme celles des Français dont j'ai parlé, et de l'autre des bigoteries espagnoles, que je me suis toujours tenu éloigné de ces deux genres. J'ai tant vu la mort de près, que je m'étais familiarisé avec elle. Mais à présent ce n'est plus la même chose. Je la

cherchais, et maintenant je l'attends; et en l'attendant je vis tranquille. Je regarde le passé comme un beau songe. Je ne vais à la cour que les jours de gala, et au spectacle que lorsqu'il y a un opéra Italien sérieux ou bouffon, ou un beau ballet. S'il y avait une troupe française, j'irais voir *Athalie*, *Esther* et *Polieucte*. J'aime l'éloquence de la chaire. Quand Bourdaloue me fait tout craindre, Massillon me fait tout espérer. Nous sommes nés la même année, et je l'ai connu, à son entrée dans le monde, parfaitement aimable. Bossuet m'étonne ; Fénélon me touche. Je les avais vus aussi dans ma jeunesse; et Marlborough et moi, nous avons rendu au dernier tous les honneurs possibles quand nous avons pris Cambrai. J'ai oublié les épigrammes de Rousseau, même son ode pour moi ; mais je relis ses psaumes et ses cantiques. J'ai encore de la mémoire comme on voit, et je crois n'avoir rien oublié, que mes ennemis de ce pays-ci, à qui je pardonne de tout mon cœur. Etranger et des succès!....c'était trop pour eux. Je me porte assez bien, quand mes soixante-et-douze ans, les fatigues de je ne sais plus combien de campagues, et les suites de je ue sais combien de blessures, pèsent sur ma santé : le chevalier Carelli, mon médecin et mon ami, me donne un

certain remède pour guérir, à ce qu'il dit, l'humide radical qu'il trouve un peu desséché. J'ai encore bien des choses à faire pour l'embellissement de mes jardins et palais ; par exemple, devant celui-ci que j'habite, et où j'ai employé quinze cents ouvriers (parce que c'était un tems de disette, et que cela fit du bien à la ville de Vienne), je veux acheter tout le terrain, pour faire une belle place, et au milieu une superbe fontaine. Si je vis encore quelque tems, j'écrirai encore ce que je me rappellerai, et ce qui me viendra à la tête, que je me trouve encore assez fraîche, quoique, pour m'éloigner, on n'ait pas manqué de dire qu'elle baissait considérablement. Je l'ai eue assez forte pour ne pas mourir de chagrin, quand j'ai été contrarié, ainsi qu'a fait, il y a près de trente ans, mon ami, le prince Louis de Bade. J'en ai haussé les épaules, et je suis allé mon train. Par exemple, si je me mêlais encore d'affaires, je dirais à l'Empereur : « Prenez bien des précautions pour votre succession ; elle sera diablement embrouillée. « Deux ou trois puissances auront des prétentions. Prévenez tout de votre vivant. Voilà « le cas de faire postilloner, comme je faisais « de mon tems, courant à Munich, Berlin, « Londres, La Haye, etc." On laisse tomber

l'armée et l'artillerie. On ne sera pas en état de résister si l'on ne s'accommode pour prévenir tout ce qui arrivera; et si, avant cela, à la mort de Charles VI, on ne se refuse pas à faire la guerre aux Turcs. Je souhaite bien du bonheur à la maison d'Autriche, qui sera bientôt Autriche-Lorraine, et je désire qu'elle s'en tire. J'ai assez écrit aujourd'hui, et je vais monter à cheval pour aller voir un lion qui vient de m'arriver à ma ménagerie sur le chemin de Scheweikelt. . . . .
. . . .

FIN.

Epoque et circonstances de la mort du Prince Eugène.

Le mal dont se plaignoit le Prince Eugène en 1734, se fit sentir plus fréquemment en 1735. Les atteintes en furent si violentes au commencement de 1736, qu'on craignit pour sa vie. Cependant le Chevalier Carelli réussit à lui rendre assez de force pour recevoir compagnie, et même pour reprendre ses visites du soir chez la Comtesse de Bathiany. Le Vendredi 20 avril, après avoir fait sa partie comme à l'ordinaire, il se trouva si foible qu'il fut obligé de quitter ses amis de meilleure heure. Rentré dans son palais, il se fit mettre au lit, *ayant*, dit-il, *plus envie de dormir que de souper*. Lorsque son valet-de-chambre le fit souvenir de

la potion du médecin Carelli : *il n'y a rien qui presse,* dit le Prince. *J'aime mieux attendre à demain matin,* et le lendemain 21, à dix heures du matin, on le trouva mort dans son lit. A l'ouverture du corps, on remarqua tous les signes du desséchement de *l'humide radical* anoncé par le Chevalier Carelli. Les obsèques du Prince Eugène de Savoie furent célébrées avec la plus grande magnificence à Vienne, dans l'Eglise de Saint Etienne, lieu de sa sépulture.

Indication des passages omis dans la troisième edition de Paris.

Page.				
31	*supprimé depuis*	jachetois	*jusqu'à*	ennuyeux.
34	*sup. dep.*	D'autres se plaignent	——	me dit-il.
35	—	Nous n'avons point	——	en Autriche.
37	—	C'étoit là le cas	——	manquais pas.
55	—	et la seule fois	——	de bâton.
75	—	j'ai toujours pris	——	réparé.
82	—	qui l'avoit quittée	——	d'oisivité.
93	—	Croyez-vous un bonheur	——	gros jeu.
100	—	je lui prouvai	——	de l'Europe.
110	—	l'aurait-il fait	——	et il y resta.
120	—	par exemple si	——	bien dangereux
138	—	l'opium	——	des philosophes.
146	—	d'ailleurs le nôtre	——	la plus douce.
148	—	il y eut comme	——	sans dire mot.
164	—	cela me rapelle	——	l'honneur des Etats.
ib.	—	qu'on se souvienne	——	l'opposition.
169	—	et c'est la première	——	je l'ai été.

PASSAGES AJOUTÉS DANS LA TROISIÈME ÉDITION DE PARIS.

Page 156 *de celle-ci, après les mots* un certain nombre d'invalides, *lisez,* La Police, ou plutôt le trop de police, mon révérend père, lui disais-je, est aussi de votre métier; qu'elle serve à empêcher et découvrir les vols et les correspondances qui menaceraient l'état: ce n'est pas faire sa cour à nos empereurs que de leur donner de la méfiance; car loyaux comme sont les princes de la maison d'Autriche, ils résisteront, j'espère, et S. M. n'écoutera pas ce minime italien, qui, si vous n'y prenez garde, prendra du crédit. C'est démoraliser une ville que de corrompre les valets pour rapporter ce que l'on dit à souper. Un ministre apprend peut-être ce qui ne lui est point agréable. L'espion lui dit: " Un tel prétend que votre excellence est une béte". Il n'y a pas de révolution à craindre d'un si bon peuple et d'une domination si douce. Ainsi point de cette ridicule inquisition de lettres et de propos. Parlez conscience à vos maîtres, si un ministre ignorant et les intrigants en faveur conseillent la guerre à moins, que le grand nombre de gens en place ou généraux ne la jugent indispensable. Qu'on parle, qu'on s'explique, point de bassesse ni d'aigreur; conduite ferme, excellente défensive préparée: on sauvera bien des cent mille hommes et des millions.

Page 181, *après ces mots,* ou retardez tant que vous pouvez. *lisez,* Vous aurez entendu dire, lui dis-je, que je n'ai assemblé de conseil de guere que lorsque je ne voulais rien faire: cela est vrai, mais c'était à la guerre. Mais avant de la commencer, j'ai voulu que les généraux les plus considérables fussent consultés, et donnassent des plans que nous avons discutés devant notre maître. Malheur à celui qui écoutant un courtisan en crédit, qui lui dit: N'en parlez à personne, car il faut du secret, se laisse entraîner malgré le bon jugement qu'il avait peut-être reçu du ciel! Qu'on se souviene de la fenêtre de Trianon, cause de la guerre de

Hollaude. Ma mère étant à Bruxelles, me raconta ce que j'ai vu à cet égard dans des anecdotes recueillies par le Duc de St. Simon. Le mépris d'un souverain pour de certaines gens jaloux de sa gloire, les engage souvent à conseiller la guerre. On dit souvent, pour excuser les rois, c'est qu'ils sont mal entourés. Ceux qui sont habiles font leurs alentours. Beaucoup de ceux d'Henri III, qui ne valaient rien sous lui ont été excellents sous Henri IV, et les bons sous Charles V n'ont rien valu sous Philippe II."

Page 182, n'en savent pas d'avantage; *lisez*, mais qu'ils n'aient que de petits commandaments au commencement. Pour un duc d'Enghien à Rocroy, et un Gaston de Foix à Ravenne, on a trouvé des ignorants, comme un Dauphin, un Duc de Bourgogne &c.

Page 186 le miracle de la Maison d'Autriche, *lisez*, Je n'ai connu la vengeance qu'en espièglerie; en voici une par exemple. Les souverains compromettent quelquefois les accusateurs vis-à-vis des accusés. On m'envoya à ma dernière campagne, une lettre que le général feld-zeugmeister Harrach avait écrite, pour me faire ôter le commandement de l'armée. Un jour qu'il était chez moi, après avoir déployé cette lettre sur ma table, je sortis un moment, pour qu'il la pût voir aisément, étendue telle qu'elle était; et quand je rentrai, je jouis bien de son embarras.

De l'imprimerie de R. Juigné, 17, Margaret-street, Cavendish-sq.